

GLANURES (1)
RECITS AUTHENTIQUES DESTINÉS À ILLUSTRER L'ENSEIGNEMENT
BIBLIQUE PREMIÈRE SÉRIE

RECITS AUTHENTIQUES DESTINÉS A ILLUSTRER L'ENSEIGNEMENT BIBLIQUE

PRÉFACE	7
I PROVIDENCE DE DIEU SCIENCE ET FOI	
Voir Dieu!	8
Dieu est-il mort?.....	8
Luther et le paysan.	9
Isaac Newton.....	9
La Providence invisible.....	9
Voltaire et l'enfant.....	10
Dieu te voit.	10
Darwin et les Fuegiens.....	11
Je vois la majesté de Dieu.....	11
L'opinion des deux plus grands Français.....	11
Le chirurgien Ernest de Bergmann.....	11
Un aveu de Zola.	12
Louis Ruchonnet au Gurnigel.....	12
Geyser, l'athée devenu pasteur.	12
«Notre Père qui est aux cieux.»	13
H. Beecher et les fleurs.....	13
Au Simplon.....	14
La foi d'un explorateur.....	14
Délivrance providentielle.	15
Dieu voit tout.....	15
L'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent	16
Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis !	16
II LE P CH	
Deux spécimens d'humanité.....	17
Deux confessions.....	18
Si tard.	18
Copernic.	19
Un mot du grand Newton.....	19
La voix de la conscience.....	19
Une prière d'Aug. Bachelin.....	20
Origine d'un cantique : Tel que je suis.	20
Les cinq degrés.....	21
Sentiment du péché.....	21
Un mal irréparable.....	22
Le tsar à la chute du Rhin.....	23
Un étudiant du XVIe siècle.....	24
Je me lèverai, j'irai vers mon père.....	24
Fuir le mal.....	25
Luther chez le barbier.	25

L'Arabe et le chameau	26
Puissance du remords	26
Endurcissement	26
Bonne réplique.....	27
La jarre d'huile.....	27

III L OEUVRE DE CHRIST

Libre propos d'un libre penseur.....	28
Sous les murs de Paris en 1870.....	28
Un rêve.....	29
Jésus seul.....	29
Aujourd'hui, il vous est né un Sauveur.....	30
Je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ.....	30
Il vit!	30
Wilberforce	30
Un vétéran.....	31
Toute ma théologie.....	31
Le testament d'un militaire.....	31
Je suis la porte.....	32
Un Sauveur dans notre détresse.....	32
L'enseignement du Christ.....	33
Une allocution nègre.....	33
Le sang de Jésus-Christ nous purifie.....	33
Laissez-lui ses béquilles.....	34
La porte fut fermée.....	34
Petits commencements, grandes vocations.....	35
Jean Egède.....	35
John Williams.....	35
Robert Moffat.....	35
David Livingstone.....	35
Témoignage d'un contemporain.....	36
Puissance mystérieuse.....	36
Un triomphe de l'Évangile.....	37
Aux îles Fidji.....	38
Puissance de l'Évangile.....	38
Gaston Frommel.....	39
Comment de lions on peut faire des agneaux.....	40

IV VIE CHR TIENNE Vie int rieure

Un mot de Luther.....	40
EéusOE p. Dr. 201. EE. ar! 0 . 70e. 00 .	

Pain quotidien.....	44
Dieu fera le reste.....	44
La foi triomphante.....	45
Le capitaine Gardiner.....	46
Alexandre et le médecin Philippe.....	46
La parole de l'empereur.....	47
Ne perdons pas courage.....	47
Ce que peut la confiance.....	48
Père, tu es avec moi.....	48

IV VIE CHR TIENNE 3. Humilité

Toute grâce vient d'en haut.....	48
Sage réponse.....	49
Un vainqueur.....	49
C'est mon souper.....	49
Sur une tombe.....	50
Une épitaphe.....	50
Le général Washington.....	50
Le roi Saint-Louis.....	51
Le missionnaire Elliot.....	51

IV VIE CHR TIENNE 4. Soumission, obéissance.

Le chien de Newton.....	51
Comme Dieu voudra!.....	52
Une main pour Dieu.....	52
Parmi les lépreux.....	52
Le mauvais jour.....	53
Monsieur Numéro douze.....	53
Un malade impatient.....	54

IV VIE CHR TIENNE 5. Conscience et fidélité.

Il le faut!.....	55
Je n'ouvrirai pas.....	55
Des volontaires!.....	56
Il a aussi sa mère.....	56
Regardez à Dieu seul!.....	57
Une réparation.....	57
L'ânon d'or.....	57
Un faux témoignage.....	58
Restitution.....	59
La détente est venue.....	59
Le colonel de Perrot.....	60
Pour allumer le phare.....	61

IV VIE CHR TIENNE 6. Courage moral.

La vraie liberté!.....	62
Brûlez vos vaisseaux.....	62
Ne crains que Dieu.....	63
Scellez vous-même votre édit!.....	63
Lequel de nous est libre?.....	63
Souvenez-vous de Nantes.....	63
Pléville.....	64

G. Stephenson.....	64
Jamais vaincu!.....	65
Je ne veux pas vous le dire.....	65

IV VIE CHR TIENNE 7. Reconnaissance

Heures de soleil.....	66
Ingratitude païenne.....	67
La vieille Morosi.....	67
Dans un hospice.....	68
Comment cela va-t-il?.....	69
Nos richesses.....	70
Le «livre de plaisirs.».....	70

IV VIE CHR TIENNE 8. Amour et sacrifice.

Trois traits de Luther.....	71
Un généreux Réformateur.....	71
Pour leur prince.....	72
Un trait de John Elliot, apôtre des Indiens.....	72
Un épisode de la guerre d'Amérique.....	72
Emmanuel Matamoros.....	73
Deux convois funèbres.....	74
Un brave soldat.....	74

IV VIE CHR TIENNE 9. Parents et enfants.

Le but de la vie.....	74
Le docteur Samuel Johnson.....	75
Ne trompez pas les enfants.....	75
Pour son père.....	76
Lincoln et les enfants.....	76
Véracité.....	77
Un épisode de la Terreur.....	77
Partant pour la Maison Blanche.....	78
Mes parents.....	78
Les cantiques de ma mère.....	78
Le pain de la maison.....	79
Bonjour à tous!.....	80

IV VIE CHR TIENNE 10. Oeuvres d'enfants.

Il faut si peu.....	81
Dans le deuil.....	82
Pour son père.....	82
Ernest de Willich.....	83
Prie et travaille.....	84
Fidèle à sa mère.....	85
Pour un chien.....	85
Dans la clairière.....	85
Jusqu'au roi!.....	86
Générosité d'un enfant.....	86
Sauvé par un petit enfant.....	87

IV VIE CHR TIENNE 11. Aimez vos ennemis.

Triomphant de ses ennemis.....	88
--------------------------------	----

Comment on aime un ennemi.....	88
Lincoln et l'Indien.....	89
Le coup de bâton.....	90
Le prince Galitzin.....	90
Surmonte le mal par le bien.....	90
En face du danger.....	91
Le jour de la vengeance.....	91

IV VIE CHR TIENNE 12. Bonté, douceur, bienveillance.

Ambroise Paré.....	92
Samuel Gobat.....	92
Un trait d'Abauzit.....	93
L'amour des petits.....	93
Douceur chrétienne.....	94
A propos d'Abraham et de Lot.....	94
Garibaldi.....	95
Pour les oisillons.....	95
Penché vers la souffrance.....	95
Compassion.....	96
Un bon fils.....	96
Un Noël chrétien.....	97
Pourquoi es-tu si triste?.....	97
Un coeur gagné.....	97
Le bon Samaritain.....	98

IV VIE CHR TIENNE Travail

Par le travail.....	99
Luther tourneur.....	99
Louise Scheppler, la domestique d'Oberlin.....	100
Les débuts d'un président des Etats-Unis.....	100
A quoi le reconnaîtrai-je?.....	101
La fausse honte.....	102

IV VIE CHR TIENNE Devant la mort

La mort de Mélanchthon.....	102
Il faut quitter tout cela.....	103
Voltaire et le cardinal de Berni.....	103
La Bible à notre chevet.....	103
Mourir en paix.....	104
Misère profonde!.....	104
Garfield.....	104
Belle mort d'un prince allemand.....	104
Que ta volonté soit faite.....	105
Le sceptique devant la mort.....	105
Devant la mort.....	106

V MOYENS DE GRACE La Bible

Diderot et la Bible.....	107
Walter Scott et la Bible.....	107
Charles Dickens et ses fils.....	107
Sauvé par un verset de la Bible.....	108
La parabole de l'enfant prodigue.....	108

La Bible d'un paysan irlandais.....	109
L'île Pitcairn.....	109
Une prédication à Brême.	110
Confiance dans la parole de Dieu.	110
Une jeune servante basque.	110
La Bible du portier.....	111
Le général Wakasa.....	111
C'est ce livre!.....	111
Témoignage d'un Indou.....	113

V MOYENS DE GRACE La prière

La prière d'un Roi.....	113
Le rempart.....	113
A. Lincoln et la prière.....	114
Un gouvernement en prière.....	114
Joseph Haydn et la prière.....	114
Tolstoï et la prière.....	115
Une prière de Victor Hugo.....	115
Les prières de mon père.....	115
Dieu en nous!.....	115
Prière et travail	116
Avez-vous prié pour votre fils?	116
La prière avant le repas.....	116
Dieu entend-il?	117
Un exaucement remarquable.....	118
Une singulière captivité.....	118

V MOYENS DE GRACE Le culte

Sage propos d'un maçon.	119
Hommage inconscient.....	119
Le chant dans le culte.	119
Les habits du dimanche.....	120
Un souvenir de confirmation.....	120
Le pouvoir du chant.	120
Vaines Redites.....	121
L'amiral Coligny.....	121
Le culte domestique.....	122
Un lord-maire de Londres.	122
En plein pays sauvage.....	122

Publiés par le Comité cantonal vaudois des Ecoles du dimanche.

1912- 1934

LAUSANNE

Agence Religieuse

Rue de l'Alle, 31

Mise au format Bible Online Janvier 2006, epub, pdf Avril 2015 par Yves Petrakian -France

<http://123-bible.com>

<http://456-bible.123-bible.com>

PRÉFACE

«Ne, présentez pas au peuple une morale fondée sur de simples raisonnements, sur une abstraction, donnez-lui une morale appuyée sur des faits. C'est là ce qu'il lui faut; vous le savez si vous connaissez le peuple. Il le savait encore mieux que vous, ce Dieu de bonté qui connaît parfaitement tout ce qui est dans l'homme; il nous donna, dans sa sagesse, une religion tout historique, parce que s'il y a dans la masse d'un peuple un petit nombre d'individus accessibles à des raisonnements abstraits, avec l'immense majorité il faut raisonner par des faits.» ALEXANDRE VINET

En présentant aux moniteurs et monitrices des écoles du dimanche et aux amis chrétiens de notre jeunesse ce petit volume, nous n'avons aucune prétention de faire oeuvre absolument nouvelle. Des ouvrages semblables ont paru, il y a bien des années déjà: la Gerbe, les Epis, les Nouveaux Epis, la Morale en action, etc. Ils ont rendu, en leur temps, de signalés services.

C'est précisément la raison pour laquelle il a paru nécessaire au Comité des Ecoles du dimanche du canton de Vaud de reprendre ce travail. La plupart de ces volumes sont épuisés et de divers côtés, l'on nous demandait la publication de faits destinés à illustrer l'enseignement biblique.

Dans cette oeuvre de longue haleine, nous avons évité autant que possible les récits trop détaillés, difficiles à mémoriser et à raconter. Ensuite, notre attention s'est portée sur des traits impressifs, vivants et de nature à laisser une empreinte profonde sur le coeur et la conscience de l'enfant.

En les groupant par ordre de matières, nous avons désiré faciliter les recherches de nos lecteurs.

Enfin, est-il besoin de le dire, nous avons veillé scrupuleusement à ne donner que des faits authentiques, puisés aux sources originales.

Aux éducateurs de notre jeunesse et de notre enfance de nous dire la valeur et l'utilité d'une oeuvre que nous sommes prêts à continuer, si le besoin s'en fait sentir. Heureux serons-nous si ce modeste travail peut faciliter leur tâche en quelque mesure et contribuer à l'avancement du règne de Dieu dans nos écoles et nos catéchismes. A Lui seul la gloire!

Pour la Commission

DANIEL MEYLAN. TH. PACHE-TANNER.

I PROVIDENCE DE DIEU SCIENCE ET FOI

Voir Dieu!

L'empereur Trajan demandait un jour à un célèbre docteur juif, Rabbi Josué:

-Où est ton Dieu?

-Il est partout, répondit le Juif.

-Pourrais-tu me le montrer, reprit l'empereur?

-Mon Dieu ne peut être vu; un oeil mortel ne pourrait soutenir l'éclat de sa gloire.

-Et en prononçant ces mots, le visage du Juif brillait d'une fierté sans pareille.

Puis, comme l'empereur insistait:

-Eh bien, dit R. Josué, si je ne puis vous faire voir mon Dieu, je puis au moins vous montrer un de ses ambassadeurs.

Trajan fit signe qu'il consentait à le voir. R. Josué l'invita à sortir. Il était midi et le soleil brillait de tout son éclat.

-Levez les yeux et regardez, dit le Juif, en désignant le soleil, voilà l'un des ambassadeurs de mon Dieu.

-Je ne puis le regarder, dit l'empereur, sa lumière est trop éblouissante.

-Vous ne pouvez regarder en face l'une des créations de Dieu, et vous prétendez voir le Créateur!

L'Empereur fut confus et ne demanda plus à voir le Dieu des Juifs.

Dieu est-il mort?

Martin Luther, fatigué et découragé, était tombé dans un morne abattement. La femme du réformateur ne parvenant pas à l'en faire sortir, s'avisait de prendre des habits de deuil; et comme le Dr Martin, stupéfait, demandait à sa Catherine la cause d'une telle manifestation:

-Dieu est mort, répondit-elle sur un ton lamentable.

-Es-tu folle? S'écria Luther.

-Il faut bien que Dieu soit mort, répartit la pieuse femme, puisque le Dr Martin ne se confie plus en sa Providence.

Le réformateur comprit et fut guéri de sa tristesse.

Luther et le paysan.

En 1528 et 1529, le docteur Luther, accompagné de Jonas et de Bugenhagen, parcourut le cercle électoral-et la Misnie. «Notre docteur, dit Mathésius, ne se refusa point à cette mission utile et épiscopale que partageaient avec lui les personnes les plus haut placées par leur rang et par leur savoir. Il examinait lui-même les paysans sur la prière, les interrogeait sur le catéchisme, et leur donnait ensuite les explications nécessaires. Un seul trait suffira pour faire connaître l'affabilité avec laquelle il s'acquittait de cette tâche.

Un pauvre paysan saxon ayant dû réciter, faits son patois, le symbole des apôtres: «Je crois, dit-il, en Dieu, le Tout-Puissant. -Le Tout-puissant, reprit Luther, sais-tu ce que ce mot signifie? -Non, répond le paysan. -Hélas! Mon brave homme, dit le docteur, ni moi, ni tous les savants du monde. nous ne comprenons la force de Dieu, ni toute sa puissance. C'est pourquoi qu'il te suffise de croire, en toute simplicité. que Dieu est ton bon et fidèle Père, lequel, étant le seul sage et le seul Seigneur, a la volonté et le pouvoir de t'assister dans toutes tes nécessités, toi, ta femme et tes enfants.»

(, .)

Isaac Newton.

Isaac Newton (1642-1727) fut un génie scientifique dont on a dit:

«De lui seul nous est venue plus de lumière que dix siècles n'en avaient produit avant lui.»

On raconte qu'il n'entendait jamais prononcer le nom de Dieu sans se découvrir.

Il comptait parmi ses connaissances un savant athée. Chrétien fidèle, Newton avait dans son cabinet un globe céleste, sur lequel étaient représentées les constellations; c'était un vrai chef-d'oeuvre. Son collègue, frappé de la beauté de ce globe; s'en approcha, puis admirant le travail, il se tourna vers Newton et lui dit: «Qui l'a fait? - Personne! répondit le célèbre astronome.

L'athée comprit et se tut.

(.)

La Providence invisible.

Un soir, le jeune Blaise Pascal, le futur mathématicien, dit à son père:

-Papa, Dieu m'a merveilleusement protégé aujourd'hui: mon cheval a trébuché, s'est affaissé sous moi et je n'ai eu aucun mal.

-Mon fils, dit le père, Dieu m'a bien plus merveilleusement protégé encore: j'ai fait une course de vingt kilomètres et mon cheval n'a pas trébuché même une seule fois.

L'un soulignait le témoignage visible de la Providence de Dieu, l'autre l'invisible. L'un voyait la délivrance à un moment de la journée, et l'autre la voyait à toute heure.

Voltaire et l'enfant.

Voltaire, en se promenant à Ferney, rencontra un petit enfant qui jouait dans le pare; il l'appelle, et lui demande s'il est protestant. L'enfant répond qu'il est catholique.

-Sais-tu ton catéchisme?

-Oui, monsieur.

-Ecoute, tu vois cet arbre chargé de pommes, eh bien! Elles sont toutes à toi, si tu peux répondre à la question que je vais te faire.

-Oh! si elle est dans mon catéchisme, je suis sûr de ma réponse.

Eh bien! mon ami, toutes ces pommes sont à toi si tu peux me dire où est Dieu.

L'enfant resta un moment embarrassé, puis, levant tout à coup les yeux, il dit avec vivacité:

-Et vous, Monsieur, pourriez-vous me dire où Il n'est pas.

Ce mot fut comme un coup de foudre pour Voltaire. Il se détourna, se mit à marcher à grands pas et laissa là les pommes et l'enfant, qui ne se doutait pas de son triomphe.

()

Dieu te voit.

Quand le célèbre botaniste suédois Linné partit pour étudier à l'université d'Upsal, il n'était pas riche et ses parents ne pouvaient rien lui envoyer. Il se trouva longtemps à la charge de ses condisciples qui lui donnaient tantôt un repas, tantôt un vêtement usé; quand c'étaient de vieux souliers, il les raccommodait lui-même avec du carton ou de l'écorce d'arbre. Malgré sa détresse, il ne se laissa jamais aller au découragement et finit par sortir vainqueur de la lutte.

Dans une circonstance importante, bien des années plus tard, il rendit publiquement grâce à Dieu de l'avoir soutenu: «Je te remercie, Dieu puissant, de ce que dans le cours de ma vie, au milieu des angoisses de la pauvreté et de bien d'autres épreuves, tu m'as toujours accordé ta protection précieuse!» Tous ses écrits respirent un sentiment profond de gratitude et de respect envers l'Être suprême. Il commence ses ouvrages les plus importants par un passage des Saintes-Ecritures, qui a trait à la gloire et à la bonté de Dieu. Toutes les fois que dans son enseignement, l'occasion se présentait, il discourait volontiers sur des sujets de piété et il avait fait inscrire au-dessus de la porte de son cabinet:

Dieu te voit: prends garde de pécher!

Darwin et les Fuegiens.

L'illustre naturaliste Darwin, lors d'un voyage autour du monde, crut trouver dans les indigènes de la Terre de Feu le chaînon qui lui manquait entre le singe et l'homme. Il se refusait à placer au rang des humains ces êtres vivant comme des bêtes brutes: «La mission, déclarait-il, ne pourra rien accomplir ici. Toute la peine qu'on se donnera avec ces indigènes sera absolument perdue. Jamais on ne réussira à les civiliser.»

Or, des missionnaires vinrent, et après des années de luttes héroïques, ils réussirent, à force de patience, d'amour et de prières, à faire jaillir une étincelle de vie morale dans cette population misérable. L'Évangile triompha merveilleusement. L'amiral Sullivan, visitant ces îles, écrivait à Darwin les changements extraordinaires survenus chez ces singes-humains devenus des hommes moraux et bons. Le grand naturaliste reconnut franchement son erreur, déclara que la transformation opérée par les missionnaires à la Terre de Feu était une des choses les plus étonnantes de l'histoire. A partir de ce moment, Darwin devint un souscripteur régulier de la mission.

Je vois la majesté de Dieu.

On lit dans une biographie du pieux oculiste allemand, Jung Stilling, que, se trouvant à Schaffhouse, il y opéra de la cataracte un aveugle de naissance, âgé de seize ans, le fils du professeur Altorfer. Lorsque le premier rayon de lumière pénétra dans son oeil, le jeune homme, saisi du spectacle qui s'offrit à lui, s'écria: «Je vois la majesté de Dieu!» Ce qui fit une impression si solennelle sur cet aveugle-né, n'était autre chose que ce qui frotte journellement les regards de la multitude, sans éveiller parfois la moindre émotion.

L'opinion des deux plus grands Français.

Une consultation fut ouverte sous forme de concours par un journal parisien: il s'agissait de trouver les dix plus grands Français du XIX^{me} siècle. Les deux vainqueurs de ce tournoi d'un nouveau genre, les deux «grands Français» qui arrivent en tête de liste avec plus d'un million de suffrages sont le célèbre chimiste Louis Pasteur et Victor Hugo. Quelle était l'opinion de ces deux grands hommes sur la question religieuse? Tous deux étaient des croyants convaincus.

Le chirurgien Ernest de Bergmann.

Le célèbre chirurgien allemand Ernest de Bergmann, professeur à Berlin, est mort il y a quelques années. Il s'était rendu célèbre dans le monde entier par ses études sur la lèpre, sur la transfusion du sang, et sur l'intoxication par les ferments. En 1887, il fut appelé à donner ses soins à l'empereur Frédéric, et à l'opérer d'un cancer du larynx. Ce savant était un vrai chrétien. Il montra sa foi jusqu'au dernier moment. Avant de subir l'opération décisive aux suites de laquelle il succomba, il chantait pour s'y préparer:

Prends en ta main la mienne

Et conduis-moi;

Que ton bras me soutienne,

Je suis à Toi,

Sans Toi, je ne puis faire

Même un seul pas!

Prends-moi donc, ô bon Père,

Entre tes bras!

(,)

Un aveu de Zola.

Un aveu, digne d'être relevé, a été fait à un journaliste par l'écrivain Emile Zola. C'était, rapporte le Kirchenblatt, peu de jours après l'attentat de Vaillant qui avait lancé une bombe dans la salle des députés. Comme son interlocuteur lui demandait à quelles mesures il faudrait recourir pour empêcher de pareils forfaits, Zola répondit: «J'ai combattu pendant trente ans en faveur du positivisme, mais je sens maintenant mes convictions vaciller. La foi religieuse peut seule mettre à néant les théories fatales de l'anarchisme. Malheureusement, cette foi semble de plus en plus disparaître de la société actuelle. Qui nous rendra l'idéal chrétien?»

Louis Ruchonnet au Gurnigel.

Le conseiller fédéral et ancien Président de la Confédération suisse, Louis Ruchonnet, était en séjour aux bains du Gurnigel. Un dimanche matin, les baigneurs regrettaient l'absence d'un pasteur. Louis Ruchonnet ouvrit sa chambre à tous ceux qui ne pouvaient oublier les hommages et la reconnaissance dus à leur Dieu et, transformant en culte public le culte de famille qu'il avait coutume de faire, il le présida lui-même. Oh! si nous avions beaucoup de laïques pasteurs comme celui-là, et de pasteurs comme ce laïque-là!

Geyser, l'athée devenu pasteur.

La vie de cet homme avait été très mouvementée. Athée fanatique, il avait quitté la Suisse, sa patrie, pour se rendre en Amérique où il fut converti d'une façon merveilleuse. Tombé dans une profonde misère, il avait résolu d'en finir avec la vie; seul au bord du Mississippi, dans lequel il espérait trouver la fin de sa misérable existence, il regardait couler le fleuve, quand il vit sur l'onde pure, le reflet d'une étoile qui brillait entre deux nuages. Cette étoile lui Parla de la patrie céleste et, plein d'une indicible douleur, il s'adressa à Celui qu'il avait renié jusque-là. Dieu le conduisit auprès d'hommes chrétiens et, après bien des lottes, il trouva en Jésus paix et consolation.

Il retourna alors dans sa patrie et reprit avec courage son métier de menuisier. Cet homme exceptionnellement doué attira l'attention de quelques chrétiens qui lui firent étudier la théologie; Par suite de circonstances imprévues, il arriva à Ringstädt, près de Bremerhaven, Puis à Elberfeld.

Il occupait en Allemagne la seule chaire où l'on voulut bien tolérer un tel original et une telle liberté d'allures.

(.)

«Notre Père qui est aux cieux.»

On raconte qu'au milieu d'une soirée pleine d'entrain, une société fort mélangée demanda à un acteur de bien vouloir faire entendre la lecture de l'oraison dominicale qu'il avait coutume paraît-il, de dire à la perfection. Il se leva pour répondre à l'invitation. Mais, à ce moment, l'Esprit de Dieu s'empara de lui et lui fit sentir profondément combien ce qu'il allait faire était solennel: s'adresser, lui, pécheur, au Roi des rois et au Seigneur des seigneurs, à Celui devant qui les nations sont comme une goutte qui pend à un seau, comme de la poussière sur une balance, à Celui à qui les hommes devront rendre compte de toute parole vaine qu'ils auront prononcée, et qui rendra à chacun selon ses oeuvres!

Les lèvres tremblantes, les yeux levés au ciel, il se mit à répéter les paroles saintes: «Notre... Père... qui es... aux cieux!» Il ne put continuer. La société tout entière, saisie d'une insurmontable émotion, avait fondu en larmes et sanglotait à haute voix...

Ah! que ne pesons-nous mieux la valeur de chaque mot de cette merveilleuse prière! Pensons à tout ce que comporte cette inappréciable faveur de pouvoir nous adresser au Dieu trois fois saint, à Celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir, dont le nom glorieux est au-dessus de toute bénédiction et de toute louange, et de nous adresser à Lui comme à notre Père?

(.)

H. Beecher et les fleurs.

Dans la biographie de Henry-Ward Beecher, le célèbre prédicateur américain, publiée à la fin de 1888 par son fils William et son gendre, le Rév. S. Scovill, nous relevons le trait suivant:

Les premières impressions religieuses du jeune Beecher paraissent dues à son amour pour la nature et à sa faculté de remonter par la pensée, de la création au Créateur. C'étaient surtout les fleurs qu'il aimait avec passion. Le chapelain de l'institut qu'il fréquentait alors crut devoir le lui reprocher doucement. Les fleurs étaient jolies, mais étaient-elles dignes d'occuper l'attention d'un homme doué d'une âme immortelle? Beecher ne se laissa pas déconcerter par ce reproche. «Puisque le Tout-Puissant a pris le temps de créer ces inutilités, répondit-il, il ne me reprochera pas d'avoir pris moi-même le temps de les examiner.» -Plus tard, quand il fut devenu l'heureux propriétaire d'une maison de campagne, Beecher consacrait à son jardin tous ses moments de loisir, et il s'établit une amusante rivalité entre son jardinier et lui, M. Beecher cherchant constamment à étendre ses plates-bandes sur le terrain réservé aux légumes, et le jardinier résistant sans cesse à ses empiétements successifs.

(.)

Au Simplon.

Deux témoignages.

Le percement du tunnel du Simplon est un triomphe de la science et de la volonté. Jamais encore rien de pareil n'a été fait dans le monde.

Un de ces hommes d'énergie et de science qui ont mené à bien cette entreprise de géants, M. Sulzer-Ziegler, a fait au banquet qui rassemblait à Brigue, pour l'inauguration du tunnel, les représentants de l'Italie et de la Suisse, les déclarations suivantes, d'une haute portée morale:

«Nous avons eu au surplus, a dit M. Sulzer, toutes les déceptions qu'on peut avoir, sauf sur un point, notre méthode de travail. Et quant aux difficultés techniques, elles ont été telles que souvent nous avons été sur le point de désespérer. Pour ce qui me concerne, ce qui m'a soutenu, c'est ma foi dans le secours de Dieu. Je ne dis pas cela comme une phrase banale: c'est l'expression vraie de mon sentiment.»

«J'ai foi dans la bénédiction de Dieu sur une oeuvre qui est faite pour rapprocher les peuples.» Ainsi parlait, le 4 décembre 1898, à la cérémonie d'inauguration des travaux de percement du Simplon. M. Alfred Brandt, l'inventeur de la perforatrice, décédé à Brigue le 20 novembre 1899.

La foi d'un explorateur.

Le grand explorateur suédois Sven Hedin, qui a pénétré dans des contrées jusqu'à présent complètement fermées du Thibet, et parcouru l'Asie avec les plus grandes difficultés, mais avec le plus grand succès, puisqu'il a découvert une chaîne de montagnes parallèle à l'Himalaya et presque aussi élevée, est dernièrement rentré à Stockholm. Il y a été reçu avec enthousiasme. A l'une des fêtes données en son honneur, il a fait un discours extrêmement remarquable, où il a affirmé avec énergie sa foi en la Providence.

«Nous devons nous rappeler, a-t-il dit, qu'il y a un Dieu qui dirige nos destinées, Je ne veux imposer à personne ma foi sur ce point. Mais je dois plaindre ceux qui n'ont pas appris à reconnaître qu'il en est ainsi. Je suis parvenu aux plus hautes altitudes de l'Asie et du monde; je m'y suis senti isolé et faible; j'ai vu que l'homme ne peut rien par ses propres forces et que seule la main de Dieu, qui dirige et soutient, peut nous conduire sains et saufs au travers des déserts brûlants et des espaces immenses. Vous dont la vie s'écoule sous le ciel natal dans l'uniformité du retour constant des mêmes petits incidents quotidiens, vous n'avez pas l'occasion de connaître cette solitude qui porte au recueillement et vous ne connaissez pas non plus la prodigieuse impression qu'elle peut produire.»

Le Témoignage de Paris cite à ce propos un émouvant extrait du récit d'un premier voyage accompli par Sven Hedin dans les mêmes régions, extrait que la Société biblique de France avait déjà publié, il y a une douzaine d'années, dans son rapport annuel. En voici le texte:

«L'intrépide voyageur rapporte que lorsqu'il fut arrivé dans le Thacla-Makan, auquel il donne lui-même le nom de désert des déserts, une terreur indicible s'empara des indigènes qui l'avaient accompagné dans son expédition; presque tous refusèrent obstinément de le suivre plus loin. Bientôt, les bêtes de somme qui avaient encore pu résister aux privations périrent. Les deux serviteurs qui étaient restés fidèles à Hedin durent s'arrêter à leur tour, consumés qu'ils étaient par la fatigue et par une soif ardente, car ils n'avaient pas bu une seule goutte d'eau depuis plus d'une semaine. Sur la demande instante de ses compagnons, Sven Hedin, épuisé, sans force, mais plein d'une confiance invincible, se dispose à continuer seul sa route à travers le désert infini.»

«J'inspectai mes bagages pour la dernière fois, raconte-t-il lui-même; je dus me débarrasser de tous les effets qui ne m'étaient pas absolument indispensables; je gardai avec moi les objets que rien, à mes yeux, ne pouvait remplacer: mes notes, mes cartes, mes instruments de physique, mes plumes, du papier, ma Bible et mon recueil de cantiques suédois.» Après deux jours d'indicibles souffrances, l'héroïque voyageur a la joie de trouver enfin de l'eau. «Il est inutile, s'écrie-t-il, de décrire l'émotion qui me saisit en ce moment. Ma première préoccupation, avant de boire, le lecteur peut la deviner lui-même. Puis, cela fait, j'examinai les battements de mon pouls et je me mis à boire.»

Ce dernier trait n'est-il pas vraiment admirable? Quel savant stoïque que ce voyageur qui, dévoré par la soif, a la force morale, avant de se désaltérer, de compter les battements de son pouls, afin de constater dans quel état de dépression physique il se trouvait dans cette heure qui semblait, à vues humaines, la dernière de sa vie terrestre! Quel chrétien ferme, éprouvé, que celui qui trouve tout naturel, avant d'étancher la soif qui le consume, de s'agenouiller pour remercier Dieu tout d'abord de la merveilleuse délivrance qu'Il vient de lui accorder!

Délivrance providentielle.

Dans un voyage d'exploration au pays des Griquois, le missionnaire Robert Mollat courut à plusieurs reprises de grands dangers par le fait des bêtes féroces, du manque absolu d'eau, ou des sources empoisonnées. Voici un épisode de ce voyage:

«Notre retour différa peu de notre premier voyage: l'un et l'autre se passèrent comme ceux de l'apôtre, «en jeûnes souvent». Une Providence pleine de bonté veillait sur nous, et plus d'une fois elle intervint en notre faveur de la manière la plus remarquable. Un jour, par exemple, nous avions passé vingt-quatre heures sans nourriture; épuisés de fatigue, nous regardions tristement le soleil descendre à l'occident sans espoir de rien trouver pour calmer les angoisses de la faim, quand tout à coup nous aperçûmes à une grande distance un tourbillon de poussière qui approchait de nous avec la rapidité de l'autruche. C'était un malheureux daim serré de près par un chien sauvage, qui le poursuivait sans doute depuis longtemps, car il l'atteignit à quelques cents pas de l'endroit où nous étions et l'étrangla immédiatement. Nous nous empressâmes, comme on le pense bien, de prendre possession de cette proie, dont le chasseur semblait fort disposé à nous contester la propriété. Je fis la proposition de lui en abandonner la moitié.

«Non», répondit un de nos hommes, «il n'a pas aussi faim que nous; car il n'aurait pu courir si vite.»

(-)

Dieu voit tout.

«Dieu voit une fourmi noire qui, pendant une nuit noire, passe sur nue pierre noire.» Ainsi s'exprime le Coran. Qu'est-ce que Mahomet entendait par là? Une fourmi est bien petite. et il est particulièrement difficile d'en voir une par une nuit obscure, quand encore elle passe sur une pierre noire. Si Dieu voit ce petit insecte, c'est qu'il voit tout; s'il dirige sa course, c'est qu'il dirige toute chose. Notre Sauveur exprime la même pensée lorsqu'il dit: «Il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté de mon Père, et même les cheveux de votre tête sont

tous comptés.»

(.)

L'ange de l'Eternel campe autour de ceux qui le craignent.

Lorsque le pasteur Arnold Bovet commença l'oeuvre de la Croix-Bleue à Berne, il eut beaucoup à souffrir de ses ennemis. Il n'est pas d'avanie qu'il n'ait eu à essuyer. A la première réunion, ce furent des cris, du bruit, des moqueries sans fin. On en vint même aux faits brutaux. Un misérable avait pris avec lui une bouteille de schnaps. Il la jeta violemment à travers la fenêtre contre le Pasteur, pendant qu'il parlait, La bouteille passa près de la tête, d'A. Bovet et vint s'écraser contre la paroi. La réunion fut interrompue.

Le pasteur retournait à la maison et le buveur le suivait, comptant lui faire un mauvais parti.

Quelques années plus tard, un homme entra dans le cabinet de travail d'Arnold Bovet. Il appartenait à la Croix-Bleue:

-Monsieur le pasteur, je dois vous demander quelque chose. Qui était près de vous dans cette terrible soirée, lorsque vous retourniez à la maison?

-Personne n'était auprès de moi.

-Pourtant, Monsieur, il y avait un homme fort à côté de vous.

-Non, vous vous trompez. Je suis certain d'avoir été complètement seul, ce soir-là.

-Pardon, Monsieur le pasteur. J'allais derrière vous avec l'intention de vous tuer, lorsque je vis à côté de vous un homme plus fort que moi. Mon plan était déjoué.

Bovet se tut. Il pensait au

. ! , !

(.)

Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis !

Par un beau soir d'été, une jeune femme était assise devant sa maison et taillait un vêtement pour son petit Fritz, dont on entendait les rires joyeux dans le jardin. Son mari se tenait auprès d'elle, jouissant d'un repos bien mérité après une fatigante journée:

-Que ferons-nous pour vivre pendant cet hiver, lui demanda-t-elle? L'été est déjà si difficile pour nous.

Il réfléchit un instant, et se tournant vers sa compagne:

-Qu'est-ce que tu couds-là, ma chère femme

-Un vêtement pour notre Fritz.

-Le petit, le sait-il?

-Assurément pas.

-Tu ne devrais pas le lui dire, afin qu'il garde tous ses soucis pour l'hiver qui s'approche.

-Mais il n'a point de soucis. Ne l'entends-tu pas? Il est tout le jour gai comme un pinson et s'il lui arrive de penser à l'hiver, il a toute confiance en sa mère.

-Tu le crois? Alors notre petit Fritz est plus sage que sa mère.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes, lorsqu'elle vit le regard de son mari tourné vers le ciel. Le nuage, qui avait assombri un moment l'avenir de ce foyer, avait été dissipé par la confiance de l'enfant.

(.)

II LE P CH

Deux spécimens d'humanité.

Dans une conférence donnée à la Salle centrale, à Lausanne, M. le pasteur Léopold Monod, de Lyon, a cité les deux faits suivants, qui démontrent d'une manière frappante la différence capitale qui existe entre des hommes obéissant uniquement à leurs instincts naturels, et d'autres animés de l'Esprit de Dieu:

Dans une mine de houille abandonnée-aux Etats-Unis, à Wheeling, West-Virginia-on découvrit, en 1996, quatre squelettes; près d'eux, enfermé dans une bouteille, un papier signé du nom de Joseph Edney, où l'on pouvait lire encore ce qui suit:

«2 novembre 1863. -La mine s'est effondrée et nous sommes prisonniers. Ni eau, ni aliments. Voici le huitième jour de notre emprisonnement.»

«4 novembre. -Ewing et Akelson viennent de tuer Ayres et dévorent son cadavre.»

«6 novembre. -Ewing a tué Akelson; il brandit son couteau et danse comme un fou.»

«7 novembre. -J'ai tué Ewing qui voulait me tuer, et je renferme ce récit dans une bouteille.»

Voilà donc ce que devient l'homme sous l'impulsion de l'instinct primordial de la faim, de la folie engendrée par la faim et le désespoir. La scène est d'autant plus horrible qu'elle est, en même temps, un symbole. Cette lutte sur cet étroit théâtre. -entre ces quatre individus, dans les entrailles de la terre, évoque la vision de l'universelle, de l'impitoyable guerre que se livrent incessamment les êtres vivants. Dans l'humanité comme ailleurs, sous les hypocrisies et sous les beaux décors de la politique, du commerce, des organisations sociales, on se demande avec épouvante s'il y a autre chose, en réalité, que cette question unique: Qui sera mangé, qui

mangera les autres? Qui tuera, ou sera tué le premier?

Hélas! les catastrophes semblables à celle de Wheeling ne sont pas rares. Il y a quelques années, dans une mine anglaise, à Seedham, en déblayant des galeries où, à la suite d'une explosion, beaucoup de mineurs avaient péri, on a trouvé ces mots écrits à la craie par l'un d'eux sur une porte de ventilation:

«Tous vivants à trois heures. Seigneur, aie pitié de nous! Prie ensemble pour la délivrance. Signé: Robert Johnson.»

Et ailleurs sur une planche:

«Le Seigneur a été: avec nous. Nous sommes tous prêts pour le ciel. Signé; Richard Cole.»

Quelle éclatante lumière, cette fois, dans le redoutable caveau! Elle brille dans ces caractères tracés sur le bois, au fond du trou noir, aussi merveilleuse que celle qui faisait jadis flamboyer aux regards des voyants les buissons du désert; aussi merveilleuse et non moins sainte! Il semble qu'une voix se fasse entendre encore: «N'approche pas! Découvre-toi! Ce sol est sacré...!»

Deux confessions.

Jean-Jacques Rousseau commence ses Confessions par ces mots: «Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi...

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge. Je dirai hautement: Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise; je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon... J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel.»

Quiconque a lu les Confessions conviendra que chaque page est empreinte d'une vanité enfantine; Rousseau ne se vante pas seulement de ses actions «bonnes, généreuses, sublimes» mais aussi des indignités dont il s'est rendu coupable. Il croit avoir droit à notre admiration, parce qu'il ose mettre son âme à nu; il tire gloire de sa franchise. Sa confession est pour lui une expiation, et il estime que l'Etre éternel qui voit tout, doit non seulement lui pardonner, mais encore le louer hautement.

Un tout autre esprit inspire les Confessions de Saint Augustin et celles de tout homme éclairé par la lumière de Dieu. «Où fuir?» dit l'évêque d'Hippone, «où chercher la délivrance des péchés nombreux qui m'accablent?» Il est un Dieu qui pardonne et qui guérit nos infirmités. Cette certitude est la force et la consolation du coupable.

L'homme qui se connaît lui-même sait que la grâce divine triomphe seule du mal en nous.

(. . . , . . .)

Si tard.

Un des pères de l'Eglise, St Augustin, jetant dans ses Confessions un regard sur sa vie passée, s'exprime ainsi: «Une seule douleur me reste depuis que je vis dans ta communion, ô Jésus! une seule douleur me reste. Je t'ai aimée si tard, ô beauté! plus vieille que le monde, et éternellement jeune, je t'ai aimée si tard!»

(. , .)

Copernic.

Copernic (1473-1543) fut l'initiateur de l'astronomie moderne. Quand il mourut, son corps fut déposé dans l'église de Warmic, en Pologne. Sur une modeste pierre, on lisait en latin l'inscription suivante:

«Je ne demande pas le pardon accordé à Paul et je n'espère pas la grâce donnée à Pierre. Je te demande seulement ce que tu as accordé au brigand sur la croix.»

Un mot du grand Newton.

On rapporte que, dans les dernières années de sa vie, la mémoire d'Isaac Newton s'était extrêmement affaiblie. Non seulement il supporta cette épreuve avec patience, mais il dit un jour:

«Puissé-je conserver au moins le souvenir de ces deux choses: c'est que je suis un très grand pécheur, et que Jésus est un très grand Sauveur.»

La voix de la conscience.

Un ministre de la Bohême, nommé Johannès, revenant d'un voyage, traversait une forêt. Il fut assailli par des voleurs qui, après l'avoir dépouillé de l'argent qu'ils trouvèrent sur lui, lui demandèrent s'il n'avait plus rien, et., sur sa réponse négative, le laissèrent aller.

Sorti de leurs mains, il pensa avec satisfaction qu'il avait soustrait à leur rapacité quelques pièces d'or cousues dans l'étoffe de son habit.

Alors la conscience éleva sa tête et sa voix de lion, et lui dit:

-Tu as menti.

-Mais j'ai besoin de cela pour continuer mon voyage.

-Tu as menti.

-Mais mes enfants en ont besoin

-Tu as menti.

-Mais, mais...

A chaque mais, la conscience répète: «Tu as menti.»

Alors Johannès rebrousse chemin dans les ténèbres: il cherche les voleurs, les trouve occupés à partager son argent, et, s'avançant au milieu d'eux:

-J'ai menti, leur dit-il, et voilà mon or.

Les voleurs se prennent à rire; mais presque au même instant, la conscience élève sa tête de lion, et leur dit: «S'il a menti, vous avez volé, s'il a violé le neuvième commandement, vous avez violé le huitième.»

Il le leur dit et le leur répète avec une force qui les terrasse; ils confessent qu'ils ont péché ils s'humilient devant celui qu'ils ont dépouillé ils lui demandent de prier pour eux; le ministre et les voleurs prient ensemble_

(.)

Une prière d'Aug. Bachelin.

M. Auguste Bachelin, peintre, archéologue, littérateur et romancier neuchâtelois, est mort à l'âge de 60 ans, à la suite d'une grave opération au larynx.

Tous nos journaux rendirent hommage aux talents et au caractère de cet homme distingué. Voici la conclusion de l'article nécrologique que M. Ph. Godet lui consacra dans la Suisse libérale:

«Notre ami, qui avait sa piété, discrète, mais réelle, avait emporté à Berne un livre de textes bibliques qu'il lisait chaque matin. Durant ses derniers jours, il l'a annoté de sa main. Mercredi dernier, il inscrivait en marge ce simple et terrible mot: Opération!

«Les passages du jour étaient ceux-ci: Tu as crié dans ta détresse et je t'ai délivré. -Je connais tes oeuvres et ton affliction et ta pauvreté, ne crains rien des choses que tu as à souffrir:

«Et la main de notre ami avait ajouté cette prière: «O mon Dieu, aie pitié de moi!»

«Sa prière a été entendue.»

Origine d'un cantique : Tel que je suis.

Très nombreux sont ceux qui connaissent, dans les premiers cantiques du réveil:

Tel que je suis, pécheur rebelle...

La limpidité des paroles, la précision de la pensée, la puissance de la conviction et la fraîcheur de sentiments qui le caractérisent en font un cantique toujours actuel. Mais bien rares sont ceux qui connaissent l'auteur et surtout les circonstances qui ont inspiré ce dernier.

C'était en 1834. Une jeune fille, Charlotte Elliott, entièrement absorbée par des préoccupations mondaines, fit

l'achat d'une robe qu'elle devait revêtir pour prendre part à un bal. Son pasteur, préoccupé de l'allure de plus en plus frivole que prenait cette jeune fille, lui adressa de sérieux avertissements et la pressa de se convertir. Réplique sèche et insolente de Charlotte, qui ne veut pas qu'on se mêle de ce qui ne regarde qu'elle! Puis elle se rendit au bal.

La soirée terminée, la jeune fille rentra chez elle lasse et mélancolique. Les paroles de l'ami importun lui revinrent en mémoire. Reprise dans sa conscience ait souvenir de sa conduite, elle finit par aller, dès le lendemain, chez le pasteur pour lui présenter des excuses. Puis, une crise intime et profonde s'accroissant, elle renouvela la question du geôlier de Philippe: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» L'Évangile lui fut présenté dans sa simplicité; elle rentra chez elle; après longues réflexions, elle pria et déclara se donner à Dieu telle qu'elle était.

C'est après cela que, toute vibrante encore de la crise salutaire, elle composa le cantique qu'après elle des milliers ont chanté:

Tel que je suis, pécheur rebelle

Au nom du sang versé pour moi,

Au nom de ta voix qui m'appelle,

Jésus, je viens à toi.

()

Les cinq degrés.

On trouva un jour sur la muraille d'une cellule de prison un dessin fait par un condamné à mort. Ce dessin représentait un échafaud auquel on montait par cinq degrés, qui avaient chacun leur nom.

Au premier se trouvait le mot: désobéissance aux parents;

Au deuxième: profanation du dimanche;

Au troisième: jeu de cartes et boisson;

Au quatrième: meurtre;

Au cinquième et dernier: échafaud!

Sentiment du péché.

Un soir, dans ma première paroisse, c'était la veille de Noël, un de mes paroissiens se précipita dans ma chambre.

«Venez, venez, pour empêcher un grand malheur - Qu'y a-t-il? -Oh! c'est Auguste qui a déclaré que, puisque la voisine avait fait mourir cette année sa femme et son fils en leur jetant un sort, il honorerait ce soir la mémoire de ses morts en tuant la voisine. Son fusil est chargé. Allez vite, je vous en conjure, pour lui faire entendre raison.»

Le dit Auguste était une sorte de brute, un colosse dont tout le monde avait peur, protestant de nom, païen de fait, buveur, débauché et violent. Dans sa grossièreté, il était aussi superstitieux que méchant. Il accusait une pauvre voisine d'avoir causé la mort de sa femme et de son enfant.

Je savais tout cela, je connaissais l'homme, je le croyais capable de tout. Je ne pouvais toutefois me dispenser d'aller le trouver. Il était assis, son fusil entre les jambes: «Ah! vous voilà, pasteur. Si vous croyez que vos morales m'empêcheront de faire ce que je veux, vous vous trompez. Ce soir, mes morts seront contents, car, ce soir, j'enverrai la voisine en enfer.»

Je compris que mon homme était décidé à faire son coup. Une grande angoisse me saisit. Raisonner avec lui ne servait de rien. Il fallait le terrasser; et pour le terrasser, il ne fallait pas y aller par quatre chemins.

Dieu eut pitié de moi et m'inspira l'audace nécessaire. «Soit, lui dis-je, vous allez tuer votre voisine. J'ignore si elle ira en enfer, mais, à coup sûr, je connais quelqu'un qui y ira. Ce quelqu'un, c'est vous... Oh! ne vous fâchez pas. Je vous connais, malheureux.» Et alors, profitant de toutes les confidences qui m'avaient été faites, je lui redis en quelques mots certaines infamies qu'il avait commises et qu'il croyait complètement ignorées: «Vous avez fait ceci dans telle occasion, cela dans telle autre. Vous avez détruit la paix de tel foyer, jeté le déshonneur dans tel autre.» Lorsque j'eus fini, mon homme, au lieu de m'envoyer un coup de fusil comme on pouvait s'y attendre, avait mis son arme de côté. Il tremblait de tous ses membres.

-Pasteur, me dit-il soudain, est-ce qu'il faut s'agenouiller pour prier?

-Oh! nullement.

-Alors, me dit-il, priez; et, me saisissant la main, il la serrait convulsivement dans la sienne.

-Si jamais j'ai prié avec ferveur dans ma vie, c'est bien cette fois-là. Lorsque j'eus fini: «C'est bien, fit-il, vous pouvez partir tranquille. Je ne la tuerai pas.»

Ce fut pour moi une heureuse veille de Noël.

Et maintenant, veuillez l'observer. Qu'avait-il fallu pour abattre ce géant et dompter ce sauvage? Il avait suffi que je lui jette à la face quelques-unes, un très petit nombre, des mauvaises actions qu'il avait commises, et la seule pensée de ces quelques fautes l'avait brisé et l'avait terrassé.

Un mal irréparable.

Un homme pieux s'en allait mourir, lorsqu'il vit son voisin Jean entrer dans sa chambre d'un air triste et humilié et lui dire:

Je viens d'apprendre à l'instant que tu es bien mal et je ne puis pas te laisser partir ainsi. Il y a quelque chose qui me tourmente; tu sais ce que c'est: je me suis toujours laissé aller à dire des méchancetés contre toi. Je ne le

faisais pas dans une mauvaise intention, mais j'y prenais un malin plaisir, parce que tu étais chrétien; je sais que tu en as souffert et que même cela t'a fait du tort. Maintenant je le regrette de tout mon coeur. Peux-tu me le pardonner?

Le malade écouta avec émotion et répondit

-Oui, Jean, je te pardonne volontiers. Il est vrai que bien des fois tu m'as profondément blessé et que tu m'as fait manquer de travail; mais c'est passé maintenant. Je suis heureux que tu aies reconnu ton tort et, encore une fois, tout est pardonné. J'ai cependant encore un désir à t'exprimer.

-Lequel? dit Jean, je suis prêt à tout!

-Eh bien! je désire que tu prennes mon oreiller de plume et que tu ailles le vider du haut du clocher de l'église.

Les assistants se regardèrent avec étonnement, et la femme du mourant lui demanda si c'était bien cela qu'il voulait dire. Il fit un signe de tête si sérieux qu'il n'y avait pas à s'y méprendre.

Aussi Jean alla s'acquitter de sa singulière commission; il monta sur le clocher du village, secoua soigneusement l'oreiller et vit les innombrables petites plumes emportées par le vent se répandre de tous côtés. Puis il rapporta le sac vide au moribond.

-Bien! lui dit celui-ci; maintenant, encore quelque chose et je serai content! Prends cette taie et va ramasser toutes les plumes qui y étaient jusqu'à ce qu'elle soit remplie.

Jean regarda le mourant d'un air interrogateur. Mais, au bout d'un instant, il comprit et baissa les yeux. Puis, tristement, il regarda de nouveau son ami, qui lui dit encore: - Tu vois, Jean; c'est la même chose avec la médisance: les paroles sont vite prononcées et elles se répandent au loin. Et puis, quand on veut réparer le mal qu'on a fait, ce n'est plus possible, c'est trop tard! Je pars sans aucune amertume contre toi, puisque tu regrettes de t'être ainsi laissé aller, mais le tort que tu m'as fait n'est plus réparable. Que Dieu te garde à l'avenir! Et maintenant adieu!

Le tsar à la chute du Rhin.

Si l'un de mes lecteurs a jamais été à Schaffhouse, il aura vu cette merveilleuse chute du Rhin, ces flots d'un beau vert se précipiter du haut de gigantesques rochers, avec l'éclat du tonnerre. Il aura peut-être remarqué au milieu de la chute un rocher qui a la forme d'une tour. On peut grimper sur ce rocher, quoique ce soit périlleux, et un habile batelier vous y conduit en petit bateau. Je l'ai fait, moi qui vous parle, mais lorsque je me suis trouvé au milieu des flots tumultueux et bouillonnant d'écume, au centre même du fracas de la chute, je me suis fait l'effet d'un véritable étourdi, et tout mon sang a reflué au coeur. Je le dis à l'un de mes amis, qui me répondit:

«Tu n'as pas à avoir honte de ce sentiment. Il y a quelques années, le tsar Alexandre, celui qui a été si lâchement assassiné, s'est fait conduire à ce rocher. Pendant le trajet, cet homme si courageux d'ordinaire se sentit comme étouffer. Pris d'une angoisse indescriptible, il se leva d'un bond dans le petit bateau, courant ainsi le plus grand danger. L'un des bateliers lui mit rudement la main sur l'épaule, en pesant avec force, et lui cria sans cérémonie: «Monsieur l'empereur, assieds-toi donc, sinon tu boiras plus d'eau que tu ne veux.» Je me mis à rire de cette interpellation sans façon du brave Suisse à l'autocrate de toutes les Russies. -Puis, je devins sérieux. Oui, les empereurs eux-mêmes, qu'ils s'appellent Alexandre de Russie ou Guillaume de Prusse, doivent apprendre à se faire petits et à s'humilier devant Dieu et à leurs propres yeux, non seulement au milieu

d'une chute d'eau, mais partout et toujours, sinon ils sont perdus. Ce que je dis là des empereurs s'applique naturellement à nous tous, quels que nous soyons.

Il faut que nous nous humiliions nous-mêmes, que nous tombions à genoux, si nous voulons que Jésus nous relève.

Un étudiant du XVIe siècle.

Henri Bullinger, l'ami et le successeur de Zwingli, fut envoyé à Cologne par ses parents, afin d'y faire ses études. Il était pourvu d'un modeste pécule, mais n'avait pas encore appris à diriger judicieusement ses dépenses. Suivant l'exemple de certains camarades, il ne tarda pas à entrer dans une mauvaise voie.

Un jour, dans la boutique d'un confiseur, les jeunes gens voulurent acheter des friandises assez coûteuses. Le confiseur les leur refusa et leur fit une réprimande sévère: «Cet argent que vous voulez dépenser inutilement, leur dit-il, vos parents l'ont sans doute économisé avec peine. Je ne veux pas être le complice de votre prodigalité. Si vous commencez par de folles dépenses, vous ferez mauvaise fin.» Bullinger et ses amis furent stupéfaits. Ils quittèrent la boutique, les uns en maugréant contre l'insolent confiseur, les autres silencieux et repris dans leur conscience. Du nombre de ces derniers fut Bullinger, «Je ne sais, dit-il plus tard, ce que je serais devenu, si l'admonestation sévère du marchand ne m'avait fait rentrer en moi-même.»

S'il y avait, de nos jours, beaucoup d'imitateurs de ce brave bourgeois de Cologne parmi ceux qui sont en relations avec des jeunes gens sans expérience, vivant loin des yeux de leurs parents, il y aurait moins de parents malheureux, et plus d'un jeune homme serait arrêté sur la pente glissante qui conduit de la dissipation au vice et au libertinage.

Je me lèverai, j'irai vers mon père.

Heureux ceux qui ont le mal du pays, car ils iront à la maison.» Cette consolante parole de Jung Stilling me revint à la mémoire

Une dame voyant que le jeune homme n'avait pas de recueil de cantiques, lui passa le sien; avant la fin du chant, l'ouvrier se leva et sortit de la chapelle, emportant le livre.

La dame le suivit et le trouva pleurant vers la porte; elle lui demanda avec sympathie la cause de ses larmes et le jeune homme lui raconta son histoire. Il était originaire de la Suisse orientale et avait quitté la maison sept ans auparavant à la suite d'un châtement sévère et, croyait-il, immérité de la part de son père; il était parti sans prendre congé, décidé à ne pas revenir, et à ne jamais donner de ses nouvelles à sa famille. Il avait tenu parole jusqu'à ce jour; mais le chant du cantique, ces paroles: «Reviens, reviens,» l'avaient si fort impressionné, qu'il n'avait pu retenir ses larmes et était sorti précipitamment, oubliant de rendre le livre, ce dont il s'excusa. Depuis quelque temps déjà, il luttait en vain contre le mal du pays, mais cette dernière circonstance l'avait décidé à retourner dans sa famille, et à se réconcilier avec son père. La dame qui venait d'entendre sa confession, l'encouragea dans sa résolution; il se rendit immédiatement au bureau du télégraphe et expédia cette dépêche: - «Père, puis-je revenir?» -La réponse ne se fit pas attendre: -

«Reviens, signé: Ton père.» -C'étaient les paroles même qui l'avaient si fort impressionné à l'église. Il partit le lendemain matin. Les anges du ciel se sont certainement réjouis de ce retour, réponse aux prières ardentes des parents, pendant les sept ans de séparation.

Heureux les enfants dont les parents prient!

Ils sont environnés d'une muraille qui les met à l'abri des atteintes du malin; les prières paternelles sont les échelons qui les élèvent vers notre Père à tous.

Fuir le mal.

Le Grand Electeur, lorsqu'il était encore prince, séjourna pendant un certain temps au camp de Bréda. Là, le jeune prince se laissa entraîner dans une vie de dissipation et de débauche. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas résister au courant malgré ses meilleures résolutions, il prit son parti, monta à cheval au milieu de la nuit et s'enfuit. Son cousin, le prince d'Orange, chez lequel il se réfugia, lui dit avec raison: «On peut attendre de grandes choses de celui qui sait se vaincre lui-même.» —C'était bien là un coup décisif, un coup de hache! Le jeune prince savait résister aux tentations, mais il était plus difficile encore de supporter la moquerie qui ne pouvait manquer de l'atteindre. Une fuite rapide, voilà le seul moyen qui pouvait le sauver! S'il était resté au camp, il aurait discuté avec ceux qui avaient tout intérêt à l'entraîner, peut-être aurait-il fait quelque concession; dès lors, il aurait été perdu!

Et tous ceux-là sont perdus qui ne brisent pas absolument et résolument avec le péché, quel qu'il soit.

(. , -)

Luther chez le barbier.

Luther, se faisant un jour faire la barbe en présence du Dr Jonas, dit à celui-ci: «Le péché originel est en nous comme la barbe. On la coupe aujourd'hui, nous avons le visage frais, et demain elle repousse et ne cesse de pousser jusqu'à ce que nous soyons sous terre. De même le péché originel ne peut être extirpé en nous, il remue tant que nous vivons. Néanmoins nous devons lui résister de toutes nos forces et le couper sans relâche.»

L'Arabe et le chameau.

(Fable orientale.)

C'était l'hiver! Un Arabe était assis dans sa tente. Survint alors un chameau. -«Permits, lui dit-il, que j'introduise dans la tente, où il fait si bon, le bout de mon museau pour me réchauffer, car il fait si froid dehors!»

-«Je te le permits volontiers», répondit l'Arabe qui n'y voyait aucun inconvénient.

Enhardi par ce premier succès, le chameau revint à la charge: -«Permits, dit-il cette fois, que j'introduise ma tête?»

-«Ta tête seulement!» répondit le fils d'Ismaël que commençait à inquiéter l'attitude du chameau.

Tout heureux d'avoir réussi une seconde fois, l'animal rusé et perspicace demanda alors la permission d'introduire ses deux jambes de devant:

«Elles sont si près de la tête,» prétendait-il.

«Tes deux jambes de devant, et rien de plus!» dit l'Arabe effrayé des exigences du chameau. A peine celui-ci en eut-il obtenu sa permission qu'il entra tout entier, au grand effroi du propriétaire.

Prenons donc garde au premier pas! La pente est glissante; Satan est rusé.

Puissance du remords.

A Solingen (Prusse), un vieux couple fut assassiné dans sa maison, il y a environ douze ans, et les recherches des autorités judiciaires étaient restées infructueuses. Or, le jour se fit sur cette lugubre histoire.

Un individu, détenu dans la maison cellulaire de Janer, a fait spontanément les aveux les plus complets. -Et voici comment il a été amené à avouer: Pendant plusieurs nuits, un chat avait poussé des miaulements incessants sur le toit de la maison cellulaire. Or, lors du crime, un chat s'était trouvé dans la chambre des victimes; tout le temps, cette bête avait crié d'une façon lamentable et avait essayé de s'enfuir en sautant contre les portes et fenêtres fermées. Depuis ce jour, l'assassin ne pouvait plus supporter la vue, ni le miaulement d'un chat. Lorsque le chat sur le toit de la prison eut, pendant deux nuits consécutives, miaulé aux oreilles du criminel, il préféra se livrer, lui et son complice, au bourreau, plutôt que d'endurer plus longtemps cette torture, qui lui semblait pire que l'enfer.

Endurcissement.

Il y a quelques jours à peine, je visitais dans sa prison une jeune fille de dix-huit ans. Trois ans auparavant, j'avais fait son instruction religieuse et je l'avais admise à la sainte Cène. Je lui avais donné à la communion un

texte qui me semblait particulièrement propre à lui servir de boussole dans sa vie. C'était ce passage de

J'avais mes raisons pour choisir ce verset; la jeune fille non seulement était belle, mais étourdie et vaniteuse, elle avait été élevée par une mère fort légère.

A quinze ans, elle partit pour l'Amérique, comme, hélas! tant de jeunes filles de Brème. Déjà sur le navire, elle fit de fâcheuses connaissances et en arrivant à Buenos-Ayres, elle se vendit elle-même à une mauvaise maison. Elle me racontait l'autre jour les dégradations sans nombre par lesquelles elle avait passé dans son corps et dans son âme pendant son séjour là-bas. Mais, hélas! elle ne les considérait plus comme des dégradations. Elle se plaignait de l'horrible maladie qui la minait et qui l'amenait graduellement à la mort; elle se lamentait d'avoir manqué d'adresse dans le vol qui l'avait amenée en prison; elle maugréait contre sa mauvaise chance. Mais de regrets, de remords, de honte, pas le moindre vestige!- A tout ce que je pouvais lui dire, elle haussait les épaules, et se mettait à rire d'un rire moqueur et sardonique. Je lui offris mes services pour le jour où elle sortirait de prison, elle me répondit en fermant à demi les yeux et en me repoussant de la main:

«Je continuerai à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici.»

(. , -)

Bonne réplique.

«La religion, c'est bon pour les femmes et les enfants, s'écriait un jeune homme jouant à l'esprit fort et roulant une cigarette. Entrez dans une église et vous y verrez cinq femmes pour un seul homme!»

«C'est vrai, répondit une dame âgée, mais allez ensuite visiter une prison et vous y trouverez cent hommes pour une femme!» -Cet argument demeura sans réplique.

La jarre d'huile.

Un homme demandait à un roi oriental le moyen d'éviter les tentations. Le prince lui enjoignit de porter une jarre d'huile, pleine jusqu'aux bords, à travers les rues de la ville, sans en verser une goutte, et cela sous peine de mort. Deux bourreaux, sabre en main, devaient le suivre, prêts à exécuter la sentence. Il se trouva que c'était jour de marché; malgré cela, notre homme traversa la foule et revint au palais, sans avoir versé une goutte d'huile. «As-tu remarqué quelqu'un en traversant la ville? demanda le roi. -Oh! non, sire! je ne pensais qu'à l'huile et ne regardais rien. -Alors tu sais comment fuir la tentation. Fixe ton attention sur Dieu aussi fermement que tu l'as fait sur l'huile, et le péché ne te tentera plus.»

III L OEUVRE DE CHRIST

Libre propos d'un libre penseur.

Voulez-vous vous rendre compte de l'influence de la religion de Jésus-Christ sur la civilisation? Supposez un moment qu'elle n'ait pas existé. Effacez, par la pensée, ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai et du bien. Commencez par les arts plastiques. Entrez dans tous les musées et décrochez des murailles l'image du Christ; emportez les toiles ou les statues qui représentent des saints, des martyrs, des apôtres. Après la peinture et la sculpture, passez à l'architecture, à la musique. Rayez du nombre des compositeurs Haendel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'oeuvre de Beethoven, de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne.

Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie: supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon; ôtez Polyeucte à Corneille, Athalie à Racine, Zaïre et Alzire à Voltaire; poursuivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo, voire même de Musset. Ce n'est pas tout, faites un pas de plus. Détruisez les hôpitaux, car le premier hôpital fondé dans le monde a été fondé par une femme chrétienne. Supprimez le saint Vincent de Paul. Effacez enfin, effacez toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang sorti des blessures de celui que j'entends quelquefois appeler: le pendu. Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'oeil les dix-huit cents ans échelonnés derrière vous, et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait, à travers les siècles, cette seule croix de moins dans le monde.

Sous les murs de Paris en 1870.

C'était dans la nuit du 25 décembre 1870. Le capitaine Paul de Ray se trouvait aux avant-postes, pendant le siège de la capitale, avec une compagnie de mobiles de la garde de Paris. La soirée était magnifique, le froid très vif. Les étoiles scintillaient au ciel, répandant une vive clarté sur la plaine ensevelie sous la neige. Les Allemands avaient poussé leurs tranchées si près de nous, raconte Paul de Ray, qu'on entendait distinctement le qui-vive des sentinelles, et même le bruit sourd des fusils retombant sur le sol. Vers minuit, un petit mobile à la figure énergique me demanda de quitter le poste. Je crus tout d'abord que son intention était de se rendre à Paris pour y fêter Noël avec les siens, et je refusai net de lui accorder le congé demandé. Mais le brave petit soldat me répondit qu'il désirait pendant quelques minutes seulement se diriger du côté du poste allemand qui se trouvait en face de nous. Il fit en effet un certain nombre de pas en avant et s'arrêta soudain. Nous le vîmes faire le salut militaire, puis, dans la nuit silencieuse, sa voix s'éleva forte et pure. Il avait entonné le beau cantique de Noël d'Adam

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle

Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...

Le mobile chanta jusqu'au bout cet hymne de fête avec une telle simplicité et une telle profondeur de sentiment que les larmes coulèrent des yeux de tous nos soldats qui, jusqu'alors, ne s'étaient guère distingués par leur discipline.

Du côté des Allemands, aucun bruit. Lorsque le jeune fantassin eut terminé son hymne, il fit de nouveau le salut militaire et revint sur ses pas.

-Vous repentez-vous, capitaine, de m'avoir laissé partir? me demanda-t-il vivement.

Je n'avais pas eu le temps de lui répondre que nous vîmes s'élanter des tranchées ennemies un gigantesque hussard qui arriva à peu de distance de nous. Il ôta son colback, nous salua et entonna à son tour un chant de Noël, le Noël allemand qui chante l'amour du Rédempteur envers les hommes. J'avais donné l'ordre absolu de ne pas tirer. Le hussard répéta deux fois la strophe finale. Et voici que dans les deux camps, des cris s'élèvent de toutes parts: «Noël! Noël!» s'écrient nos mobiles. «Weihnachten. Weihnachten,» leur répondent les soldats allemands. Pendant longtemps, moment inoubliable, les coeurs se confondirent dans un même sentiment de reconnaissance et de paix.

Quelques heures plus tard, la lutte reprit, une lutte terrible, acharnée, sans pitié. Il semblait que les uns et les autres, nous avions tout oublié. Et cependant... quelques instants au moins, nous avions glorifié Dieu, nous avions chanté, la paix sur la terre.

Un rêve.

John Newton, qui avait débuté dans la vie en faisant la traite des nègres, raconte qu'une nuit il était couché dans son hamac, sur son vaisseau négrier, après une terrible crise de folle débauche. Il eut un rêve lugubre dans lequel il se vit jeter à la mer son âme, comme un joyau précieux; et tandis qu'elle disparaissait sous les flots, un cri de joie diabolique s'éleva des profondeurs de l'abîme et une lueur comme celle d'un éclair sinistre sembla sillonner les cimes des montagnes le long des côtes. Une grande dépression d'esprit le saisit. Il sentit qu'il avait perdu son âme, enseveli à jamais un trésor plus précieux que le monde entier. Alors, toujours en songe, il lui sembla voir son Sauveur debout devant lui, qui lui demandait s'il désirait retrouver le joyau perdu. Newton se jeta à ses pieds et le supplia avec instance de le sauver des eaux s'il le pouvait. Le Rédempteur alors se jeta à la

(.)

Aujourd'hui, il vous est né un Sauveur.

Un illustre savant envoyait, un jour, son serviteur auprès de Philippe Mélanchthon lui poser cette question:

-Pourquoi continue-t-on de chanter le jour de Noël: Aujourd'hui le Sauveur nous est né, puisque cette naissance a eu lieu, il y a plusieurs siècles?

-Demande à ton maître, répondit Mélanchthon, s'il n'a pas besoin de consolation aujourd'hui.

(.)

Je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ.

Le pieux ministre prussien von Pfeil, mort en 1784, avait l'habitude de passer chaque jour une heure en tête à tête avec Dieu et à la lecture de sa parole! Il avait interdit sévèrement à son serviteur de laisser entrer qui que ce soit. Un jour, le roi Frédéric II voulut entrer auprès de son ministre. Le serviteur en grande perplexité, n'osait pas transgresser l'ordre de son maître, ni éconduire le royal visiteur. Il lui expliqua l'habitude de von Pfeil, sur quoi Frédéric répondit: J'attendrai! -

Après un moment, le ministre parut: Que votre majesté me pardonne! Je parlais avec le Roi de tous les rois!

Il vit!

Quand le Dr, Martin Luther était triste et abattu, il se consolait par cette seule parole: Il vit! Souvent, il écrivait ces mots à la craie devant lui: Il vit, Il vit. Il les inscrivait aussi sur les portes et les parois. Comme on lui demandait un jour la signification de ces paroles, il répondit: «Jésus vit et, s'il ne vivait pas, je ne voudrais pas vivre moi-même une heure de plus! Mais parce qu'il vit, nous vivrons aussi par Lui!»

Le Dr Martin Luther disait un jour-«Si quelqu'un frappe à la porte de mon cœur et demande: qui demeure ici? je lui réponds: C'est Jésus qui demeure ici et non plus Martin Luther!»

Wilberforce.

«Wilberforce, le philanthrope chrétien, l'ami et le défenseur des nègres, à la fin du XVIIIe siècle, fait des visites dans la haute société pour enrôler les grands dans son œuvre réformatrice. Un vieux lord lui dit un jour: «Vous voulez réformer les mœurs des hommes? Eh bien! je vais vous montrer comment finissent ceux qui ont ce désir-là.»

Et il le met en présence d'un tableau représentant le Christ crucifié.

Il était difficile de lui donner un meilleur encouragement.

(. , .)

Un vétéran.

Un vétéran de la garde impériale était tombé, blessé dans la région du coeur, sur un champ de bataille où Napoléon avait remporté une grande victoire. Tandis que le chirurgien cherchait à extraire la balle et sondait avec précaution la blessure: «Allez plus profond, dit le vieux soldat, vous trouverez l'Empereur»

Voilà le secret de la victoire: Confiance dans le chef et amour pour lui! Portons Christ dans notre coeur. Avec lui, nous serons invincibles.

Toute ma théologie.

Lorsque le célèbre prédicateur anglais, dont les efforts ont été si abondamment bénis, Spurgeon, se disposa à partir, extrêmement souffrant, pour son dernier voyage à Menton, il reçut la visite de son ami Taylor. «Mon cher frère, lui dit Spurgeon, c'est mon dernier voyage, je ne reverrai pas ce pays.» Taylor lui répondit: «A supposer qu'il en soit malheureusement ainsi, que te dit ta foi?» Spurgeon répondit: «Toute ma théologie, toute ma science, toute ma foi, se résument à cette heure, dans cinq petits mots: Jésus est mort pour moi. On ne pourrait en chaire, je le reconnais, se borner à cinq mots; mais c'en est assez pour qui va souffrir et mourir. Je me répète: Jésus est mort pour moi!»

(. , .)

Le testament d'un militaire.

Le 16 novembre 1891, un militaire protestant en résidence à Versailles, le commandant Apfel, officier de la Légion d'honneur, était subitement frappé par la mort, au moment où il lisait son journal, assis dans son fauteuil. Quand on a ouvert son testament daté du 1er février 1883, on a trouvé qu'il commençait par ces mots, dont la lecture, faite au service funèbre, a produit une profonde impression sur les assistants.

Veillez et tenez-vous prêts, car vous ne savez pas quand le Seigneur doit venir.

L'Eternel réduit l'homme en poussière, et il dit: Fils des hommes, retournez!

Je rends grâce au Seigneur de ce qu'il m'a donné l'assurance du pardon de mes péchés et de mon adoption en Jésus-Christ, qui est mort pour mes péchés et ressuscité pour ma justification. Sauvé par grâce, par la foi, par un pur don de Dieu: voilà mon lot pour l'éternité.

Ma volonté est que ma dépouille mortelle soit rendue à la terre le plus simplement possible; qu'elle ne soit escortée par aucun détachement militaire. Que le pasteur qui présidera à la cérémonie ne parle pas de moi, mais qu'il place les assistants en présence de la mort et les exhorte à faire leur paix avec Dieu...

Je suis la porte.

Le professeur écossais Georges Adam Smith, dans un livre récent sur Jérusalem, explique certaines comparaisons employées par Jésus et dont le sens n'est pas toujours facile à saisir pour qui ne connaît pas les mœurs orientales.

Ainsi, l'auteur raconte qu'un soir, en Syrie, il se trouva près d'un bercail au moment où le berger y faisait rentrer son troupeau. C'était un vaste carré entouré d'un mur, avec une seule ouverture.

-Avez-vous à craindre les bêtes sauvages? demanda le professeur.

-Je dois être constamment sur mes gardes, répondit le berger, et veiller toute la nuit.

-Les murailles de l'enclos ne suffisent-elles pas à protéger les brebis

-Oh! non.

-Mais je ne vois pas la porte pour fermer l'entrée.

-Je suis la porte, répliqua le berger avec un sourire.

-Que voulez-vous dire? demanda le professeur.

-Je veux dire que, quand mes brebis sont toutes rentrées, je me couche en travers de l'ouverture, et pas une d'entre elles ne pourrait sortir, aucune bête fauve ne pourrait entrer sans passer sur moi. Comme cela, mes brebis sont bien gardées.

Ce trait ne jette-t-il pas, une lumière nouvelle sur les paroles de Jésus dans Jean X? N'explique-t-il pas comment, dans la même parabole, le Seigneur peut se comparer tour à tour au berger du troupeau et à la porte du bercail?

Un Sauveur dans notre détresse.

Un Chinois lettré dépeignait un jour l'amour de Jésus-Christ en ces termes:

Un homme tomba dans une fosse profonde; il était couché sur le sol glissant et ne pouvait sortir de sa triste situation. Confucius s'approcha, le vit et lui dit: Pauvre homme, tu me fais vraiment pitié! Comment as-tu été si insensé que de te laisser tomber dans cette fosse? Je veux te donner un conseil: si tu peux te sortir de là, sois plus prudent une autre fois et n'y tombe plus!

Là-dessus vint un prêtre bouddhiste qui lui dit:

Pauvre homme! j'ai vraiment pitié de te voir dans cette prison; si tu pouvais faire la moitié ou les trois quarts du chemin, je pourrais peut-être te tirer de là! Mais le malheureux ne pouvait pas même faire un pas.

Enfin le Seigneur Jésus vint, entendit ce malheureux pleurer et crier; il se plaça sur le bord et tira l'homme de cette fosse où il aurait pu rouler jusqu'au fond, puis il lui dit après l'avoir sauvé: Va et ne, pêche plus!

L'enseignement du Christ.

Un des philosophes français qui était à la cour du roi Frédéric-le-Grand, critiquait le Sermon sur la montagne: «Si Jésus, interrompit Frédéric, n'avait prononcé que ces seules paroles: Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur de même, il en aurait dit plus que toute votre philosophie.»

Une allocution nègre.

Dimanche 6 février, à l'occasion d'une agape qui réunissait les missionnaires et leurs aides indigènes, le vieux nègre Oldenstam prononça une belle et édifiante allocution. Choissant, selon la coutume de son peuple, la forme d'une allégorie, il décrivit, avec beaucoup d'habileté et de vérité, un arbre de la forêt vierge. «C'était, s'écria-t-il, un bel et grand arbre, mais couvert de tant de plantes grimpantes et parasites, et abritant sous ses branches tant de fourmis, de guêpes et de serpents, que personne n'avait le courage de s'en approcher. Un jour cependant, un homme arriva, coupa cet arbre avec beaucoup de peine, le nettoya de tous ses hôtes immondes et en vendit le bois à la ville. Un menuisier en fit l'acquisition et le, transforma en fort beaux meubles qui enchantèrent chacun.» -Ici, le narrateur s'arrêta, et, promenant un long regard sur l'assistance, il ajouta: «C'est ainsi que l'homme le plus dégradé en apparence, peut devenir quelque chose de beau et de glorieux, quand le Seigneur le purifie de tous ses péchés et qu'il opère sur sa personne par la, discipline de son Saint-Esprit.»

(,)

Le sang de Jésus-Christ nous purifie.

Luther était malade. Pendant une nuit de fièvre, il crut voir Satan en personne entrer dans sa chambre et se poster au pied de son lit. Il avait en mains, un rouleau de papier d'une grandeur prodigieuse qu'il se mit à dérouler avec un sourire de maligne satisfaction sur les lèvres. Le malade, fixant sur le papier ses yeux étonnés, fut consterné en y lisant l'énumération de tous ses péchés. Péchés de sa jeunesse et de son âge mûr, fautes cachées et fautes manifestes, négligences et transgressions, tout y était inscrit en caractères aussi noirs qu'il sentait que les péchés eux-mêmes l'avaient été et aussi distincts qu'ils devaient l'être, si Dieu les mettait devant la clarté de sa face. Il sentit son coeur défaillir; ce coeur brave et intrépide qui ne faiblissait jamais devant aucun homme, s'agite; cet oeil courageux, qui regardait en face des évêques et des cardinaux, des princes et des empereurs, se trouble en se fixant sur le terrible rouleau. Ses iniquités avaient surpassé sa tête, elles étaient comme un pesant fardeau.

Soudain une pensée consolante traversa son esprit. Se dressant sur son séant et étendant les bras vers le funeste rouleau, il s'écria avec force: «Tu as oublié une chose, tout cela est vrai, trop vrai, mais tu as oublié une chose: Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché!» A peine l'eut-il dit que Satan disparut avec son lugubre rouleau.

Laissez-lui ses béquilles.

Beecher le grand prédicateur américain, se trouva un jour dans une société d'hommes distingués parmi lesquels le colonel Ingersoll qui se vantait de ses idées sceptiques et tâchait de les propager, souvent hors de propos et toujours mal à propos. On avait évité, par convenance, de parler religion. Mais un des convives fit allusion, sur un ton plaisant, à ce qu'il appelait les opinions bizarres du colonel. Celui-ci voulut se défendre, et la conversation fut animée... Beecher ne disait mot. Interpellé à son tour, il répondit d'un ton calme:

-J'ai été tout à l'heure témoin d'une scène lamentable. J'ai vu un pauvre homme myope et estropié qui, avec des béquilles, s'efforçait de franchir un amas de boue pour aller d'une rue à l'autre. Il s'avavançait lentement, prenant toutes ses précautions, et allait arriver, lorsqu'un individu, sans doute pour rire, s'élança sur ce malheureux, et d'un coup brusque, lui fit lâcher ses béquilles, le laissant se débattre, comme il pouvait, au milieu du borbier.

-Quel homme brutal s'écria le colonel.

-Quel homme brutal répétèrent les autres à l'unisson.

-Oui, dit alors Beecher, en se tournant vers le colonel; oui, et vous êtes, Monsieur, cet homme brutal! L'âme humaine est estropiée, mais le christianisme lui fournit des béquilles à l'aide desquelles elle peut traverser le rude sentier de la vie. Vos enseignements viennent lui enlever ce soutien et la laissent impuissante et au désespoir dans le borbier du doute et de l'incrédulité.

Le célèbre Beecher s'assit; puis il se fit un morne silence. Le colonel avait trouvé son maître, et il se tut. Chacun prit bientôt son chapeau, en se donnant le bonsoir.

La porte fut fermée.

Un soir que, Whitefield, le célèbre évangéliste, expliquait à son nombreux auditoire la parabole des vierges sages et des vierges folles, il insista spécialement sur les mots de la fin: «Et la porte fut fermée.»

Or, il se trouvait dans la salle deux jeunes gens à l'esprit Mondain et léger, qui étaient venus avec l'intention de se moquer de la Parole de Dieu et de l'évangéliste.

Ainsi, l'un des jeunes gens murmura à voix basse à l'oreille de son camarade: «Il n'y a pas grand mal. Si une porte se ferme, une autre s'ouvrira.»

Mais quel fut l'émoi des deux moqueurs, lorsque Whitefield, qui n'avait pu entendre ce qu'ils s'étaient dit tout bas, s'écria: «Il peut y avoir ici des pécheurs légers et indifférents, qui s'opposent à la Parole de Dieu et qui pensent en eux-mêmes: «Qu'importe? si une porte se ferme, une autre s'ouvrira.» Ils ne se trompent pas, ces moqueurs. Mais je vous dirai, moi, quelle est la porte qui s'ouvrira pour eux quand celle du ciel se fermera. C'est la porte de l'abîme sans fond, la porte du malheur éternel.

Les deux jeunes gens se regardèrent pâles et émus. Quel autre que Dieu seul avait pu mettre sur les lèvres de l'évangéliste les mots mêmes qu'ils avaient prononcés par raillerie?

Petits commencements, grandes vocations.

Personne n'ignore aujourd'hui l'importance des petits commencements: la vie débute par un germe imperceptible; les plus terribles maladies sont dues souvent à l'entrée dans notre organisme d'un microbe invisible, les plus belles oeuvres de la charité chrétienne comme les plus terribles manifestations du mal ici-bas ont commencé, d'ordinaire, sans que les hommes y prennent garde, tant elles étaient microscopiques à l'origine. Il en est ainsi, de la carrière de plus d'un de nos missionnaires qui ont été amenés à leur glorieuse vocation par des événements sans importance.

Jean Egède.

C'est ainsi que le premier missionnaire du Groenland-celui qui fut le pionnier de la mission dans cette contrée glacée devenue, depuis, le séjour d'un vrai printemps spirituel-Jean Egède, entendit, en 1709, son premier appel de Dieu, en lisant au soleil de minuit, solitaire dans son humble cure de pasteur un livre sur les Légendes du Groënland. Il paraissait seul: en réalité, Dieu était là, cherchant par cette lecture à lui ouvrir les yeux sur l'état lamentable du Groënland et de ses habitants. Il fit alors cette simple et enfantine prière: «O Dieu! s'il est vrai que là-bas il y ait des gens privés de l'Évangile, envoie-moi!» Douze ans plus tard, après avoir surmonté toute espèce de difficultés, il s'embarquait à Bergen pour aller porter aux Esquimaux grossiers et sauvages que le Seigneur lui avait mis sur le coeur la bonne nouvelle de Christ.

John Williams.

Un siècle plus tard, à Londres, un jeune apprenti quincaillier attendait un soir dans la rue un ami plus ou moins léger, avec lequel il devait passer sa soirée au café. Ce n'était pas un mauvais sujet, loin de là, mais son coeur n'appartenait pas au Seigneur, il pouvait subir de mauvaises influences et très mal tourner. La femme de son patron, passant par là, le voyant ainsi seul et désœuvré, lui proposa de l'accompagner à un culte dans une église du voisinage. Il accepta et, le soir même, il était saisi par la grâce de Dieu. Converti au Sauveur, il se mit à son service et quand, peu de temps après, il apprit que la Société des Missions de Londres demandait des jeunes gens pour son oeuvre, il s'offrit, fut agréé, et partit pour les îles de la Polynésie. Cet apprenti quincaillier n'était autre que John Williams, le célèbre missionnaire des îles Hervey et Fidji et des Nouvelles-Hébrides; quand il mourut martyr à Erromanga, à l'âge de quarante-cinq ans, il avait, dit-on, amené à l'Évangile plus de trois cent mille païens. Lors d'un de ses voyages à Londres, il put montrer, de la tribune, la place où Dieu l'avait appelé, grâce à l'aimable invitation d'une chrétienne,

Robert Moffat.

Vers la même époque, un jeune jardinier écossais se rendait un jour en ville pour faire des commissions. En traversant une rue, son attention fut attirée par une affiche annonçant pour le soir une conférence missionnaire donnée par un pasteur du nom de Roby. Il n'hésita pas à y aller. et ce fut là qu'il entendit clairement l'appel du Maître, lui demandant sa jeunesse et son coeur pour l'oeuvre missionnaire; il avait vingt et un ans, Ce jeune jardinier, gagné par une affiche, n'était autre que Robert Moffat, l'intrépide missionnaire du Sud de l'Afrique, celui qui amena aux pieds du Sauveur le chef Africander, que tous redoutaient comme le «tueur d'hommes».

David Livingstone.

Et savez-vous comment le plus connu et le plus distingué des voyageurs de l'Afrique, David Livingstone, fut

amené à sa merveilleuse carrière, de missionnaire d'abord, d'explorateur ensuite? Par une conférence que Robert Moffat donna à Londres, alors que Livingstone étudiait la médecine. Il fut tellement saisi par les récits du missionnaire dont il devint plus tard le gendre, qu'il quitta tout pour suivre le Seigneur jusqu'au centre de l'Afrique et préparer ainsi à l'oeuvre de la mission des voies nouvelles. S'il sut exciter l'admiration des savants par ses recherches scientifiques de première importance, il sut aussi gagner le coeur des pauvres noirs car il les aimait tendrement et ne les maltraitait jamais. Le souvenir qu'il laissa en mourant fut tel que des hommes de son escorte, après avoir embaumé son cadavre, entreprirent un long voyage à pied pour le transporter sur leurs épaules jusqu'à la côte de Zanzibar.

Témoignage d'un contemporain.

M. Emile Vandervelde, le plus brillant orateur du Parti socialiste belge, revenu d'un voyage au Congo belge, a envoyé au Peuple de Bruxelles une série de lettres donnant ses impressions. Dans le numéro du 13 octobre, il parle des missions évangéliques. Voici ses paroles:

... Je suis encore tout ému de la visite que nous fîmes à la mission protestante de Bolobo. Il y a trente ans, quand pour la première fois Stanley descendit le fleuve, les indigènes qui habitaient cette région étaient d'affreux cannibales. Aujourd'hui beaucoup d'entre eux sont des civilisés qui habitent des maisons à l'europpéenne, ont été à l'école et exercent toutes sortes de métiers. Les deux dames qui dirigent l'école, et leurs moniteurs noirs, apprennent à lire aux enfants dans leur langue; les livres de classe ne sont pas des laissés pour compte des écoles d'Europe, mais des manuels soigneusement adaptés à la mentalité et aux préoccupations des jeunes indigènes. Je suis frappé de l'air d'intelligence de ces écoliers de la propreté et du soin de leur mise, de la dignité de leur attitude. Ce sont des hommes que l'on fait. C'est une élite que l'on crée.

Puissance mystérieuse.

Le fameux tableau de Munckaczy: Christ devant Pilate, était exposé au Canada, dans une ville du voisinage des grands lacs. Un jour, un gardien vit se présenter à la porte un homme à l'aspect rude, portant le costume de marin, qui lui demanda:

Est-ce ici pour voir Jésus-Christ?

Oui, c'est ici qu'est le tableau qui représente le Christ.

-Combien est-ce qu'on paie?

Le prix d'entrée était assez élevé; il jeta sur la table la pièce d'argent et entra. Le surveillant, envieux de voir quel effet produirait sur un pareil homme le chef-d'oeuvre du peintre et la scène saisissante qu'il représentait, observa son étrange visiteur.

L'homme se planta devant le tableau, le chapeau sur la tête; puis il s'assit, jetant à terre l'imprimé explicatif qu'on lui avait remis. Au bout d'un moment, il ôta son chapeau, se redressa puis ramassa la feuille si dédaigneusement jetée. Il lut, il regarda de nouveau; il étudiait les détails puis ses yeux se fixèrent longuement sur la toile ils ne se détournèrent pas de la figure centrale, qui paraissait exercer sur lui comme une fascination; enfin le surveillant vit des larmes perler sur ses joues.

Il resta là une heure entière, immobile, et quand il se leva pour partir, il dit au gardien:

-Je suis matelot sur les lacs, et ma mère m'a fait promettre qu'avant de repartir et de reprendre mon service, je viendrais voir Jésus-Christ. Je n'ai jamais cru à tout cela, mais l'homme qui a fait une pareille peinture doit croire au Christ et il m'a convaincu; maintenant je crois aussi.

Quelle puissance mystérieuse renferment ces grandes scènes de la Passion, et quelle rencontre pour une âme de se trouver en quelque sorte face à face avec le Sauveur, avec l'Homme de douleurs, le Juste chargé, de nos péchés et souffrant pour nous

Un triomphe de l'Évangile.

Voici ce qu'écrivait, il y a quelques années, un missionnaire à l'oeuvre parmi les Peaux-Rouges du Canada, M. Egerter Young:

«Les progrès de l'Évangile ont été si grands chez les Peaux-Rouges que leurs expéditions bien connues de pillages et de massacre appartiennent maintenant presque complètement au passé. On n'entend plus parler de tomahawks, de massues guerrières et de chasseurs de chevelures. Les danses nocturnes ne saluent plus le retour des féroces guerriers portant à leur ceinture les dépouilles sanglantes de leurs victimes. Sans doute, l'intervention souvent brutale des autorités américaines et canadiennes y est pour quelque chose, mais ce ne sont pourtant pas elles qui ont remplacé chez les Indiens les terribles chants de guerre par les hymnes de la paix et qui, de sauvages guerriers ne rêvant autrefois que vol et carnage, ont fait des membres fidèles de l'Église de Christ, des citoyens utiles et respectés. La femme est honorée maintenant comme elle ne l'a jamais été quand le paganisme régnait encore en maître. L'homme fier et tyrannique la regardait avec mépris et l'astreignait à tous les travaux vils et pénibles. Malheur à elle quand, devenue vieille, elle ne pouvait plus subvenir à sa misérable existence!

-Moo-koo-woo-soo, qu'est-ce que c'est que cet endroit? demandait, il y a quelques années, le missionnaire à un chef des Sauteaux.

-Oh! répondit-il en ricanant, c'est là que j'ai étranglé ma mère avec une corde et que j'ai réduit son corps en cendres pour que son esprit ne vienne pas me troubler pendant la nuit.

-Et pourquoi l'as-tu tuée?

-Oh! elle était devenue si vieille qu'elle ne pouvait plus attraper de poissons et de lapins, et cela m'ennuyait d'avoir à la nourrir!

C'était le temps du paganisme cruel, sans coeur, ignorant les affections naturelles. Et pourtant là, chez ces terribles Sauteaux, le christianisme a remporté quelques-uns de ses plus beaux triomphes. Transportons-nous par la pensée à quelques années seulement du temps où Moo-koowoo-soo tuait sa mère. Une église de bois s'élève maintenant tout près de l'endroit où se déroula le terrible drame. C'est dimanche matin: le missionnaire nous invite à nous asseoir à ses côtés sur la plate-forme qui lui sert de chaire. Les fidèles arrivent de toutes parts. Ils entrent en silence et avec respect dans la maison de Dieu. Bien avant d'atteindre la porte, les conversations ont cessé. Des familles entières pénètrent dans l'édifice, les mères apportant avec elles leurs tout petits bébés qu'elles ont suspendus derrière le dos, dans un filet garni de mousse. Voyez comme elles se déchargent prestement du doux fardeau, suspendant leurs filets à des crochets fixés au mur.

Que cela ne vous trouble pas: ces bébés indiens sont les plus tranquilles du monde, et même si le service dure

deux heures, ce qui est probable, vous n'entendrez pas un cri. La foule continue à entrer. La plupart prennent place sur le sol, dans les couloirs et dans l'espace vide autour de la chaire. Ils n'ont pas encore de chaises ou de bancs dans les wigwams et craignent, s'ils utilisent ceux qui se trouvent dans l'église, de ne pas pouvoir jouir du service. Au moment où le culte va commencer, un mouvement inusité se produit vers la porte. Que se passe-t-il? Une scène dont les anges se réjouissent, un spectacle qui transforme en un sanctuaire céleste la petite église construite en bûches superposées. Deux Indiens ont fait un siège, de leurs mains réunies, et sur ce siège ils portent leur vieille mère invalide à sa place dans la maison de Dieu. Ils l'ont portée ainsi sur un espace de deux kilomètres. Le troisième des fils, s'adressant à la foule qui garnit les couloirs, dit doucement:

-Faites place pour la mère!

En quelques instants, le chemin est ouvert, et bientôt la vieille est assise sur une couverture qu'on a étendue pour elle sur le sol, tandis que l'aîné de ses fils l'entoure tendrement de son bras robuste pour qu'elle puisse s'appuyer. C'est un touchant spectacle de voir cette aïeule se serrant contre son fils et ce fils si heureux de pouvoir la soutenir!

Alors notre pensée nous reporte au temps où Moo-koo-woo-soo étranglait sa mère. Comment s'expliquer un pareil changement? Il n'y a qu'une réponse possible: c'est la conséquence directe de la diffusion chez les Indiens du glorieux message apporté aux hommes par le Fils de Dieu.

Les missions chrétiennes ont rencontré et rencontrent encore beaucoup d'opposition, même chez les chrétiens. Mais aussi longtemps que les missionnaires pourront faire voir des scènes de ce genre se passant tout simplement et tout naturellement dans la vie quotidienne de peuples autrefois cruels, sanguinaires et sauvages, ce sera une réponse suffisante à tous ceux qui, pour une raison ou pour l'autre, pourraient mettre encore en doute l'efficacité de la mission parmi les païens.»

()

Aux îles Fidji.

Le Chronicle, organe de la Société missionnaire de Londres, parle d'un comte anglais qui visitait les îles Fidji et qui, comme le font d'ordinaire bon nombre d'incrédules, cherchait à renverser la foi d'un chef chrétien. Il lui disait que de nos jours l'on ne croyait plus à la Bible et que c'était une folie que d'accepter la religion chrétienne.

Les yeux du vieux chef, dit-on, étincelaient, et il répondit en ces termes: «Voyez-vous là-bas ce grand bloc de pierre? C'est sur cette pierre que nous abattions nos victimes et que nous leur écrasions la tête. Voyez-vous plus loin ce grand four? C'est là que nous rôtiissions des corps humains pour nos jours de grandes fêtes. Maintenant, vous! vous! -si nous n'avions en ces missionnaires, ce vieux Livre, et ce grand amour de Jésus-Christ qui nous a changés et nous a faits enfants de Dieu de sauvages que nous étions. -vous, vous ne quitteriez pas cette place! Remerciez Dieu pour l'Évangile, car autrement vous seriez tué, rôti dans le four que vous voyez, et en peu de temps nous aurions fait festin de votre corps.» (Home Missionary).

Puissance de l'Évangile.

En octobre 1885, le missionnaire James Hannington arrivait dans l'Ou-Ganda, après un voyage très difficile.

Mais quelques jours avant d'arriver à sa station, il fut la victime d'une conspiration de la part des indigènes qui l'empêchèrent d'avancer.

Un soir, il monta sur une colline afin de se faire une idée du pays. La vue splendide et le lac qui miroitait à ses pieds lui rappelaient agréablement que son voyage touchait à sa fin.

Soudain, il se vit cerné, par une vingtaine d'indigènes, à la mine farouche qui se jetèrent sur lui, le dévalisèrent et l'empêchèrent à toute vitesse. Il se défendit, mais la lutte était trop inégale pour durer. En un instant, il fut jeté à terre et entraîné avec une violence extraordinaire, tiré de tous côtés tandis que son pauvre corps allait butter à tous les arbres et les pierres du chemin. Persuadé qu'il n'avait plus que quelques minutes à vivre, il trouva la force de chanter le cantique: «Sur toi je me repose,» et se remit entre les mains de Dieu. Mais l'heure de la délivrance n'avait pas encore sonné.

Arrivés au village, les barbares le jetèrent dans une misérable butte, lui faisant comprendre qu'ils attendaient les ordres du chef Mwanga.

Alors commencent pour Hannington des jours de souffrances morales et physiques difficiles à décrire. La fièvre qui le rongait, une nourriture insuffisante, la vermine et les rats qui régnaient en maîtres dans la hutte, lui firent bientôt perdre ses forces. Mais soutenu par l'Esprit de Dieu, il supporta vaillamment ses souffrances.

Le 29 octobre arriva l'ordre de Mwanga, ordre qui devait délivrer Hannington de son combat terrestre. Après avoir eu la douleur de voir les hommes de sa petite caravane mis à mort, il vit les guerriers se ruer sur lui. Rassemblant alors tout, ce qui lui restait de force, il se redressa une dernière fois pour envoyer un suprême message à Mwanga. «Dites-lui, s'écria-t-il, que je meurs pour les Ba-Gandas et que j'ai payé de mon sang la route de l'Ou-Ganda!» Ce fut tout. D'un geste il désigna au bourreau son propre fusil, le coup partit et l'âme du héros s'envola joyeusement vers sa demeure éternelle. Le missionnaire n'arriva jamais au but du voyage, mais le martyr était arrivé au port où tous les combats avaient cessé et où les chants de triomphe remplaçaient les larmes.

Vingt-et-un ans plus tard, sur cette même terre d'Afrique, se passait un fait remarquable, véritable triomphe de l'amour divin: le fils du missionnaire James Hannington, procédait au baptême du fils du chef Mwanga, celui qui avait fait assassiner son père.

Gaston Frommel.

Après s'être adonné à l'étude des sciences naturelles, M. Gaston Frommel, s'est, à l'âge de 19 ans, senti appelé, à la vocation pastorale. Ce changement de direction imprimé à son activité est le résultat d'une conversion très sérieuse. On peut aisément s'en convaincre par l'émouvant récit que M. Frommel lui-même en a fait dans les termes que voici:

«J'ai rencontré, en une heure décisive de mon existence, quelqu'un avec qui j'ai lutté et qui m'a vaincu. J'allais dans la vie suivant mes propres voies, cherchant la satisfaction de mes propres désirs, lorsque Christ, s'avançant à ma rencontre, se plaça devant moi et me barra la route.

«Il arrêta ma course et, ayant fait silence dans mon cœur, il eut avec moi un entretien solennel où il me parla comme lui seul sait parler... Lorsque, enfin, je me rendis, et que j'acceptai la volonté de Dieu à mon égard, je n'étais plus libre, j'étais esclave, esclave de Christ.

«C'est de cette heure-là, de cette entrevue personnelle avec mon Sauveur et mon Dieu, c'est de ce premier et

suprême dialogue que soutint mon âme avec la sienne que datent tout ensemble et ma conversion chrétienne et ma vocation pastorale.»

Comment de lions on peut faire des agneaux.

En juin 1907, au milieu d'un concours de personnes profondément émues, mi convoi funèbre s'acheminait vers le Campo Santo de Florence. Derrière le corbillard, un groupe d'hommes du peuple, rudes d'aspect, mais tout en larmes portaient des gerbes de fleurs cueillies par eux dans les champs. Et, par un contraste étrange, derrière ces hommes, dans le cortège, figuraient des notabilités politiques et religieuses telles que le procureur du roi Cav. Moschini et le consul de France, qui avaient tenu à donner ce dernier témoignage de respect et de reconnaissance à mie, fidèle servante du Seigneur.

Fille du regretté pasteur N. André-Viollier et soeur de son successeur, le pasteur Tony André, Mlle Louisa André dirigeait à Florence un asile pour détenus libérés ; qu'elle avait créé de sa propre initiative... Elle avait loué, dans la partie septentrionale de la ville, une grande maison de dix à douze pièces. Elle y logeait les hommes et les jeunes gens, protestants ou catholiques, qui sortaient de prison sans avoir d'autre «home». et elle vivait là, toute seule avec ces repris de justice. L'influence morale qui émanait de sa personnalité, sanctifiée par mie communion intime et constante avec Dieu, était si puissante, que ces hommes dégradés, souvent esclaves des vices les plus grossiers, tels que l'ivrognerie, étaient domptés par cette faible femme et lui obéissaient comme des agneaux. Elle n'en avait pas peur, car tous l'aimaient et la respectaient. Il n'y avait pas de servante dans la maison, et c'étaient des hommes qui faisaient même la cuisine. Lorsque je visitai l'établissement, la porte m'en fut ouverte par un personnage à l'air mélancolique qui était à la fois le concierge, le cuisinier et le factotum de la maison. On m'apprit qu'il avait jadis commis de grands crimes.

Les pensionnaires travaillaient, le, jour, dans les fabriques ou ailleurs. Mlle André pourvoyait à leurs besoins, les suivait de près, prenait des informations, dès qu'ils ne rentraient pas ponctuellement le soir. Il lui est souvent arrivé de sortir la nuit, revêtue d'un déguisement, pour aller à la recherche de ceux qui s'étaient attardés au dehors. Elle exerçait une action merveilleuse sur les coeurs des hommes et des jeunes garçons.

Mlle André était entourée à Florence d'une considération générale; elle avait fondé son établissement avec ses ressources particulières; ... elle ne faisait pas de collectes, mais demandait au Seigneur de lui envoyer les fonds nécessaires; et elle recevait de Lui cet argent...»

(.)

IV VIE CHR TIENNE Vie int rieure

Un mot de Luther.

Le diable, dit Luther, tint un jour une grande assemblée et y convoqua tous ses émissaires, afin qu'ils lui rendissent compte de leurs diverses expéditions. -J'ai suscité, dit l'un d'eux, les bêtes féroces du désert et les ai

lancées contre une caravane de chrétiens, et maintenant leurs ossements desséchés sont dispersés sur les sables. -La belle affaire! dit le diable; leurs âmes sont sauvées. -Moi, dit un autre, j'ai fait lever le vent du midi, contre un vaisseau chargé de chrétiens et ils sont tous noyés. La belle affaire! dit le diable; leurs âmes sont sauvées. - J'ai essayé pendant dix ans, dit un autre, d'endormir la vigilance d'un seul chrétien, enfin j'ai réussi, car il dort.

-Alors, dit Luther, le diable jeta un hurlement de joie. et les étoiles nocturnes de l'enfer entonnèrent un chant de réjouissance.

Excepté cela.

Il y a quelques siècles régnait en Irlande, ainsi que dans d'autres contrées, parmi les barbares, l'usage suivant: Lorsque les guerriers se faisaient baptiser, ils commençaient par tenir énergiquement le bras droit élevé au-dessus de l'eau, afin que celui-ci ne fût pas touché par l'onde baptismale, Leur but en agissant ainsi? Ils voulaient garder pour leur service propre le bras avec lequel ils avaient l'habitude de combattre, de blesser, de tuer; le bras qui tenait l'épée. Ils consacraient tous leurs membres au Christ, à l'exception de celui-là.

(, .)

Le chrétien et le monde.

Un Chinois, traduit devant le grand comité des Boxeurs, prononça les paroles suivantes:

«Il faut qu'un bateau soit dans l'eau et non pas l'eau dans le bateau. Ainsi le chrétien est appelé à vivre au milieu du monde sans que le monde vive dans le chrétien.» Paroles bien simples, pourtant singulièrement profondes, dignes d'être retenues. Je pourrais citer telle longue prédication qui ne contient pas autant de sagesse que ce court propos. Celui-ci projette une lumière devant les yeux. Il adresse à chaque chrétien un solennel avertissement.

Supposez le plus beau des bateaux, le plus solidement construit, n'est-il pas inutile tant qu'il n'est pas dans l'eau? L'eau est son élément, elle l'appelle, il est fait pour voguer. Mais malheur au bateau qui se remplit d'eau. Si petite que soit la quantité d'eau qui y pénètre, elle ralentit sa course. Quand la voie d'eau est grosse, c'en est fait du navire. Il est aisé de calculer les heures, les minutes au terme desquelles il sombrera.

N'y a-t-il pas là une image bien exacte des rapports du chrétien avec le monde? Le chrétien est appelé à se mouvoir dans le monde qui est son élément. Qu'il se garde de se réfugier dans une cellule, dans un désert. entre les quatre murs d'un cabinet. Il a à vivre au sein de l'humanité, à poursuivre avec les hommes tout ce qui est grand et beau. (FUNCKE, Propos sans fard.)

Disciple de nom.

Une pauvre fille nourrissait sa mère et ses frères et soeurs, en donnant des leçons de piano. Un jour, poussée par la misère, elle fit mettre dans les journaux l'annonce d'un concert, en se donnant comme élève de Liszt. Or, ce n'était pas vrai. Le jour du concert. Liszt arrive dans cette ville.

Sans rien savoir, il descend dans l'hôtel où le concert devait avoir lieu. Epouvantée, la jeune fille se décide à aller trouver le grand maître pour tout avouer. «Pauvre enfant, pauvre enfant, dit l'artiste, je vous pardonne.»

Alors il lui demanda de se mettre au piano et de jouer ce qu'elle voulait présenter le soir. Il écouta, la rendit attentive à quelques fautes, et ajouta: «Maintenant vous pouvez dire que vous êtes mon élève, et je vous prie de mettre au programme que l'abbé Liszt jouera le dernier morceau.»

O toi qui porte le nom de Christ en t'appelant chrétien, es-tu vraiment à son école? Va, dis-lui tout: il te pardonnera et mettra son nom dans le programme de ta vie.

La conversion.

Il y a quelques années, j'achevais dans mon ancienne Paroisse une série de prédications sur la conversion de l'apôtre Paul. Une jeune paysanne, chrétienne comme on en voit rarement, sincère, active et expérimentée, vint à moi. Je puis parler d'elle sans scrupule, car dès longtemps elle est dans la patrie céleste. Ce soir-là, beau soir de printemps, elle était triste, car elle avait des doutes sur la réalité de ses convictions religieuses.

«Jamais» disait-elle «je n'ai fait des expériences analogues à celles de l'apôtre, et je ne crois pas avoir passé par la conversion.» Elle était fort troublée, et tout ce que je lui dis pour la tranquilliser ne réussit ni à la convaincre ni même à la consoler.

Enfin, j'y parvins. Nous nous étions arrêtés près d'un des sapins du jardin. Je lui fis remarquer que les arbres feuillés traversent tous une crise visible; ils se flétrissent, la tempête les dépouille, pendant des mois, ils sont là sans couronne, sans parure. Au printemps, ils renaissent couverts d'un feuillage nouveau. Il en est tout autrement des sapins; ils gardent leur verdure tout l'hiver, comme la mort apparente ne les atteint pas, l'action de la chaleur est peu visible, et cependant elle ne s'exerce pas moins puissante en eux que dans les autres arbres. Insensiblement, les nouvelles aiguilles paraissent au milieu des anciennes, et lorsque celles-ci tombent, nul ne s'en aperçoit. Ce changement, visible à tous les yeux dans les autres plantes, s'opère ici de façon absolument mystérieuse.

L'intelligente jeune fille comprit et fut consolée, et je n'eus pas besoin de lui parler davantage des oeuvres de Dieu dans la nature.

(,).

Amplius.

Le fameux peintre Michel-Ange, ayant visité l'atelier d'un de ses élèves, écrivit, en l'absence de celui-ci, sur un tableau en travail dans l'atelier: Amplius! c'est-à-dire: «Davantage!» La peinture ainsi critiquée était harmonieuse et proportionnée où ne pouvait y signaler aucune faute, positive mais toute la conception était maigre.

Il y a là comme une parabole applicable à la vie morale.

Toutes choses passeront.

Grand maman Neumann nous a raconté, elle-même un trait de son enfance des plus caractéristiques: elle entendit un jour, un monsieur qui disait au cours d'une conversation: «Eh oui, tout est vanité!» Là-dessus, la petite Mina, alors âgée de huit à neuf ans, courut auprès de sa mère et lui demanda: Que vent dire, maman, «tout est vanité?» Cela veut dire, répondit la mère «que tout passe.» Mina baissa la tête toute pensive. Au bout d'un moment de silence, elle se rendit à la cuisine, et, mettant son doigt sur chaque objet qui s'y trouvait, elle disait: «Foyer, tu passeras; marmites, vous passerez; balai, tu passeras, et, continuant ainsi, elle fit le tour de la maison. Arrivée au galetas elle toucha les tuiles en disant: «Vous, tuiles, vous passerez!» Vint ensuite le tour du jardin avec ses arbres et ses fleurs, et enfin celui du soleil, de la lune et des étoiles. Retournant ensuite auprès de sa mère, elle lui dit: «Mère, chère mère, nous, hommes, passerons-nous aussi, nous tous? Sans doute, ma petite, Dieu seul ne passe pas; toutefois, si nous devenons enfants de Dieu, nous ne passerons pas non plus. O papa, ô maman, s'écria-t-elle, en éclatant en sanglots, aidez-moi à devenir une enfant de Dieu!

Cet ardent désir de devenir une enfant de Dieu, toujours plus vraie et plus parfaite, resta, depuis, l'aspiration ferme de son âme au travers de l'inconstance et de l'instabilité de toutes les choses d'ici-bas.

(, , .)

Les chiens de Lycurgue.

Le législateur de Sparte, Lycurgue, voulait convaincre le peuple de la nécessité de donner à la jeunesse cette éducation mâle et forte qui la rend capable de grandes choses.

Il se servit pour cela du moyen suivant: s'étant procuré deux petits chiens, il nourrit l'un avec délicatesse et forma l'autre au rude exercice de la chasse. Quand l'âge eut fortifié le corps et les habitudes de l'un et de l'autre, il assembla le peuple et amena ses deux chiens sur la place publique, puis il fit placer des mets de choix devant eux, et lâcha un lièvre en même temps.

Aussitôt, l'un des chiens court vers les mets dont il avait coutume d'être nourri; l'autre poursuit le lièvre avec ardeur; il le serre de près et ne tarde pas à l'atteindre, Tout le peuple applaudit à son agilité. Alors Lycurgue s'adressant à l'assemblée «Ces deux chiens, dit-il, sont de même race voyez cependant la différence, et apprenez quel est le pouvoir de l'éducation!»

La cause de Lycurgue fut gagnée, et l'on se soumit à ses lois, qui firent de Sparte la première cité de l'ancienne Grèce.

(.)

IV VIE CHR TIENNE 2. Confiance, foi.

Au lit de mort de Mélanchthon.

Mélanchthon était mourant, on en prévint Luther. Il arrive, se penche sur le malade et pousse un cri de détresse.

Ce cri réveille Mélanchthon de sa stupeur. Regardant fixement Luther, il lui dit: Luther, est-ce bien vous? Pourquoi ne me laissez-vous pas partir en paix? -Philippe, nous ne pouvons pas encore nous passer de vous, dit Luther.

Et se jetant à genoux, il se mit à prier, à lutter avec Dieu pendant plus d'une heure, pour la guérison de son ami. Puis il vint auprès du malade, prit sa main: Cher Luther, dit Mélanchthon, pourquoi ne me laissez-vous pas aller en paix? -Non, non, répondit le vaillant réformateur, nous ne pouvons encore nous passer de vous dans ce champ de travail.

Luther alla demander qu'on préparât un potage et pressa le malade de le prendre; celui-ci répéta: Cher Luther, laissez-moi partir pour ma demeure éternelle! -Non, Philippe, nous ne pouvons vous laisser aller. Buvez cette soupe, sinon, je vous excommunie! -Le malade avait à peine pris cette nourriture que la vie lui revint; il put travailler encore des années. En rentrant chez lui ce soir-là, Luther dit à sa femme: A ma prière, Dieu m'a rendu aujourd'hui mon frère Mélanchthon.

Assurance du salut.

Robert Bruce (roi d'Ecosse, 1274-1329), le matin de sa mort, déjeuna comme d'habitude avec un oeuf: Je crois que j'ai encore faim, dit-il à sa fille, apporte m'en encore un!

Tandis qu'on le lui préparait, l'expression de son visage devint très sérieuse: Ma fille, s'écria-t-il, voici le Maître qui m'appelle! -Son regard s'était voilé. Il demanda sa Bible et pria sa fille de l'ouvrir au ch. 8 des Romains. Comme il ne pouvait plus voir, il lui dit: Mets mon doigt sur ces mots: Je suis assuré que rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. -Quand ce fut fait, il dit: Mon doigt y est-il bien? -Oui, père. -Maintenant que Dieu te soit en aide, ma fille. J'ai déjeuné avec toi sur la terre; je souperai ce soir avec notre Seigneur Jésus-Christ. -Après avoir dit ces mots, il expira.

Pain quotidien.

Un vénérable pasteur d'Eisenach, Volkmar Popo, racontait que, dans son enfance, il demandait à dîner on à souper à sa pauvre mère; souvent elle lui répondait: «Mon enfant, je n'ai pas encore achevé ma quenouille; quand j'aurai garni mon fuseau, j'irai essayer de le vendre. En attendant, mets-toi là à genoux et prie le bon bien de me faire trouver quelqu'un qui veuille me l'acheter.» C'est ainsi, ajoutait Volkmar Popo, que j'ai appris de bonne heure à demander à Dieu mon pain quotidien, et mon Père céleste ne m'a jamais laissé avoir faim.

(,)

Dieu fera le reste.

En 1532, un charpentier, Jens Haven, se rendait auprès du comte de Zinzendorf et lui avouait que, depuis six ans, il portait en son coeur le désir d'annoncer l'Evangile aux Esquimaux. «N'a au Groenland», répondit le comte. «apprends la langue, Dieu fera le reste.»

En 1764, il montait sur un vaisseau de guerre qui mettait à la voile pour ces parages. Arrivé au terme de la

course, il demande à descendre seul sur le rivage inhospitalier. Le capitaine accueille ce projet avec une plaisante ironie; mais sans se laisser déconcerter, Jens Haven habillé en groenlandais s'avance sur la plage. La foule surprise l'observe de loin, s'approche curieuse et l'entoure bientôt. «C'est un ami, s'écrie-t-elle, venez. écoutons-le!» Puis, elle le supplie de se rendre dans quelques huttes du voisinage.

Haven n'ignorait pas le sort des victimes de 1752 et, partagé entre l'obéissance et l'inquiétude, il se recueillit un instant. «Seigneur, dit-il en secret, je vais aller vers eux en ton nom. S'ils me tuent, ma carrière terrestre sera finie et j'irai vivre avec toi. S'ils m'épargnent, alors je saurai que c'est toi qui veux que l'Évangile leur soit annoncé maintenant.» -«Me voici,» ajoute-t-il en tendant la main aux Esquimaux; «me voici, je vous suis!» Il est reçu avec la plus entière bienveillance, mais on se borne à le questionner. Cependant l'apôtre avait su exciter une certaine sympathie et on le lui prouva en exigeant de lui la promesse qu'il reviendrait l'année suivante. Jens Haven retourna en Angleterre bénissant Dieu. Au printemps de 1765, il reparait avec le missionnaire Drachard, sur les côtes du Labrador, mais de nombreuses difficultés retardèrent jusqu'en 1771 le véritable commencement de sa mission. C'est alors que nous le voyons à la tête de quatorze frères et sœurs moraves, fonder une colonie.

La foi triomphante.

C'était au plus fort des persécutions contre les réfugiés pour cause de religion. Un juge entra une nuit chez un de ses prisonniers, Gilek de Lubny. «Gilek, lui dit-il, de quelle confession es-tu? -De la confession évangélique» répondit-il, et au même instant, il reçut à la tête un coup de poing si violent, qu'il en fut renversé et resta quelque temps sans connaissance. Rappelé à la vie par des coups de bâton, il entendit le juge lui poser cette question: «Veux-tu te faire catholique? -Je ne renierai pas mon Sauveur!» répondit-il. Alors le juge ordonna qu'il reçut, à l'instant même, trente coups de verge.

Le geôlier allait exécuter cet ordre, lorsqu'il fit observer qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. «Qu'il se couche donc!» cria le juge. Pendant qu'il se mettait à genoux pour pouvoir s'étendre à terre, Gilek se recommandait à la grâce de son Sauveur. «Tu vois, mon Sauveur, lui disait-il, que je ne pourrai supporter ces coups, je succomberai!» Au même instant, le juge ordonna de remettre l'exécution au lendemain. Durant sept nuits consécutives, l'implacable juge renouvela ses visites et ses menaces, sans jamais rencontrer chez sa victime autre chose que l'imperturbable calme de la foi qui ne cessait de puiser des forces toujours renouvelées dans la communion de Jésus.

Peu de temps après, il fut appelé auprès du capitaine du château, dont il avait entendu parler comme d'un homme excessivement violent. Il s'y rendit non sans angoisse et tout en demandant au Seigneur de lui venir en aide. Le capitaine avait le jésuite à ses côtés. Evidemment, il s'agissait de frapper un grand coup. «Es-tu Gilek de Lubny?» lui demanda le soldat et sur sa réponse affirmative, il le contempla longtemps d'un air approbateur. «Jean Gilek poursuivit-il après une pause, veux-tu persévérer dans ta foi, lors même que tu serais condamné à la prison perpétuelle, condamné au gibet, condamné au bûcher?» Cette question lui fut solennellement adressée et répétée trois fois. Gilek répondit chaque fois avec fermeté: «Oui!» Alors le capitaine se tournant vers le jésuite, lui dit: «Je ne puis rien faire de cet homme. Il fait bien de dire ce qu'il pense d'autres disent facilement qu'ils veulent se faire catholiques, et ne le font pourtant pas.»

Il fit alors emmener le prisonnier et lui envoya une aumône.

(, .)

Le capitaine Gardiner.

Le capitaine F. Allen Gardiner, officier de la marine anglaise, brûlait d'un ardent désir de porter l'Évangile aux indigènes de la Terre de Feu., ces hommes aux instincts grossiers, qui vivaient comme des brutes, à tel point que Darwin leur refusait le titre d'hommes. Ne pouvant s'installer à terre, l'héroïque missionnaire et ses compagnons s'établirent dans un bateau qu'ils ancrèrent dans une baie.

C'est là, de sa demeure flottante, que Gardiner, avec deux catéchistes et deux marins pieux, entreprit son oeuvre de défrichage au milieu des indigènes. De toute la bande, pas un seul ne devait revoir sa patrie. Ils moururent tous lentement d'inanition. Seuls, leurs cadavres et leur journal furent retrouvés et racontèrent l'horrible histoire. Ils avaient succombé l'un après l'autre, Gardiner, le dernier de tous, victimes de la faim.

Et pourtant, il n'y avait eu chez eux ni gémissements, ni murmures. Quel témoignage dans ce message d'adieu du dernier survivant: «Nous sommes bien pauvres et bien faibles. Cependant notre bateau est pour nous un vrai Béthel. Dieu est ici, nous le savons, nous le sentons. Soit que je veille, soit que je dorme, continuait Gardiner, je suis heureux, heureux plus que je ne saurais l'exprimer!» Puis quelques lignes dans lesquelles, au lieu de se livrer à de vaines récriminations, il suppliait qu'on n'abandonnât pas cette oeuvre, et esquissait brièvement un plan pour la suite des opérations.

Quel amour ardent pour Dieu! A l'heure de la mort, les merveilles de la bonté divine sont la seule chose dont il trouve à parler. Après cinq jours de jeûne, il déclare qu'il ne sent ni la faim, ni la soif. Sur un rocher qui dominait le lieu de son agonie, il avait gravé comme devise cette précieuse parole des psaumes:

Mon âme, attends-toi à l'Éternel,

Car mon espoir est en lui.

Il mourut sans contempler aucun résultat de son travail. Il avait semé avec larmes, mais il ne vit pas même paraître un brin d'herbe. Cependant il n'avait pas échoué: aujourd'hui, en effet, parmi ces tribus païennes, une abondante moisson se lève. L'Évangile triomphe et transforme ces hommes corrompus en des hommes honnêtes et bons.

()

Alexandre et le médecin Philippe.

Alexandre le Grand était malade. Aucun de ses médecins n'osait examiner son cas. Un seul, Philippe, ne crut pas que tout fût perdu, et le décida à prendre une potion.

Pendant qu'il la préparait, un messenger apporta à l'empereur une lettre qui l'avertissait que Philippe voulait l'empoisonner. Alexandre plaça la lettre sous son oreiller. Au moment voulu, le médecin entre, portant le breuvage dans une coupe. Alexandre lui donne la lettre, et d'un trait, bravement et sans soupçon, vide la coupe. Sur sa figure sereine et satisfaite se lisait sa confiance en son ami. Elle ne fut pas trompée. Si Philippe avait été un traître, c'en était fait d'Alexandre.

C'est comme cela que Dieu veut que nous nous confions en lui.

Se confier en quelqu'un, c'est se fier à lui, croire à sa parole, compter sur ses promesses, ne jamais douter de sa

fidélité.

(.)

La parole de l'empereur.

César Malan racontait l'anecdote suivante:

L'empereur Napoléon 1er passait en revue ses troupes sur la place du Carrousel, à Paris. En donnant un ordre, il laissa par distraction flotter les rênes sur le cou de son cheval, qui immédiatement partit au galop, L'empereur fut obligé de se cramponner à la selle. Alors un simple soldat s'élança à la tête du cheval, saisit la bride et la tendit respectueusement à l'empereur qui lui dit: «Je vous suis très obligé, capitaine!» Cet homme crut à la parole de l'empereur et en le saluant, lui dit: Dans quel régiment, Sire?

Charmé de sa confiance, Napoléon répondit: A mes gardes! et il s'éloigna au galop.

Aussitôt le soldat déposa son fusil et s'approcha du groupe des officiers d'état-major.

En le voyant, un des généraux dit d'un ton méprisant: Que vient faire ici cet individu?

-Cet individu, répliqua fièrement le soldat, est un capitaine de la garde!

-Vous? mon pauvre ami, vous êtes fou de parler ainsi!

-C'est lui qui l'a dit! répondit le soldat en montrant du doigt l'empereur.

-Je vous demande pardon, capitaine, dit le général avec respect. Je ne le savais pas.

Ne perdons pas courage.

Un ancien d'église s'approcha mi dimanche matin de son pasteur et lui dit avec tristesse, mais avec fermeté: Il y a sûrement quelque chose qui ne va pas dans votre prédication ou dans votre oeuvre pastorale, car nous n'avons gagné à l'église qu'un membre cette année, et ce n'est qu'un jeune garçon!

Le vieux pasteur prêcha ce jour, le coeur serré. Il finit son discours avec des larmes dans les yeux. il aurait souhaité d'être au bout de sa carrière et de se coucher pour le dernier sommeil, sous les cyprès du vieux cimetière. Il s'attarda dans sa chère église, cherchant la solitude, lorsqu'un jeune garçon s'approcha, le visage ému. -Tu étais là, Robert, dit le pasteur. -Oui, répondit l'enfant; croyez-vous qu'en travaillant beaucoup, je pourrais arriver à prêcher l'Évangile? -A prêcher l'Évangile? -Oui, peut-être à devenir missionnaire? -Long silence; des larmes baignaient les joues du pasteur, et la blessure de son coeur était guérie. -Robert, dit-il, Je vois là la main de Dieu. Que le Seigneur te bénisse, mon garçon. Oui, je pense que tu prêcheras l'Évangile.

Ce jeune garçon était Robert Moffat, qui, plus tard, ajouta à l'Église une province nouvelle, traduisit la Bible dans la langue des sauvages et enrichit le monde de découvertes géographiques

Ce n'était pourtant qu'un jeune garçon!

Ce que peut la confiance.

Un jour, la baronne Mathilde Wrede, l'amie des prisonniers en Finlande, eut à traverser en voiture une assez longue et sombre forêt, ayant pour conducteur un prisonnier libéré, dont la physionomie n'était guère rassurante. ..On n'entendait d'autre bruit que les pas du cheval et le grincement des essieux de la carriole.

Tout à coup, la voix du cocher interrompit le silence: «Mademoiselle la baronne a sur elle l'argent qui doit être remis à la poste?» demanda-t-il. «Mais oui», fut-il répondu. «Et pourtant Mademoiselle a le courage de traverser seule avec moi la forêt, sachant que j'ai commis un meurtre pour voler quelques francs! Vous n'avez donc pas eu peur de moi?»

«Non, Ajalmar, car lorsque tu as commis toutes ces mauvaises actions, tu étais mauvais toi-même, aujourd'hui tu ne l'es plus; je me fie à toi.»

Mathilde Wrede avait prononcé ces mots d'un ton bienveillant et Parfaitement calme. Un silence suivit; puis soudain, de violents sanglots soulevèrent la poitrine de l'ancien malfaiteur, et l'on entendit ce cri d'un coeur profondément remué: «O mon Dieu, je te remercie, elle me croit bon; elle croit en moi!»

Père, tu es avec moi.

Un soir, raconte Otto Funcke, je dus monter au grenier chercher quelque chose. Ma fille cadette, enfant de deux ans, me supplia de la prendre avec moi. -«Petite, la chambre est noire,» lui dis-je. Mais elle insista. Je la pris dans mes bras et nous arrivâmes «dans le sombre réduit. Le vent hurlait et les ardoises du toit faisaient un bruit déplaisant. C'était une expérience toute nouvelle pour la fillette, et je sentais frémir son petit corps. Sa voix tremblait aussi: -«Père, tu es avec moi,» disait-elle. Elle disait cela et le sentait. Elle ne pleura pas, bien qu'a dessein je tardai à allumer la bougie. Elle entourait avec plus de force mon cou de ses bras et répéta: «Père, tu es avec moi.» -O sainte simplicité! pensai-je. Croire que le Père céleste est avec nous, n'est-ce pas la suprême théologie et la suprême morale?

Les routes sombres s'éclaircissent pour qui croit cela.

(,)

IV VIE CHR TIENNE 3. Humilité

Toute grâce vient d'en haut.

La première fois qu'on exécuta le magnifique oratorio de Haydn, qu'on appelle La Création, toute l'assemblée était transportée d'admiration, et lui-même était ému jusqu'aux larmes. Après la séance, on s'empressait autour de lui pour le féliciter et le louer, et le digne artiste répondait: «Non pas à moi, non pas à moi l'honneur; toute grâce vient d'en-haut.»

(,)

Sage réponse,

Le chevalier William Gooels, gouverneur de la Virginie, causait avec un négociant dans la rue. Il vit passer un nègre qui le salua; il lui rendit son salut. «Comment, dit le négociant, vous saluez un nègre? -Sans doute, répondit le gouverneur; je serais bien fâché qu'un nègre se montrât plus poli que moi.»

(,)

Un vainqueur.

L'esclavage des nègres ne fut supprimé aux Etats-Unis qu'au prix d'une guerre terrible, qui dura quatre années, entre les Etats du Nord, qui voulaient, le président Lincoln à leur tête, la suppression de l'esclavage, et les Etats du Sud. Ceux-ci furent enfin vaincus; le 3 avril 1865, leur capitale, Richmond, capitula, et Abraham Lincoln, le libérateur des noirs, put y pénétrer.

Jamais, dans l'histoire du monde, le chef d'une nation puissante et le vainqueur d'une grande rébellion ne pénétra dans la capitale ennemie avec tant d'humilité et de simplicité. Il était escorté uniquement de dix marins, la carabine sur l'épaule, et d'un officier supérieur! Tandis que la petite troupe s'avancait dans les rues, la foule grossissait sur son passage; aux blancs se mêlait des quantités de nègres sortis d'un peu partout, de ces nègres du Sud, esclaves la veille encore, et qui aujourd'hui seulement, de par la prise de la ville, entraient en possession de la liberté tant désirée dont leurs frères du Nord jouissaient depuis deux ans déjà!

Quand les pauvres noirs comprirent que cet homme aux épaules voûtées, qui dépassait de la tête tout ceux qui l'entouraient, était vraiment leur libérateur «Massa Lincoln,» il n'y eut plus moyen de les retenir. Pieds nus dans leurs misérables vêtements d'esclaves, ils s'élançèrent vers lui, cherchant à embrasser ses mains, ses vêtements, tombant à ses genoux et couvrant ses pieds de baisers et de larmes, avec des phrases entrecoupées de sanglots et de rires de bonheur. Lincoln, profondément touché, mais en même temps tout confus de pareils hommages, essayait de les relever: «Ne vous agenouillez pas devant moi, disait-il, ce n'est pas bien. Vous devez vous agenouiller seulement devant Dieu, c'est Lui qu'il faut remercier pour la liberté qu'il vous accorde...» Mais il ne pouvait échapper aux effusions de leur tendre gratitude. Finalement, pour les calmer, il leur fit un petit discours, se mettant à leur portée comme s'il eût parlé à des enfants. Un peu plus loin, le Président rencontra un vieux nègre qui le salua respectueusement; il lui rendit son salut; le pauvre noir se trouva émerveillé d'avoir vu un blanc se découvrir devant lui!

(,)

C'est mon souper.

Vous connaissez le pieux et illustre pasteur J.-F. Oberlin; il ne fut si admirable dans sa piété, que parce qu'il l'était dans la modération de ses désirs quant aux biens de ce monde, Quand on vint le voir, jeune homme, pour lui proposer la place de pasteur au Ban de la Roche, on le trouva étudiant le soir, à la lueur d'une lampe au-

dessus de laquelle était suspendu, par un fil de fer, un gobelet de fer-blanc rempli d'eau où trempait un morceau de pain. -Qu'est-ce que cela? lui dit le visiteur. -C'est mon souper qui chauffe dit-il pendant que je travaille.» Son lit, près de là, avait des rideaux de papier. A ces marques d'ordre et de simplicité extrême, celui qui venait lui offrir la cure du Ban de la Roche, pays stérile et pauvre, en ce temps-là, se dit: C'est bien là l'homme qu'il nous faut! Oberlin accepta en effet cette place avec empressement et s'y attacha d'autant plus qu'on aurait difficilement trouvé quelqu'un qui voulût le remplacer. Et il y a fait des prodiges pour améliorer le pays et pour l'enrichir, soit par la culture des terres, soit par l'établissement de routes, soit par la création d'industries et de métiers lucratifs. Toutefois, ce qu'il y a semé et cultivé de plus précieux, c'est la foi, la piété, le contentement d'esprit qui y fleurissent encore, grâce à Dieu!

(,)

Sur une tombe.

On sait que Livingstone voulut faire graver sur la tombe de ses parents cette inscription: «Ici reposent (suivent les noms des défunts). Ils furent pauvres et pieux.» Il n'avait pas honte de proclamer devant le monde que ses parents avaient été pauvres. On lui demanda de retrancher ce mot dans l'épithaphe. Il le maintint. A ses yeux., le mot «pauvre» se trouvait ici ennobli par le mot «pieux» qui vient après.

(,)

Une épithaphe.

On lit à Philadelphie sur nue modeste tombe:

Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, semblable à la reliure d'un vieux livre dont l'intérieur a été enlevé, dont l'adresse et l'inscription sont effacées, repose ici, en pâture aux vers; mais l'ouvrage ne sera pas détruit, car selon sa conviction, il doit reparaître en une nouvelle et belle édition, revue et corrigée par son auteur.

Le général Washington.

A l'époque où l'immortel général Washington luttait pour l'indépendance des Etats-Unis, un caporal fut chargé de diriger quelques hommes qui portaient une énorme poutre au sommet d'une position militaire. Les soldats avec tous leurs efforts ne pouvaient que bien juste soutenir la pièce de bois. Un petit secours leur eut été très nécessaire. Le caporal les aidait à sa manière, en leur criant:

Courage! hop! elle y est!

Et tout en commandant ainsi, il allait, venait, majestueux comme un empereur, autour de ses hommes épuisés. Un officier en habit bourgeois, survient et lui demande pourquoi il ne donne pas un coup d'épaule à ces soldats.

-Moi? reprend l'autre, je suis caporal!

-Caporal! dit l'officier incognito, oh! je ne savais pas! pardon, excuse!

Et ce disant, le nouveau venu se met au nombre des ouvriers, déploie son énergie au point que de grosses gouttes de sueur tombent de son front.

La poutre mise en place, notre homme dit au caporal:

-Quand vous aurez encore besoin de moi pour un coup de main, faites demander votre général en chef, je serai toujours à votre service.

C'était Washington!

Le roi Saint-Louis.

Sous le règne de saint Louis, roi de France, on surprit un jour un personnage de la cour instruisant un jeune marmiton. On lui demanda comment il pouvait s'abaisser à une telle occupation?

-Le plus humble des hommes, dit-il, a une âme aussi précieuse que la mienne, une âme pour laquelle a coulé le sang de Jésus-Christ.

Or, savez-vous, mes amis, quel était ce grand personnage instruisant un marmiton? C'était Sa Majesté Louis IX Or, si le roi de France n'a pas jugé indigne de lui d'enseigner un enfant, vous pouvez bien, vous qui n'êtes ni monarques, ni princes, vous contenter des mêmes fonctions, et dans l'occasion, instruire même mi balayeur des rues.

Le missionnaire Elliot.

Elliot, missionnaire dévoué, qui avait épuisé ses forces dans des voyages pénibles, des prédications incessantes au milieu des Indiens de l'Amérique, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, fut trouvé un jour, comme le roi de France enseignant l'alphabet à un jeune Indien. On lui demanda pourquoi, après tant de fatigues, il ne prenait pas quelque repos?

-J'ai demandé à Dieu, répondit-il, de me rendre utile aussi longtemps que possible dans ma sphère de missionnaire. Aujourd'hui, je n'ai plus la force de prêcher, mais Dieu me laisse celle d'enseigner les lettres de l'alphabet à ce pauvre petit enfant. Cette faveur de sa part est donc une réponse à ma prière.

IV VIE CHR TIENNE 4. Soumission, obéissance.

Le chien de Newton.

Newton avait un petit chien, appelé Diamant, qu'il aimait beaucoup. Un matin d'hiver, qu'il travaillait à la lumière d'une bougie dans son cabinet, il sortit et laissa Diamant dans la chambre. Son absence ne fut pas longue, mais elle dura trop encore, car, à son retour, il vit que son chien avait renversé la bougie sur ses

papiers, qui avaient pris feu, et qui étaient tous consumés. Parmi ces papiers étaient des feuilles d'un ouvrage que Newton préparait depuis plusieurs années et qui contenait des calculs immenses. Le savant était trop âgé pour recommencer ce travail, qui, plus encore que tous ses autres écrits devait contribuer à sa gloire. Cependant, il ne s'emporta pas, il ne maltraita pas son chien, il se contenta de s'écrier: «Diamant Diamant! tu ne sais pas le mal que tu m'as fait»

Mal cruel, en effet, car Newton en tomba malade; il eut beaucoup de peine à se rétablir et ne se consola jamais de ce malheur.

(.)

Comme Dieu voudra!

Le troisième enfant de Luther, Madeleine, née le 4 mai 1529 mourut à l'âge de quatorze ans. Rien de plus touchant que la résignation du réformateur dans cette épreuve. «Je l'aime beaucoup, disait-il près du lit de douleur de la chère enfant; mais si c'est ta volonté, ô mon Dieu, qu'elle nous soit ravie, je me réjouirai de la savoir auprès de toi. -Madeleine, mon enfant, tu voudrais bien rester avec ton Père d'ici-bas. Mais si ton Père d'en-haut t'appelle, tu iras aussi avec joie, n'est-il pas vrai? -Oui, mon bon père (mein Herzvater), dit la mourante, ce sera comme Dieu voudra. -Se détournant du lit de la malade: «Ah! s'écria le père affligé, je l'aime beaucoup, je l'aime extrêmement, la chair est si faible!»

(.)

Une main pour Dieu.

Mayhew, un des compagnons du missionnaire G. Elliot, avait parlé de l'Évangile à un jeune Indien qui venait souvent dans sa maison. Hiakumès, c'était son nom, montra bientôt que Mayhew n'avait pas parlé en vain. Frappé par un chef qui ne voulait pas permettre ses relations avec le chrétien anglais, le jeune Indien supporta ses coups avec joie. Étonnés de sa résignation, ses compatriotes le questionnèrent; il répondait par ces belles paroles: J'ai une main pour les offenses, et une autre pour Dieu; quand je reçois avec l'une le mal qu'on me fait, je m'attache d'autant plus fortement avec l'autre à Dieu. Mayhew, encouragé, continua l'instruction du jeune Indien, et bientôt il put l'envoyer comme messenger de la bonne nouvelle parmi les tribus païennes.

(,).

Parmi les lépreux.

Une des îles Sandwich, Molokaï, est abandonnée aux lépreux. La lèpre est, dans ces parages, si fréquente et si dangereuse, que l'on s'est vu forcé de transporter ceux qui en sont atteints sur cette île, où ils doivent rester jusqu'à leur mort. Un jeune missionnaire américain, d'origine belge. Damian de Venster, s'est senti appelé à travailler au milieu de ces infortunés, et à renoncer par conséquent à toute relation avec le reste du monde. Sa santé s'est longtemps maintenue; mais finalement, il a été atteint, lui 'aussi, du terrible mal. «Je ne puis plus retourner à Honolulu, écrivait-il récemment, car la lèpre se montre sur mon corps. Les bacilles de cette maladie ont pris possession de ma jambe et de mon oreille gauches; une de mes paupières commence à tomber. Je

m'attends à être bientôt tout défiguré. Mais je me sens tranquille, soumis à la volonté de Dieu et heureux au milieu de mon troupeau. Le Tout-Puissant sait ce qui m'est salutaire pour ma sanctification; et, dans cette assurance, je redis chaque jour de tout mon coeur: Ta volonté soit faite!»

Voilà de l'héroïsme chrétien. Nous ne pouvons que nous incliner avec respect devant une telle foi, devant un tel sacrifice.

()

Le mauvais jour.

Le pasteur wurtembergeois, Jean-Frédéric Flattich (1713-1797), homme distingué par sa simplicité enfantine autant que par son courageux témoignage, av

Jamais plus douce créature ne marcha sous le ciel du bon Dieu! Quand je dis marcher, ce n'était plus, hélas! pour le brave homme qu'un vieux souvenir. Depuis bientôt deux ans, il avait perdu presque complètement le mouvement des jambes. Cependant, comme il vivait de copies pour le Palais, il ne s'était pas trop déconcerté, ainsi qu'il le disait, et il avait continué à expédier ses rôles sur papier timbré. Un peu plus tard, la paralysie atteignit le bras droit, il s'exerça alors à écrire de la main gauche; mais le mal grandissant, on avait dû le transporter à l'hôpital, où il avait eu le bonheur de retrouver libre son même lit, ce qui l'avait presque consolé.

-La mauvaise chance n'a qu'un temps, disait-il à cette occasion; tous les jours ont un lendemain.

Le bonhomme Numéro douze avait pris possession de son lit avec attendrissement. L'hôpital, dont le séjour paraît si dur à certaines gens, était pour lui une maison de plaisance. Il y trouvait tout à souhait. Son admiration pour les moindres commodités prouvait quelles privations il avait jusqu'alors supportées. Il s'extasiait sur la propreté du linge, sur la blancheur du pain, sur la succulence des potages et je ne m'en étonnai plus quand j'appris que, depuis vingt ans., il vivait de pain de munition, de bouillon d'herbes et de fromage blanc; aussi ne pouvait-il assez vanter la munificence de la nation qui avait ouvert de pareilles retraites pour les pauvres malades.

An reste, sa reconnaissance ne s'arrêtait point là: à l'entendre, Dieu avait eu pour lui des faveurs particulières; les hommes s'étaient montrés pleins de bienveillance, et les choses avaient tourné toujours à son avantage.

Je crois le voir encore assis sur son séant, avec son petit bonnet de soie noire, ses lunettes et le vieux volume qu'il ne cessait de relire. Son lit recevait, dès le matin, les premiers rayons du jour, et il ne les apercevait jamais sans se réjouir et sans remercier Dieu. A voir sa reconnaissance, on eut dit que le soleil se levait exprès pour lui.

Il s'informait régulièrement du progrès de la guérison de chaque malade, et trouvait toujours quelque chose à dire pour donner à tous patience et courage. Lui-même était un exemple vivant qui disait plus que les paroles. Quand on voyait ce pauvre corps sans mouvement, ces membres tournés, et cette figure souriante, personne n'avait le courage de s'emporter ou de se plaindre.

-C'est un mauvais moment à passer, disait-il à chaque crise; bientôt le soulagement viendra: tous les jours ont un lendemain.

C'était le mot du père Numéro douze, et il le ramenait sans cesse.

Peu à peu, cependant, je m'aperçus que les forces du bonhomme diminuaient. Il perdit d'abord tout mouvement, puis la langue elle-même s'embarrassa. Il n'avait plus que les yeux qui nous riaient encore. Un matin, pourtant, il me parut que le regard était plus éteint. Je m'approchai vivement de lui pour lui demander s'il voulait boire; il fit un mouvement des paupières qui me remerciait, et, dans ce moment, un premier rayon de soleil brilla sur son lit. Alors son oeil se ranima comme une lumière qui pétillait avant de s'éteindre; il eut l'air de saluer ce dernier présent du bon Dieu, puis je vis sa tête retomber de côté, son brave coeur avait cessé de battre, et il n'y avait plus pour lui de jours: il venait de commencer l'éternel lendemain.

Un malade impatient.

Un jour, un pasteur visitait un malade qui donnait beaucoup de signes de mécontentement et d'impatience sur la longueur de sa maladie. «Ah! monsieur le pasteur, dit le malade, le bon Dieu ne nie veut pas encore. -Si

j'étais le bon Dieu, je ne vous voudrais pas non plus!» Cette parole porta coup; le malade répondit: «Oui, vous avez raison: il faut que j'apprenne la patience et la soumission à la volonté de Dieu.»

(.)

IV VIE CHR TIENNE 5. Conscience et fidélité.

Il le faut!

Calvin était fort jeune quand il vint à Genève pour la première fois, alors que cette ville était agitée par les débats de la Réformation. Il n'avait nullement l'intention d'y rester. Seul dans sa chambre d'auberge, il comptait repartir le lendemain matin, lorsque tout à coup, dans la soirée, Farel, premier prédicateur évangélique à Genève, ouvre la porte et entre.

Farel, véritable Elie par l'énergie et la force veut d'abord convaincre affectueusement le jeune Français de demeurer à Genève et de travailler avec lui à l'oeuvre de la Réformation. Calvin résiste avec plus d'opiniâtreté que ne le fit Moïse à l'appel de Dieu.

«Je suis trop jeune, dit-il, trop faible, trop inexpérimenté, trop timide, il faut que j'achève mes études.»

Telles furent ses excuses.

Alors Farel, levant la main, s'écrie d'une voix retentissante:

«Je te déclare au nom du Dieu vivant que si tu refuses ton concours à l'Eglise dans sa grande détresse, Dieu te maudira, toi et tes études!»

Que fit Calvin? Cet homme à la volonté de fer d'une indépendance extraordinaire, cet homme., dis-je, le raconte plus tard:

«Saisi d'une terreur indescriptible, je sentis tomber aussitôt toute résistance de ma part.»

. (.)

Je n'ouvrirai pas.

Ce qui est nécessaire à notre temps et à tous les temps, ce sont des hommes qui font leur devoir sans broncher, quelle qu'en soit la conséquence, et sans se demander s'ils recueilleront la reconnaissance ou l'ingratitude. De tels hommes sont les piliers de la société humaine.

Il y a quelque quatre-vingts ans, un paysan anglais vit une chasse nombreuse qui se préparait à passer à cheval sur son champ récemment ensemencé. Il ordonna à son jeune domestique d'y courir en hâte, de fermer la porte et de ne l'ouvrir à aucune condition. A peine le jeune garçon avait-il consolidé la barrière que les cavaliers s'arrêtaient de l'autre côté, exigeant qu'on leur livrât passage. Mais ni prières, ni menaces ne purent engager

l'enfant à ouvrir la porte. Enfin le principal chasseur s'avança et dit:

-Ecoute mon garçon; je suis le duc de Wellington; j'ai vaincu l'empereur Napoléon, et je ne suis pas habitué à rencontrer de la résistance. Tu vas m'ouvrir immédiatement!

Le jeune domestique ôta son bonnet et regarda avec admiration et respect l'homme qui avait dompté le grand conquérant. Mais il répondit d'une voix ferme:

-Le duc de Wellington sera le dernier à vouloir empêcher un homme de remplir son devoir. Je n'ouvrirai pas.

Que fit le duc? Il souleva légèrement son chapeau devant le jeune garçon, et, faisant faire volte-face à son cheval, il dit à ses compagnons:

-Donnez-moi quelques milliers d'hommes comme ce garçon-là, et je me charge de vaincre avec eux non seulement la France, mais le monde entier.

Sans nul doute, le duc connaissait le monde, ainsi que les forces et les puissances qui y remportent le succès.

(, .)

Des volontaires!

Le duc de Wellington avait besoin de volontaires pour une dangereuse entreprise. Il dit à ses hommes: Voici une affaire qui peut signifier la perte de la vie, mais cela signifiera aussi la faveur de la reine. Je désire demander à ceux d'entre vous qui veulent faire ce service volontairement, de s'avancer et de sortir de la ligne. Pour vous laisser plus de liberté, je tourne le dos.

Lorsque le duc se retourna au bout d'un instant, il vit la ligne aussi compacte qu'avant. Des larmes lui vinrent aux yeux, il dit: Soldats, j'ai le coeur brisé; je ne croyais pas devoir faire appel à tel d'entre vous, mais je pensais qu'il y en aurait quelques-uns de bien disposés. - Alors, un officier, saluant, lui dit: Général, toute la ligne s'est avancée.

Il a aussi sa mère.

Un vaisseau faisait récemment naufrage en vue du Schleswig. Grâce au courage des habitants de la côte, les hommes de l'équipage, réfugiés dans les mâts et les vergues, furent sauvés. Toutefois l'un d'entre eux avait dû être laissé, dans sa position difficile, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans la chaloupe de sauvetage, déjà trop pleine.

Quand le bateau arriva au rivage, survint le batelier qui avait coutume de diriger les expéditions de sauvetage et qui jusque-là avait été absent. Harro, c'était son nom, demanda si tous les naufragés étaient bien sains et saufs. On lui répondit qu'on avait laissé un homme dans la voilure, mais qu'il était inutile de retourner le chercher, attendu que celle-ci commençait à s'enfoncer sous l'eau. Harro se déclara résolu à tenter un effort en faveur du malheureux. Il parvint, après bien des refus, à obtenir de trois de ses compagnons qu'ils partissent avec lui.

Au moment du départ, nouveau retard. La mère d'Harro était survenue: elle le conjurait de ne pas jouer

inutilement sa vie. Elle lui rappela que son père était mort en mer, que la mer avait probablement fait sa proie de son frère unique Uwe. Après s'être embarqué, celui-ci n'était jamais revenu. Harro répondit: «Ma bonne mère, dis-toi ceci: le pauvre garçon qui est là-bas a aussi une mère!» La course dangereuse commença. Après mille efforts, Harro réussit à ramener le malheureux abandonné. Quand le bateau approchait du bord, on entendit la voix du chef de l'expédition qui criait joyeusement, en dominant le mugissement des vagues: «Mère, c'est Uwe!»

(,)

Regardez à Dieu seul!

Ma mère, raconte le pasteur Otto Funcke, s'efforçait de nous amener à Jésus, mes quatre frères et moi. Elle nous montrait comment il fallait servir les autres en toute occasion, mais aussi comment il fallait avoir le courage de braver le monde entier pour faire la volonté de Dieu. -On nous envoyait souvent porter de petits pots de soupe à de pauvres voisins malades. Un jour, notre mère nous trouva pleurant parce que nos camarades s'étaient moqués de nous. Prenant alors une attitude pleine de dignité, elle nous dit: «Vous voulez devenir des hommes? Les hommes se soucient-ils de ce que disent de sots gamins? Regardez à Dieu, à Dieu seul! Vous savez très bien ce qu'Il pense de votre action.»

(,)

Une réparation.

Quand j'étais étudiant, je ne connaissais point encore le Sauveur; j'aimais alors à la folie les jolis couteaux de poche. Un de mes amis, étudiant en droit, en possédait un qui me plaisait tout particulièrement, si bien qu'un jour je le lui dérobaï. Mon ami ne devina naturellement pas où son canif avait passé. Bien des années après lorsque j'étais déjà pasteur à X, je retrouvai ce couteau dans un tas de vieilleries. Je compris alors seulement l'importance de ma faute et je partis immédiatement pour Dusseldorf où mon ancien ami était conseiller d'Etat; je lui rendis son canif en confessant ma faute. Il fut d'abord tellement surpris qu'il ne put parler. Puis il me serra dans ses bras en me disant:

«Kunzel, j'avais entendu dire que tu étais devenu chrétien; je croyais que c'était par folie ou par hypocrisie; mais je vois maintenant que le christianisme peut réellement faire des hommes nouveaux.»

(. . .)

L'ânon d'or.

En entendant raconter l'histoire de l'entrée de Jésus à Jérusalem sur l'ânon qu'il avait requis à son service, un brave ouvrier de Hanovre se dit:

«Je donnerais aussi mon ânon au Sauveur, s'il en avait encore besoin et si j'en possédais un.» Peu après il lui tombe entre les mains une monnaie de cuivre de Brunswick. On sait que les armoiries de ce pays représentent un cheval en course. Notre ouvrier dans sa simplicité, prenant l'effigie du cheval pour un âne se dit: J'ai promis

de donner à mon Sauveur le premier ânon que je posséderais, je lui donne celui-ci, et aussitôt il s'en va porter sa pièce de cuivre dans une boîte des missions.

Quelque temps après notre homme reçoit une pièce d'argent aux mêmes armoiries et sans hésiter, il la met au service du Seigneur, et chaque fois qu'il trouve, parmi son salaire de la semaine, des pièces à ânon, il en agit de même sans qu'il lui en coûte de faire ces sacrifices.

Un jour cependant, une rude épreuve l'attend. Son patron, en lui payant le salaire d'un mois entier, lui remet une pièce d'or et qu'y voit-il en l'examinant? -Encore l'ânon! «Et celui-ci, se demande-t-il, me faut-il aussi le donner au Seigneur? Je pense qu'il ne l'exige pas de moi Les ânon de cuivre et d'argent doivent Lui suffire. et je puis garder pour moi l'ânon d'or qui m'est si nécessaire. Je suis un pauvre homme, tandis que Lui, il est riche, l'or et l'argent de toute la terre lui appartiennent!

Mais ces raisonnements ne le tranquillisent pas, et, tout en marchandant avec sa conscience, il tourne et retourne sa chère pièce d'or entre les doigts et y découvre cette légende: «Nunquam retrorsum!» Qu'est-ce que cela veut dire? Peut-être, pense-t-il, cela me tirera-t-il d'embarras, et vite, il court vers le pasteur pour se faire expliquer l'inscription. «Mon ami, lui dit celui-ci, c'est du latin et cela veut dire: Ne recule jamais! -Ah! vraiment? réplique l'honnête ouvrier, eh bien! je sais au clair: l'ânon d'or appartient aussi à mon Seigneur.» Et il s'en va le jeter avec joie dans la boîte des missions.

Un faux témoignage.

Un homme, réputé parfaitement honnête par tout le monde, rendit devant la justice un témoignage complètement faux pour obliger un de ses parents, auquel il assura ainsi le gain d'un procès assez important.

Cet homme avait vécu toujours sans se préoccuper de Dieu, ni de son avenir après la mort. C'était une âme absolument indifférente aux questions religieuses; l'acte coupable que nous venons de raconter, il l'avait accompli avec une parfaite sérénité, sans hésiter, presque comme un devoir d'affection.

Peu de temps après, il rencontra une jeune fille chrétienne, de sa famille, qui ignorait sa faute et le tenait, comme tout le monde, pour un honnête homme, mais qui s'efforça pourtant de l'amener à la foi chrétienne en lui parlant avec ardeur de Jésus-Christ.

Cet homme l'écouta d'abord avec une sorte d'indifférence goguenarde. Mais, la nuit qui suivit l'entretien, - c'est lui-même qui l'a raconté, -il fut réveillé par un trouble indéfinissable. La pensée de son faux témoignage lui revenait avec une obsession qui finit par devenir intolérable. C'était, à la lettre, un poids qui l'écrasait et dont il ne pouvait plus se débarrasser. Au bout de quelques heures, c'était une effroyable agonie. Son coeur était brisé. Sa conscience était comme mise à nu, toute saignante. Une impulsion irrésistible et comme une suggestion magnétique finit par le faire tomber à genoux, lui qui n'avait jamais prié, aux pieds du Dieu invisible dont la justice et l'amour l'avaient terrassé.

Bientôt après, cet homme était un homme nouveau, uniquement et passionnément préoccupé de réparer son infamie, résolu à l'avouer au procureur de la République, prêt. à subir l'opprobre effrayant et la pénalité même que cet aveu allait entraîner sur lui, sacrifiant avec une énergie à toute épreuve sa réputation irréprochable, ses joies de famille, ses biens terrestres, son bonheur, tout, tout pour expier et réparer le tort qu'il avait fait à son prochain. Mais cet homme était devenu chrétien. P. MINAULT.

(,)

Restitution.

Je prêchais, il y a quelques années, dans la Colombie orientale, lorsqu'un jeune homme vint à moi, exprimant le désir de devenir chrétien. Il avait fait la contrebande de l'opium dans les Etats-Unis.

-Eh bien! mon ami, lui dis-je, il n'y a aucune chance pour vous de devenir jamais chrétien, à moins que vous rendiez à l'Etat les sommes dont vous lui avez fait tort.

-Si j'essaye de le faire, dit-il, je tombe dans les grilles de la loi et j'irai en prison.

-Cela vaudrait mieux, lui dis-je, que d'affronter le tribunal de Dieu avec ce péché sur la conscience, et d'encourir la condamnation éternelle. Le Seigneur vous fera miséricorde si vous réparez le mal résolument.

Il s'en alla tout triste, mais revint le lendemain et dit:

-J'ai une jeune femme et un enfant, et j'ai acheté tout l'ameublement de ma maison avec l'argent que j'ai gagné par la fraude. Si je deviens chrétien, il faut tout vendre et ma femme le saura.

-Il vaut mieux que votre femme le sache, et que vous vendiez votre mobilier.

-Voulez-vous venir chez moi et parler à ma femme? demanda-t-il. Je ne sais pas ce qu'elle dira de tout cela.

J'allai la voir, et quand je lui eus tout dit, les larmes inondèrent ses joues, mais elle répondit:

-Monsieur Moody, je donnerai joyeusement tout ce que nous possédons, pourvu que mon mari devienne un vrai chrétien.

Elle fut obligée de donner jusqu'à son dernier sou. Lui possédait une pièce de terre qu'il dut céder au gouvernement.

Dans toute ma vie passée. je ne vois aucun homme qui ait rendu un témoignage plus puissant.

Il avait été malhonnête; quand cette vérité s'empara de lui qu'il devait réparer ses torts avant d'obtenir le pardon de Dieu, il les répara.

Vous aurez beau pleurer sur vos péchés et dire combien vous les regrettez; tout est inutile jusqu'à ce que vous les ayez avoués et réparés.

La détente est venue.

Je connaissais un propriétaire campagnard qui avait empoisonné sa femme, avec laquelle il avait fort mal vécu. Chose étrange, aucun soupçon ne s'était porté, sur lui et pendant nombre d'années il avait pu continuer à vivre dans le bien-être, entouré de l'estime générale, quoique son caractère fût hautain, impérieux, maussade et sombre, ce que, sans aller plus loin, l'on attribuait à son orgueil naturel. Par moments, il se lançait dans le tourbillon du monde en y faisant une vraie débauche de plaisanteries, ce qui lui valait un redoublement de

succès. Mais jamais il ne pouvait rire d'un rire naturel; son rire forcé n'était que de bruyants éclats de voix.

Mais voici que tout à coup un fait fortuit trahit son crime. Mis en jugement devant les preuves à sa charge, au lieu d'essayer de nier, le coupable fait immédiatement les aveux les plus complets et s'entend condamner à vingt années de prison.

Quelques semaines après, étant allé le voir, je le trouvai dans sa cellule tout autre que je ne m'y étais attendu. Occupé de travaux de vannerie, il avait bonne mine, le regard limpide, l'humeur sereine, presque gaie, comme s'il était l'ouvrier le plus satisfait du monde.

Au moment où j'allais prendre congé de lui, il se jeta à mon cou et me dit:

-Pierre, tu ne saurais croire à quel point je suis heureux! Oh! l'affreux passé! le sort des damnés ne saurait être pire! Avoir sur le coeur le poids de cet épouvantable secret avec la préoccupation incessante de ne pas le trahir, vivre ainsi nuit et jour dans la plus horrible angoisse, avec une conscience torturée, à l'égal d'un condamné, je ne puis dire autrement! -Maintenant je subis mon juste châtement, mais je n'ai plus à vivre dans la crainte; en règle avec moi-même et avec Dieu, je puis vivre et travailler paisiblement, dormir paisiblement et mourir paisiblement comme un homme sauvé!

Je quittai cet homme avec un saint tremblement. La justice qui règne dans le ciel et sur la terre, et qui peut déployer une telle puissance dans l'âme de l'homme, ne s'était jamais manifestée aussi vivement à ma conscience. C'est bien là le jugement de Dieu dans le coeur de l'homme. Et encore n'est-ce qu'un jugement temporaire que l'incrédule lui-même peut constater.

Le colonel de Perrot.

Le colonel de Perrot, mort à l'âge de 84 ans, a fait une longue et belle carrière militaire. Il est entré au service en 1845, dans les troupes neuchâteloises. En 1875, après avoir parcouru tous les grades, il obtenait le brevet de colonel. En 1897, il donnait sa démission. Ce fut un regret général.

Pendant ces longues années consacrées à l'instruction de nos batteries, le colonel de Perrot avait gagné le respect et la considération de tous par l'exemple qu'il donnait de la fidélité au devoir, de l'énergie et du courage. On aimait en lui le chef dévoué et le soldat obéissant, exigeant beaucoup de ses subordonnés. mais toujours le premier à la peine, et exerçant sur ses troupes cette action morale directe et cette autorité incontestée qu'un chef n'acquiert que par le renoncement à lui-même.

Le colonel de Perrot savait comment ou forme des volontés et des caractères; il faisait de ses soldats des hommes.

Le 13 mars 1897, environ soixante-dix officiers d'artillerie de la Suisse romande, officiers supérieurs offraient au colonel de Perrot, à l'hôtel du Château. à Ouchy, un dîner d'adieu et, en souvenir affectueux, une réduction en bronze de la fière statue du sculpteur Dubois: Courage, militaire, un jeune guerrier, assis, casque en tête, vêtu à l'antique d'une cotte d'armes, la main droite appuyée sur une large épée de combat. la main gauche fermée, reposant sur la cuisse. «Ce bronze n'a pour nous qu'un défaut, disait le colonel Turrettini, c'est que la figure sous le casque ne soit pas la vôtre, mon colonel, car vous avez toujours été pour nous tous l'incarnation et comme le type accompli du courage.»

Très ému, le colonel de Perrot répondit, non point par mi discours en due forme mais sur le ton amical et familier d'une causerie. Nous en retrouvons ce résumé, forcément sommaire et décoloré:

«Tout homme qui veut mériter ce nom, dit entre autres le colonel de Perrot, quel que soit son âge et quelle que soit sa situation, doit avoir un idéal et consacrer sa vie à l'atteindre.

Quand j'étais jeune officier d'artillerie en Prusse, j'avais pour idéal de bien prendre les obstacles et de me préparer au mieux à servir mon pays. Quand je suis rentré en Suisse, mon idéal a été de former des hommes résolus, courageux.

Pour cela, il n'y a qu'un seul moyen, qui d'ailleurs n'est pas un secret, puisque la Bible nous l'enseigne, c'est d'être obéissants, obéir toujours et partout, au devoir, à la conscience, à Dieu. Il n'y a pas d'autre règle de vie possible pour qui veut être un homme. Ne pas dire: «Je veux on je ne veux pas», mais toujours dire

«J'obéis», voilà le secret du bonheur.

Quand un homme obéit à son devoir, il ne redoute rien; il va où il doit aller, sans craindre rien, ni personne. Soyons fidèles à Dieu et obéissants, pour nous même, pour les nôtres, pour notre pays qui, plus que jamais, a besoin d'hommes, de caractères, de volontés, partout, dans l'école, dans l'armée, dans la commune, dans le canton, dans la Confédération. Un peuple n'est rien s'il n'est pas composé d'hommes, et un homme quelquefois, par son exemple, par sa volonté, par sa parole, par sa vie vaut tout un peuple. Tout est dans l'homme, dans le coeur de l'homme aimant son prochain et craignant Dieu.»

Nous avons écouté dans un silence recueilli ces paroles d'une si grande élévation morale. Elles ont laissé un profond et bienfaisant souvenir dans l'esprit et le coeur de tous ceux qui ont eu le privilège de les entendre. Honneur aux chefs qui parlent ainsi! En faisant appel aux sentiments nobles qui, quoi qu'on en dise, sont dans le coeur de tout homme, ils sont certains d'être suivis partout et toujours et de commander tous les dévouements.

«Droit en avant!» était sa consigne. Suivons-la!

() . .

Pour allumer le phare.

Voici un simple et très bel acte de dévouement accompli en 1909 et qui ajoute un nom à la liste des héros obscurs, payant de leur vie l'accomplissement du devoir.

Souffrant d'une forte grippe, M. Lepercq, gardien du phare d'Alpreck, près de Boulogne-sur-Mer, avait dû interrompre son service et garder la chambre. Un soir, son remplaçant ne parvenant pas à allumer le phare, alla prévenir M. Lepercq, que la fièvre avait contraint de s'aliter. Dehors, le vent soufflait en tempête et la neige tombait sans discontinuer.

Le gardien envisagea aussitôt les conséquences terribles que pouvait avoir, pour les navires passant au large, le non-allumage de la lampe. Malgré la fièvre, malgré le temps, il se rendit au phare, où, après de longs efforts, il parvint à faire de la lumière. Rentré chez lui, il s'alita pour ne plus se relever. Deux jours après, il succombait aux suites d'une congestion cérébrale.

(,)

IV VIE CHR TIENNE 6. Courage moral.

La vraie liberté!

Polycarpe, né dans le dernier tiers du 1er siècle, connu l'apôtre Jean et fut son disciple. Evêque de Smyrne. il écrivit une lettre aux Philippiens; il fut mis à mort en 154. Le proconsul romain lui dit:

-Maudis le Christ et je te rendrai la liberté.

Mais Polycarpe répondit: «Il y a 86 ans que je le sers et il ne m'a jamais fait que du bien; comment pourrais-je maudire mon Roi qui m'a sauvé?

-Ne sais-tu pas que j'ai la puissance de te faire mourir?

-Et moi, j'ai la puissance de mourir

Voici sa prière sur le bûcher: «Dieu tout puissant, Père de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ par lequel nous avons appris à te connaître, je te bénis de ce que tu m'as jugé digne dans ce jour et à cette heure, de prendre rang parmi les martyrs et de boire à la coupe de ton Christ pour la résurrection en vie éternelle de mon corps et de mon âme. Puissé-je être accepté de toi comme nu sacrifice agréable! Je te loue, je te bénis, je te glorifie pour tout ce qui m'arrive!»

Brûlez vos vaisseaux.

Peu après la découverte de l'Amérique., dans le courant de l'année 1519, le capitaine espagnol Ferdinand Cortez, à la tête d'une flottille et de quelques centaines de soldats espagnols, débarquait à Tabasco, dans une terre inconnue, qui se trouvait être le Mexique.

Le roi, apprenant son arrivée, et désireux de se concilier la faveur de ces étrangers mystérieux, lui envoie une ambassade chargée des plus riches présents, or, pierres précieuses, étoffes animales rares, fruits exquis. Ces trésors l'ont conduit à Cortez ce qu'est la contrée à laquelle il vient d'aborder. Ses regards et ceux de ses soldats s'enflamment de convoitise. En un instant, son parti est pris: il conquerra le Mexique. Avec sa poignée d'hommes, il triomphera de cet immense empire. Mais il lui faut des hommes décidés, résolus; il faut enthousiasmer les forts, décider les indécis, couper aux autres tout moyen de retraite. Il faut rompre les liens qui relient le coeur des soldats au sol natal, à la patrie, à la famille, il faut que la seule issue possible soit la victoire; il faut tout perdre afin de tout gagner.

Son parti est pris. et tandis que sa petite troupe campe sur le rivage, que les ombres du soir s'étendent sur ce continent mystérieux, une fumée épaisse, puis des flammes jaillissent de la petite flottille; l'embrasement devient général. et il ne reste bientôt plus de ces navires que des carcasses calcinées. Cortez a brûlé ses vaisseaux!

Au premier moment, un cri de désespoir a retenti dans le camp espagnol. Toute retraite est impossible! Tous les

liens sont rompus avec la patrie, avec le passé! Mais, en quelques paroles, Cortez enflamme, le zèle de ses compagnons. Il leur montre qu'il est impossible de reculer, que le seul espoir de salut est la conquête de ce nouveau monde. Il en fait miroiter devant eux les richesses. En un instant, tous ces hommes sont devenus des héros; un cri: En avant! est sorti de toutes les poitrines. La victoire est à eux!

Ne crains que Dieu.

Le principal du collège de Rugby, ouvrant le pupitre d'un élève décédé, y trouva cette prière, écrite de la main du jeune garçon: «0 Dieu, donne-moi le courage de ne craindre que toi!» Sans doute l'enfant s'était trouvé aux prises avec les railleries, ou les propos impies de camarades qui voulaient l'entraîner au mal, et il avait dû leur tenir tête. Pour rester fidèle au bien, il faut du courage, et ce courage, il le cherchait dans l'obéissance à Dieu.

Scellez vous-même votre édit!

Le chancelier Michel de l'Hospital, pressé par Catherine de Médicis de sceller un édit injuste, lui rapporta les sceaux: Voilà vos sceaux, Madame, scellez vous-même votre édit; pour moi, j'aimerais mieux mourir que de le faire.

Lequel de nous est libre?

Bernard Palissy, le potier-artiste bien connu, fut, au temps d'Henri III, jeté en prison pour sa foi. Le roi désirait vivement garder ce sujet qui était le seul homme du temps capable de lui fabriquer des majoliques de prix. Comme toutes les intimidations et toutes les promesses ne produisaient aucun effet, le roi se rendit en personne dans la cellule du condamné et lui demanda d'abjurer:

-Si vous ne le faites pas, ajouta le roi, je me verrai forcé de vous laisser condamner à mort.

-Sire, dit Palissy avec dignité. Est-ce le roi de France que j'entends dire: Je serai forcé'? Je ne suis qu'un pauvre potier, un des plus petits sujets de votre Majesté, mais aucune puissance au monde ne peut me forcer à agir contre ma conscience. Vous êtes, un des plus puissants maîtres de la terre et vous dites: Je suis forcé! Sire, lequel de nous deux est libre?

Souvenez-vous de Nantes.

En 1795, un jeune soldat de la garnison de Nantes allait être fusillé.

Etant ivre, il avait rencontré un de ses chefs et, irrité de la remontrance de ce dernier. il l'avait frappé. Saisi et jeté dans un cachot, il fut appelé devant un conseil de guerre et condamné à mort.

Ce jeune soldat s'appelait Cambronne; après quelques mois de service, il avait gagné déjà les galons de caporal, et il semblait destiné à une brillante carrière, que son funeste vice venait de briser pour toujours. Le colonel résolut d'obtenir sa grâce. Il va voir le représentant du peuple qui se trouvait à Nantes, fait valoir les

services rendus par le jeune caporal, les espérances que donnent sa bravoure et ses talents. et enfin il obtient la grâce de Cambronne, à une condition, c'est que de sa vie il ne s'enivrera plus.

Plein de joie, le colonel retourne à la prison, et après un long et sérieux entretien avec Cambronne, ce dernier lui promet solennellement, non-seulement qu'il ne s'enivrera plus, mais qu'il renonce au vin pour toujours.

Bien des années s'écoulent. Le jeune caporal fait son chemin dans les armées impériales. Il commande la vieille garde à Waterloo. Echappé au désastre, il revient en France et se fixe à Paris.

Là vivait aussi, depuis longtemps retiré du service et fort âgé, son ancien colonel. Ce vieux militaire invite le général Cambronne à dîner, il rassemble avec lui d'illustres frères d'armes et le fait asseoir à la place d'honneur. Mais, au commencement du repas, au moment où il va verser dans le verre de Cambronne mi vin qu'il réservait pour les grandes occasions. Cambronne l'arrête:

-Souvenez-vous de Nantes! lui dit-il. Dès lors, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres, Je l'avais juré et j'ai tenu ma promesse.

Le colonel n'insista pas, mais il s'applaudit une fois de plus, d'avoir conservé un tel homme à la France.

Pléville.

A la fin de 1770, la frégate anglaise l'Alarme fut jetée par la tempête dans la baie de Marseille. Le, temps était horrible, la nuit sombre, et le navire risquait de se briser contre les rochers. Pléville, alors lieutenant du port, rassemble à la hâte tous les matelots qu'il rencontre et les engage à porter secours à la frégate étrangère. Les matelots hésitent; Pléville se passe une corde autour du corps, fait attacher solidement un câble à terre et se laisse glisser le long des rochers battus par les flots eu fureur; il lutte contre les vagues qui le repoussent; il gravit les roches dont les aspérités le déchirent, et arrive à la frégate. Alors il semble oublier les périls qu'il a courus, pour ne songer qu'à ceux de l'équipage anglais. Il ordonne des manœuvres, fait passer la frégate entre les écueils et parvient à la conduire au port.

Cet acte de courage est d'autant plus remarquable que Pléville avait une jambe de bois. Il avait eu la jambe droite emportée par un boulet. Plus tard, étant enseigne, il perdit sa jambe de bois dans un combat. Son capitaine l'ayant vu tomber, lui demanda s'il était blessé: «Non, dit-il en riant, le boulet n'a donné d'ouvrage qu'au charpentier.»

G. Stephenson.

C'était en 1814. Un ouvrier arrive un jour en toute hâte chez Stephenson, apportant la terrible nouvelle que la partie la plus profonde de la mine est la proie des flammes. Stephenson se rendit aussitôt à l'ouvertaphea 8 ,2 3 (p) -

Les mineurs avaient toute confiance en Stephenson et le suivirent sans difficulté. Dans chaque mine se trouvaient des briques, du mortier et des outils en quantité suffisante; on porta les matériaux nécessaires aux endroits où le feu avait pris, et, sous la direction de Stephenson, qui mit lui-même activement la main à l'oeuvre, on éleva devant l'entrée un mur épais. Ainsi, on étouffa le feu avant qu'il eût pu s'étendre davantage et on prévint un plus grand malheur.

(,).

Jamais vaincu!

A Strasbourg, sur une des places de la ville, se trouve le monument du grand maréchal Kléber.

Sur le socle sont inscrits ces mots prononcés par l'illustre soldat: «C'est par la victoire qu'on répond à de pareilles provocations Soldats, préparez-vous au combat!»

Le brave maréchal était en Egypte, dans le plus grand embarras en présence des Turcs et des Anglais. Il paraissait impossible qu'il pût sortir de ce mauvais pas. Les Anglais le sommèrent de se rendre; nous venons d'entendre la réponse qu'il fit, en passant la revue de ses troupes. En effet, quoiqu'il parût perdu à tout jamais, il entraîna ses braves vétérans de victoire en victoire, jusqu'au jour où il tomba traîtreusement assassiné par un musulman fanatique.

(. -).

Je ne veux pas vous le dire.

Pendant la guerre sud-africaine, un détachement anglais reçoit l'ordre d'aller surprendre des soldats boers postés dans une ferme. Quand la maison est cernée, il est trop tard, les Boers se sont éclipsés. On ne trouve, à l'intérieur, qu'un garçon de douze ans. Le capitaine va droit à lui.

-Des soldats boers campaient ici il y a quelques heures, lui dit-il.

-Oui.

-Combien étaient-ils

-Je ne vous le dirai pas.

-Où sont-ils allés?

-Je ne vous le dirai pas.

-Attends, je saurai bien te faire parler.

L'officier ordonne à ses hommes de sortir l'enfant et de l'appliquer contre le mur de la ferme. Après quoi huit soldats le mettent en joue, le doigt sur la détente de leurs fusils. Le moment est tragique: si le petit Boer ne parle pas, il est fusillé.

Une dernière fois, le chef anglais l'interpelle:

-Tu vois ce qui t'attend si tu ne réponds pas à mes deux questions. Combien étaient-ils et où sont-ils allés?

Tranquillement, le jeune garçon se croise les bras, regarde l'officier bien en face et répond

-Je ne veux pas vous le dire.

Alors le capitaine lève la main et... la tend au courageux petit homme en lui disant:

-Mon garçon, l'Angleterre salue en toi un héros; nous ne te ferons point de mal.

IV VIE CHR TIENNE 7. Reconnaissance

Heures de soleil.

Il est tout dégradé, ce vieux cadran solaire

Effacé par le temps, il dort d'un bon sommeil;

Mais on déchiffre encore ces mots, gravés sur pierre:

Je marque seulement les heures de soleil.

Veux-tu nous enseigner. ô vieux cadran solaire,

A laisser de côté les moments ténébreux,

Mais à nous souvenir de ces jours de lumière

Où nos coeurs ont battu, dilatés et joyeux?

Comment faut-il s'y prendre. ô vieux cadran solaire

Pour marcher comme toi, sans s'égarer jamais?

Car sais-tu? trop souvent nous faisons le contraire:

Oubliant les beaux jours, nous comptons les mauvais.

Nous comptons les mauvais vieux cadrans solaires

L'orage disparu, nous nous en souvenons,

Tandis que nous avons la mémoire légère

Pour le rayon doré qui vint baiser nos fronts.
Et nous vivons dans l'ombre, ô vieux cadran solaire!
Nous portons notre vie ainsi qu'un poids pesant,
Et les fleurs du passé demeurent en arrière.
Sains que nous les prenions pour orner le présent.
Désormais nous voulons, ô vieux cadran solaire
Adopter ta devise et suivre ton conseil:
Au moment du nuage, espérer et nous taire
Et marquer chaque jour les heures de soleil.

Ingratitude païenne.

Un des missionnaires moraves de l'Himalaya, M. Heide, raconte le trait suivant:

«J'accompagnais dans son voyage à Spitti, un haut fonctionnaire anglais, et nous avions comme d'habitude dans ces voyages de montagne des porteurs, hommes et femmes, pour nos bagages. Deux de ces dernières furent entraînées par la rapidité du courant au passage d'un fleuve et l'Anglais, se jetant au même instant à l'eau, réussit à sauver l'une d'elles, cri la saisissant par les cheveux, tandis que l'autre avait déjà disparu. Mais les forces firent défaut au généreux sauveteur avant qu'il eut atteint le bord, et ce fût à grand'peine que l'on parvint à les retirer de l'eau l'un et l'autre sans connaissance.

Comme témoignage de reconnaissance envers Dieu qui l'avait protégé, le commissaire fit construire un pont en cet endroit. -Et la femme, que fit-elle? Quelque temps après, elle vint chez celui qui lui avait sauvé la vie au péril de la sienne, non point pour lui apporter quelque preuve de sa reconnaissance. -un tel sentiment était entièrement inconnu à la pauvre idolâtre-mais pour, réclamer la valeur de la parure qu'elle portait dans les cheveux au moment où elle était tombée à l'eau! - Renvoyée comme elle le méritait pour une pareille conduite, elle donna essor au fiel de son mauvais coeur, par les plus grossières injures à l'adresse de son libérateur. Comment la reconnaissance pour le grand Libérateur qu'on ne voit pas des yeux de la chair pourrait-elle trouver accès dans une âme ainsi disposée!

La vieille Morosi.

Morosi, pauvre femme zoulou, échouée au Lessouto, était déjà vieille quand elle reçut le message du salut. Du jour où, convaincue de son péché, elle eut trouvé en Jésus son Sauveur, elle se sentit tenue de faire quelque chose pour les serviteurs de Dieu qui lui avaient apporté la bonne nouvelle. Mais comment leur témoigner sa reconnaissance, elle pauvre et brisée?

L'idée lui vint qu'elle pourrait balayer la cour de la maison missionnaire et dès lors, armée de son balai, elle venait chaque jour balayer et rebalayer. Quand on lui disait: «Morosi, repose-toi, tu as bien balayé», -«Non», avait-elle l'habitude de répondre «il faut que ce soit beau comme la maison d'un Chef. Notre père représente le grand Chef du ciel.»

Le jour où devaient se payer les contributions d'église arrivait-il. Morosi était toujours la première à apporter sa cotisation. - «Morosi» lui dit un jour la femme du missionnaire, «toi, la plus pauvre, tu es toujours la première à apporter ton argent? «Oui, mère», fut la réponse, de la vieille, «c'est parce que je suis la plus pauvre que je me hâte de le donner pour que je ne risque pas de mettre à autre chose la part du Seigneur.» -

Et pourtant Morosi restait triste, abattue. «Qu'as-tu donc Morosi», lui demanda enfin le missionnaire! -«Oh, père! je ne sais pas prier! C'est inutile, je ne peux pas, c'est trop difficile.» - «Mais comment, ne sais-tu pas que, tu peux tout dire à Jésus?» - «Non, maître, c'est inutile; le sessouto n'est pas ma langue, je ne peux pas prier en sessouto; j'ai essayé, essayé, je suis trop vieille et ma tête est trop dure.» -«Mais, Morosi, pourquoi ne pries-tu pas en zoulou?», -«Maître, est-ce que je peux prier en zoulou? Est-ce que Dieu comprendra la vieille Morosi priant en zoulou?» -Et depuis ce jour, Morosi a été heureuse: elle a prié en zoulou et son humble vie n'a guère été qu'une prière. Tout en balayant, elle priait et chantait, toujours pleine d'une seule ambition, celle de faire de son mieux les plus humbles devoirs.

Une fois, obéissant à d'instantes invitations, elle était allée voir ses enfants encore païens. Mais le soir même, elle revint cri disant: «Non, je ne peux pas m'éloigner» de mes maîtres.» Peu après, elle arrive un matin comme d'habitude avec son balai: «Mère, voici mon balai, je ne peux plus! Morosi n'a plus de force.» -Et Morosi s'est couchée pour s'endormir quelques jours plus tard, dans les bras de son Sauveur. «Je n'ai plus besoin de prier. je n'ai plus besoin de chanter, tout cela est fini, mais tout est si beau», telles ont été ses dernières paroles.

().

Dans un hospice.

Dans une ville qui m'est bien connue, raconta un jour le baron Jasper d'Oertzen, décédé, à Hambourg en 1891. se trouve un hospice destiné aux vieillards infirmes. A l'ordre du jour des conversations de la maison étaient les plaintes et les récriminations roulant sur la nourriture les lits, les chambres et mille autres détails. quand l'asile changea de directrice. La nouvelle venue, femme qui avait le coeur à la bonne place, commença par écouter sans mot dire. Puis, groupant autour d'elle les pensionnaires: «Ecoutez, dit-elle, mes bons vieux, j'apprends que du matin au soir vous vous plaignez de ce qui ne vous va pas. Continuez, si vous le voulez, mais voici une proposition que je vous ferai. Qu'en pensez-vous? Si une fois par mois, à une heure fixe vous cessiez vos murmures pour vous souvenir avec reconnaissance de tout ce qui vous reste de bon?» -Les malades, quoique un peu étonnés à la pensée qu'il pût y avoir même pour eux de quoi rendre grâces consentirent cependant à la proposition de la soeur. Ce serait au moins un petit changement coupant la monotonie de leur vie, se dirent-ils.

Le jour et l'heure fixés, tous attendirent, non sans une certaine émotion, le premier culte d'actions de grâces. On chanta et la directrice prononça une prière. Prenant la parole, elle bénit avec effusion le Seigneur de toutes ses bontés pour l'âme et le corps de ces vieillards, des quelques forces qu'il leur avait laissées, des nombreux privilèges dont il les faisait jouir de préférence à tant de pauvres, privés de nourriture, de vêtement et de logement, et surtout de la miséricorde signalée qu'il leur avait témoignée à tous dans l'oeuvre de Jésus-Christ, le Sauveur.

«Quelqu'un d'entre vous aurait-il un mot à ajouter? demanda-t-elle après avoir fini, je suis certaine d'avoir

Nos richesses.

Un jeune homme se plaignait un jour de Dieu en ces termes:

-Le bon Dieu envoie aux autres des richesses, mais à moi, il ne m'a rien donné! Comment débiter dans la vie avec rien?

Un vieillard qui entendit sa plainte lui dit:

-Es-tu si pauvre que tu le crois? Dieu ne t'a-t-il pas donné jeunesse et santé?

-Je ne dis pas non, et je puis être fier de ma force et de ma jeunesse.

Le vieillard lui prenant alors la main droite, lui dit:

-Voudrais-tu te la laisser couper pour mille roubles?

-Certes pas.

-Et la gauche?

-Pas davantage.

-Et consentirais-tu pour dix mille roubles à devenir aveugle?

-Que Dieu m'en préserve! Je ne donnerais pas l'un de mes yeux pour une fortune!

-De quoi te plains-tu donc? dit alors le vieillard. Ne vois-tu pas que Dieu t'a donné une immense fortune? Va, et sois-en désormais reconnaissant.

Le «livre de plaisirs.»

Beaucoup d'écolières ont un journal intime. Elles recueillent des souvenirs, des fleurs sèches, des programmes de toutes sortes, quelquefois des photographies, des pensées, et chaque chose rappelle quelque heureuse circonstance.

Un livre d'un genre, bien supérieur, c'était celui d'une aimable vieille dame dont la figure sereine n'était jamais troublée par une expression d'ennui ou d'irritation. Elle était si paisible, qu'une jeune femme, d'humeur irritable, en fut presque agacée et lui demanda un jour son secret.

-Ma chère enfant, répondit-elle, je tiens un livre de plaisirs.

-Quoi donc?

-Oui, un livre de plaisirs. Déjà quand j'allais à l'école, je prenais note chaque soir de tout ce qui m'était arrivé d'agréable dans la journée. Je n'ai écrit que les choses agréables, et j'ai oublié les désagréables le plus vite possible. Dans toute ma vie, je ne puis me rappeler un seul jour, si sombre fût-il, qui n'ait eu son rayon de joie. Il y a toutes sortes de choses dans ce livre: une fleur, une course, un concert, une nouvelle robe, une belle pensée, un témoignage d'affection de ma famille, que sais-je encore? Et quand je me sens découragée, je lis quelques pages de mon livre et je vois alors combien j'ai sujet d'être reconnaissante.

-Puis-je le voir?

-Certainement.

quelque ment, l'amie maussade tourna les feuillets. Combien tous ces détails paraissaient insignifiants, et pourtant combien éloquents: «Ravissante vue de la fenêtre. -Causé avec une aimable jeune fille. - Reçu une bonne lettre d'une chère amie. -Joui d'un magnifique coucher de soleil. -Mon mari me rapporte quelques belles roses. - Première sortie de mon fils après sa diphtérie.»

()

IV VIE CHR TIENNE 8. Amour et sacrifice.

Trois traits de Luther.

Même lorsque sa bourse était vide, ou à peu près, Luther ne renonçait pas à assister les nécessiteux, si bien que son épouse Catherine, malgré sa charité, trouvait parfois qu'il allait trop loin. Un jour que sa femme était en couches, un indigent vint implorer sa pitié; il alla prendre les cadeaux que les parrains et marraines venaient d'offrir

(o) 2 r sqil nhvhi phs hgen

demhda un () secs il shisi, mhlgrŽ les cs ei

quelauillanhit(s) 2 (h) -3 ((f) 2 (e) -3 (m) 9 €

Le duc Albert de Prusse, le généreux protecteur de tous ceux qui travaillaient pour l'église et pour la science, entretenait avec Mélanchthon une correspondance très active sur les affaires politiques et ecclésiastiques. Il voulut un jour lui offrir une marque de son estime. Ne sachant s'il devait lui faire remettre une somme d'argent ou un don d'une autre nature, il consulta sur ce point Justus Jonas de Wittemberg, ami du réformateur. Celui-ci s'adressa au gendre de Mélanchthon, professeur médecine et d'histoire qui lui fit cette réponse: «Je voudrais que, personne ne pût donner de l'argent à mon beau-père, car celui qu'on lui donne ne profite ni à lui, ni à ses enfants: il le distribue dès qu'il l'a reçu. Je sais l'usage qu'il fait de ses appointements chaque fois qu'il les retire, il les distribue jusqu'au dernier denier. Et s'il manque alors quelque chose dans le ménage, c'est moi qui y supplée. De cette manière, nous ne nous enrichissons guère, ni lui, ni moi.» Il conseilla qu'on lui fit présent d'une coupe. Elle ne put être achevée avant la mort de Mélanchthon.

Pour leur prince.

Le prince Emile de Hesse-Darmstadt s'était fait aimer de ses soldats dans la campagne de Russie pour sa bravoure et sa bonté. Après le passage de la Bérésina, il ne lui restait que dix hommes des mille qu'il avait au début. A bout de forces, il leur dit un soir qu'il était obligé de se coucher: Si Dieu veut que nous luttons encore, qu'il nous réveille demain! -Le sommeil sur cette plaine glacée, c'était la mort. Il s'enveloppa de son manteau et se coucha. A l'aube, il se trouva sous une sorte d'appentis couvert de chaume, le corps pénétré d'une douce tiédeur, couché, sur un amas de vêtements et recouvert d'habits tous semblables. Il se leva, examina et reconnut l'uniforme de ses soldats. Il en eut des larmes d'admiration et de reconnaissance. Mais sa douleur fût grande en voyant quelques pas plus loin les dix cadavres de ses compagnons demi-nus et glacés.

Un trait de John Elliot, apôtre des Indiens.

Un jour, le trésorier de l'église lui comptait son traitement. Sachant combien il était facile à Elliot de donner, cas échéant, tout cet argent aux pauvres, il se mit à le nouer, aussi fort qu'il pût, dans le mouchoir d'Elliot.

En chemin, une pauvre famille demande à ce dernier l'aumône. Il est impossible à l'ami des pauvres de passer sans rien donner, mais les noeuds du mouchoir sont si serrés qu'il ne peut les délier.

Que fait-il? «C'est Dieu qui a tout dirigé»; et il jette le tout à la pauvre femme.

Certainement, tout le monde n'en pourrait faire autant. Ce qu'Elliot prodiguait ainsi, avec peu de réflexion peut-être, sa femme le lui retrouvait. Elle savait faire aller la maison avec peu de chose et supportait doucement cette faiblesse de son mari. Souvent, à la vérité, il la mit dans le plus grand embarras, car plus d'un misérable exploita sa bonté bien connue.

Un épisode de la guerre d'Amérique.

La terrible bataille de Friedrichsburg, entre les armées des Etats du nord et des Etats du sud, touchait à son terme. Les blessés et les morts couvraient le sol d'un ravin qui séparait les combattants. Quiconque se fut exposé, eut reçu un boulet de canon.

Tout le jour, les blessés, les agonisants criaient demandant: «De l'eau! de l'eau!» L'après-midi, le général

inspectait le champ de bataille; un sergent l'arrête et lui dit, d'un ton d'indignation:

«Général, je ne puis plus supporter cela!

-Qu'y a-t-il donc, sergent Kirkland? demande son supérieur.

-Toute la nuit et tout le jour, j'ai entendu les cris de ces malheureux qui demandaient: «De l'eau! de l'eau!» Non! je ne puis plus le, supporter. Je vous, demande la permission d'aller à eux et de leur porter de l'eau!

-Mais. Kirkland, ne savez-vous pas que c'est exposer votre vie?

-Oui! mon général; mais si vous le permettez, je suis prêt à essayer.

-Après un moment de réflexion, le général lui accorda sa demande. Les yeux de Kirkland brillèrent de joie.

-Merci, dit-il, en descendant dans la vallée.

Soudain, il revint sur ses pas.

-Général! puis-je prendre le mouchoir blanc des parlementaires?

-Non! pas cela, dit le général.

-C'est bien. Dans ce cas que Dieu me soit en aide! je veux en courir la chance.

Chacun le suivit du regard, tandis qu'il commençait à accomplir son oeuvre de miséricorde. Il atteignit sans danger un groupe de blessés, s'agenouilla, appuya la tête de l'un d'eux contre sa poitrine, et lui donna à boire.

Puis il plaça son havre-sac sous la tête d'un blessé et continua longtemps son office de charité.

L'armée ennemie avait compris son intention. De toutes parts, on entendait le râle des agonisants et le cri: De l'eau! pour l'amour de Dieu, un verre d'eau!» Il était plus émouvant encore, l'appel de ceux qui, n'ayant plus la force de parler, se contentaient de lever faiblement la main, comme pour dire: «Ici, il y a encore de la vie et de la souffrance.»

Le bon sergent travailla ainsi deux longues heures sans se lasser: enfin, il put revenir à poste sans aucun mal. Qui dira le doux repos qu'il goûta dans cette nuit à la pâle lueur des étoiles?

Le sergent Kirkland était un jeune homme, quand il donna cette preuve d'un admirable dévouement. A la bataille de Gattisburg il se distingua par sa bravoure et fut promu lieutenant. Mais à Chickamunga. il fut relevé mort sur le champ de bataille. Brave compagnon! les soldats en parlent comme d'un héros.

Emmanuel Matamoros.

«Mais les autres?» Telle fut la question posée par le martyr espagnol Matamoros, lorsque les portes de son cachot s'ouvrirent devant lui, et qu'il se vit rendu à la liberté. Il pensait, en s'exprimant ainsi aux compagnons de souffrance jetés avec lui en prison. Il unissait dans son coeur leur sort, et le sien.

(.)

Deux convois funèbres.

On vient de faire paraître une biographie complète du Dr Barnardo, le philanthrope irlandais, le bienfaiteur de tant de milliers de pauvres enfants. Il connut lui-même l'épreuve sous plus d'une forme. Dans les premières années de son mariage, il perdit un petit garçon, Kennie; ce fut pour lui un coup des plus cruels, car il était à mi-haut degré, tendre époux et tendre père. Un touchant incident se produisit lors des funérailles

Le vieux ne s'inquiétait pas de nous, mais bien la vieille mère. Nous lui demandâmes un jour si elle n'avait pas une longue et forte corde à, nous prêter. «Oui, dit-elle, j'en ai bien une, mais vous ne l'aurez pas. -Et pourquoi pas? -Parce que je sais que vous voudriez faire une escarpolette, et vous pourriez vous casser le cou.» Nous cherchâmes à la tranquilliser, l'assurant de notre, prudence. Mais elle nous répondait toujours: «Enfants, je ne vous la donne pas.» Enfin nous sortîmes notre dernier et plus sérieux argument: «Si vous ne nous donnez pas cette corde, nous n'aurons plus aucun plaisir chez vous.» -«Cela ne fait rien, nous répondit-elle froidement, l'homme n'est pas ici-bas pour son plaisir.»

Là-dessus, elle nous tourna le dos, nous abandonnant à nos réflexions. Quelles sottises paroles, nous disions-nous! Comment, l'homme n'est pas sur la terre pour son plaisir? En tout cas, nous, nous étions venus à la campagne pour nous amuser. Cela n'étant donc pas possible, notre décision fut bientôt prise, nous fîmes nos paquets, et partîmes; non à vide, car la bonne vieille eut soin de bourrer nos poches de toutes sortes de bonnes choses pour le chemin. Quant à sa dernière parole, qui nous avait mis en colère, je l'emportai aussi avec moi. Nous ne sommes pas dans ce monde pour notre plaisir, me répétais-je.

(, ,)

Le docteur Samuel Johnson.

C'était eu novembre 1776, par un temps de froid, de givre et de pluie. Tout ce que la ville et les environs de Lichtfield, petite localité du comté de Warwick, en Angleterre, renfermait de plus noble et de plus distingué était réuni chez la comtesse de C***. Ce qui avait surtout attiré les invités, c'était l'agréable perspective de dîner avec un célèbre écrivain, le docteur Samuel Johnson, qui visitait alors sa ville natale. Mais Johnson n'arrivait pas; on attendit une heure; on dîna sans lui. On avait pris le thé, la soirée s'avavançait, et la compagnie allait se retirer quand on annonça le docteur. Il entra, et] on fut aussitôt frappé de l'étrangeté de son aspect. Il était pâle et abattu ses vêtements étaient en désordre et couverts de neige. On le regardait en silence. Il s'avança vers la comtesse.

-Madame, dit-il, je vous prie de m'excuser. Quand je me suis engagé, je ne songeais pas que ce serait aujourd'hui le 21 novembre... Vous ne comprenez pas? vous ne savez pas? je vais vous le dire; ce sera une expiation de plus.

Les sanglots de Johnson redoublèrent, puis il releva la tête et dit avec un effrayant sourire:

-Mais à quoi me sert-il de pleurer? Il est trop tard! il est trop tard!

Personne n'essaya de consoler Johnson, et les larmes de la compagnie entière se mêlèrent longtemps aux larmes du vieillard.

Ne trompez pas les enfants.

En sortant de chez lui, le général Napier rencontra une petite fille qui sanglotait à fendre le coeur. Il s'arrêta et la questionna avec bonté. L'enfant raconta qu'elle venait de casser sa cruche d'eau, qu'elle la rapportait à la maison, et n'osait avouer ce méfait à sa mère. Le général chercha à consoler la fillette et mit la main à sa poche.

-Voici de l'argent pour acheter une cruche neuve, dit-il.

Mais la poche était vide; la bourse ne s'y trouvait pas.

-Je te donnerai l'argent demain, reprit le général si tu veux venir ici à cette même heure. Tiendras-tu ta promesse?

L'enfant fit un signe d'assentiment.

-C'est bien, je tiendrai aussi la mienne.

En rentrant chez lui, le général trouva une invitation pressante pour le lendemain, juste à la même heure; elle venait d'un personnage très haut placé. Il réfléchit un instant, puis il écrivit un billet d'excuse, ajoutant qu'il devait se trouver au même moment à un endroit éloigné.

-Je n'aurais jamais eu le courage de tromper la confiance de cette petite fille, dit-il plus tard, car elle était certaine que je tiendrais ma parole.

Une promesse faite à un enfant doit être considérée comme chose sacrée. La mémoire des enfants est fidèle; après bien des années, ils se souviendront s'ils ont été trompés.

Sir Charles James-Napier, général anglais, 1782-1853.

Pour son père.

Abraham Lincoln, par son travail personnel et ses lectures, avait acquis une culture qui lui permit, très jeune encore, de publier dans un journal quelques essais en vers et en prose. l'un de ces travaux fut remarqué par un avocat qui offrit au jeune homme une place dans ses bureaux. Chance inespérée pour le développement du jeune homme! Mais il n'y avait pas de gain immédiat, et Lincoln refusa, pour ne pas perdre la modeste somme de 1 fr. 50 qu'il gagnait alors chaque jour comme ouvrier de campagne, et par laquelle il aidait son père chargé de famille.

Lincoln et les enfants.

En février 1860, Lincoln accepta l'invitation d'une puissante société anti-esclavagiste de New-York à venir prononcer un discours sous ses auspices. Ce ne fût pas cependant sans quelques hésitations, que, toujours intimidé par sa pauvre personne, il envisageait l'idée de parler dans cette grande ville, dans ce milieu si nouveau, si supérieur...

Arrivé à New-York le matin de la conférence, il se promenait sans but par les rues, lorsqu'il entendit une suave musique venir jusqu'à lui. Il s'arrêta, prêta l'oreille... C'étaient les élèves d'une école du dimanche, qui chantaient un de ces simples cantiques qui vous prennent l'âme, -peut-être un (le ceux-là dont sa mère l'avait bercé dans la forêt natale. L'hymne terminé, au lieu de reprendre sa route, ce grand ami des petits entra, s'assit à l'écart, écouta la leçon et se mêla aux prières avec autant de simplicité que les enfants qui l'entouraient. Un moniteur remarqua cet étranger un peu bizarre, mais à l'air si triste et si bon, vint à lui et lui demanda s'il voudrait dire quelque chose aux élèves. Lincoln se leva avec son délicieux sourire, se plaça devant les bambins et commença à leur raconter des histoires... Il aurait fallu voir toutes ces petites figures radieuses tournées vers

lui, tous ces yeux brillants, toutes ces lèvres roses qui, dès qu'il faisait mine de s'arrêter, suppliaient avec ardeur: «Encore, Monsieur! Encore!» Ce fut un des triomphes oratoires qui dut lui causer le plus de joie! Comme enfin, il allait s'esquiver, le moniteur reconnaissant l'arrêta, et le pria de bien vouloir lui dire son nom: «Abraham Lincoln, de l'Illinois», répondit-il modestement. Quelques heures plus tard, le président de la Société abolitionniste l'introduisait en ces termes devant les hommes distingués qui se pressaient dans l'immense salle de conférences:

«Messieurs de New-York, c'est pour moi un très grand honneur de vous présenter le futur président des Etats-Unis, M. Abraham Lincoln.»

Véracité.

Abdood Ranger, Persan, s'était décidé dans sa jeunesse à embrasser la vie de derviche ou moine. Au moment où il allait se séparer de sa mère, elle prit quatre-vingts sequins, lui en donna quarante, qui devaient composer toute sa fortune, et réserva le reste pour son frère. «Lorsque ma mère m'eût remis cet argent, raconte Fauteur persan, elle me fit jurer de ne jamais dire un mensonge, et s'écria: -Va, mon fils, je te donne à Dieu, nous ne nous reverrons plus qu'au jour du jugement!

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à Hamadan, où notre caravane fut pillée par soixante cavaliers. L'un d'eux me demanda ce que j'avais sur moi? -Quarante sequins,- répondis-je, ifs sont sous mon vêtement. - Cet homme se mit à rire, croyant sans doute que je voulais plaisanter. -Combien as-tu d'argent? me dit un autre cavalier: je lui répondis comme au premier.

Lorsqu'ils se mirent à partager le butin, je fus appelé sur une éminence où se tenait le chef. -Que possèdes-tu, mon petit camarade? me dit-il. -J'ai déjà dit à vos gens que j'avais quarante sequins soigneusement cousus dans mes habits. Il ordonna qu'on les visitât et trouvât mon argent. Alors il s'écria d'un air surpris: -Pourquoi as-tu déclaré si ouvertement un trésor bien caché? -Parce que je ne veux pas désobéir à ma mère, à qui j'ai promis de ne jamais cacher la vérité. - Enfant, dit le voleur, est-il possible que tu sentes si bien, à un âge si tendre, ce que tu dois à ta mère, et que moi, qui suis parvenu à un âge avancé, je sente si peu ce que je dois à mon Dieu? Donne-moi ta main, continua-t-il, afin que je jure sur cette main de me repentir.

Il prononça un serment solennel, et ses cavaliers qui paraissaient aussi émus que lui, lui dirent: Vous avez été notre guide dans le crime, soyez aussi notre guide dans le sentier de la vertu. -Il leur ordonna à l'instant de nous rendre tout ce qu'ils nous avaient pris, et tous jurèrent sur ma tête de se repentir et de changer de conduite.»

Un épisode de la Terreur.

Au temps de la Révolution française, le jeune Loizerolles comparut devant le tribunal et fut condamné à mort.

Son père, vieillard à cheveux blancs, ne voulut pas se séparer de lui et le suivit dans sa prison. Le jour de l'exécution, le jeune homme, accablé, dormait dans son cachot, et le père veillait près de lui.

Bientôt le geôlier, accompagné de soldats, se présente, une liste à la main, et appelle les malheureux dont le dernier jour est venu.

«Loizerolles!» personne ne répond.

Une pensée soudaine surgit dans l'esprit du vieillard. C'est lui qui répondra!

Il se présente au second appel, et se met à la file des condamnés qui vont partir pour l'échafaud.

Il n'ose embrasser son fils, de peur de le réveiller ou d'exciter les soupçons des gardes; mais, s'adressant à voix basse à l'un de ses compagnons de captivité, qui le considère, les yeux pleins de larmes, il lui dit: «Quand il s'éveillera, oh! je vous en conjure, calmez-le; empêchez que son désespoir imprudent ne rende mon sacrifice inutile. J'ai le droit d'être obéi. Dites-lui que je lui défends de compromettre cette vie qu'il me doit pour la seconde fois.»

Il sort avec la foule des condamnés, et, en courbant sa tête sur l'échafaud, il murmure ces derniers mots: «Seigneur, veille sur mon fils!

Partant pour la Maison Blanche.

Lorsque Washington eut été nommé président des Etats-Unis, il vint voir sa mère.

-Le peuple, lui dit-il, m'a choisi pour premier magistrat des Etats-Unis, et je viens vous faire mes adieux; dès que le temps de mes fonctions sera achevé, vous me reverrez dans la Virginie.

-Tu ne m'y trouveras plus répondit sa mère; mais va, mon cher George, accomplis ta destinée, et que la grâce de Dieu ne t'abandonne pas! A ces mots, elle ouvrit ses bras; le président demeura longtemps la tête appuyée sur l'épaule de la vieille malade, dont les mains affaiblies caressaient ses cheveux. Il versait d'abondantes larmes, et ne pouvait s'arracher à ce suprême embrassement; ce fut l'héroïque mère qui reprit la première son calme, et qui le congédia doucement.

Mes parents.

C'était la joie de mon père, le soir, après son dîner, de prendre longuement sa tasse de café.

Un jour, revenant du lycée, aux fêtes de Pâques, je vis qu'on ne servait pas de café comme à l'ordinaire. Je fus intrigué et je m'informai.

J'appris alors que mon père avait supprimé cette dépense quotidienne afin de payer mieux ma pension; et ma mère s'était associée à ce dévouement en renonçant à son café au lait du matin, la seule chose qu'elle aimât.

Non, les enfants ont beau faire, il y a des choses qu'ils ne peuvent pas payer.

Les cantiques de ma mère.

Le soir, quand nous étions réunis autour de nos parents, on se mettait souvent à chanter. Notre père nous faisait

entonner d'habitude des chants qui furent pour nous une vraie école de patriotisme. A la fin, notre mère disait: «Chantons maintenant quelques cantiques,» et l'on chantait des cantiques pour terminer la soirée.

Ces chants sacrés, notre mère nous les apprenait soit à la maison en faisant son travail, soit en promenade. Jamais manière d'enseigner ne m'a paru plus intéressante et plus efficace. Nous apprîmes ainsi avec elle une foule de cantiques, qui sont demeurés gravés dans ma mémoire, et dont je pourrais former un volume. Combien ces cantiques m'ont été salutaires au cours de mon pèlerinage! Ils m'ont suivi comme un ange tutélaire, m'exhortant, m'illuminant, me consolant.

Dans les sombres vallées que j'ai eu à traverser, dans la tristesse et la maladie, et durant mes insomnies, ils ont été pour moi l'échelle de Jacob, qui m'a élevé jusqu'au ciel. Stimulé par l'exemple de ma mère, je me suis mis à apprendre aussi des cantiques à mes enfants, quand je suis avec eux dans la belle nature, loin du bruit des humains.

(, ,)

Le pain de la maison.

On sait que l'armée de l'Est, commandée par le général Bourbaki, dut passer la frontière suisse, pour éviter la destruction ou la capitulation. On vit arriver, par l'hiver le plus rigoureux, dans toutes les villes et dans tous les villages de la Suisse française, des milliers et des milliers de pauvres jeunes gens malades, affamés et transis.

Parmi ceux qui furent recueillis à Genève, se trouvait un jeune Breton, affaibli déjà par les privations et les souffrances de la guerre; le jeune homme tomba malade d'une sorte de langueur que rien ne pouvait guérir. A l'hôpital, où on l'avait placé, les soeurs étaient pleines d'attention pour lui. On lui préparait des mets spéciaux pour tenter son appétit; rien n'y faisait, ni aliments, ni remèdes: les docteurs y perdaient leur science, et le pauvre garçon sien, allait tout doucement. Il restait de longues heures immobile et silencieux, les yeux perdus dans le vague comme s'il entendait au loin les rumeurs de la mer bretonne où respirait les parfums de la lande natale.

Frappés de la gravité de son mal, des amis qui le soignaient pensèrent qu'il était temps d'avertir sa famille. On obtint de lui l'adresse, à laquelle il fallait écrire, et quelques jours plus tard, on vit arriver le père du jeune Breton.

Le bonhomme portait le costume si pittoresque de son pays: la culotte courte, le gilet rouge, la petite veste aux multiples boutons, et le chapeau noir à larges bords. Il avait en sautoir une musette dans laquelle étaient contenues, ses provisions de route. Malgré son ignorance de la langue, le vieux Breton trouva le chemin de l'hôpital, et fut mis en présence de son fils, qui ne s'attendait guère à cette visite.

Le jeune homme souleva faiblement la tête pour répondre à l'étreinte passionnée de son père. Mais il se laissa bientôt retomber sur son lit comme si cet effort l'avait épuisé.

-Mon pauvre gars! te voilà donc malade? Mais ce ne sera rien, va; je suis venu te chercher, et quand tu seras guéri, nous partirons ensemble pour la maison.

Le petit soldat eut un pâle sourire.

Ah! la maison, je ne la reverrai plus; je vas mourir, mon père...

-Non, tu ne mourras pas... je suis là maintenant... Et là-bas, ta mère prie pour toi.»

Il faut si peu.

Il faut si peu de vent pour effeuiller la rose,
Pour priver l'arbre en fleurs de son frêle ornement;
Pour ébranler un nid, Il faut si peu de chose,
Il faut si peu de vent.

Pour assombrir l'azur d'une onde transparente
Il suffit que le ciel ait un nuage obscur,
Il suffit d'un caillou jeté dans l'eau dormante
Pour en troubler l'azur.

Il ne faut qu'un instant pour engourdir la sève,
Quand le gel vient saisir l'arbuste grelottant;
Pour briser une vie en détruisant son rêve,
Il ne faut qu'un instant.

Il ne faut qu'un peu d'eau pour verdir l'aubépine,
Humecter le brin d'herbe ou restaurer l'oiseau,
Pour remplir la corolle où l'abeille butine
Il ne faut qu'un peu d'eau.

Il suffit d'un regard du soleil en automne;
Pour nous faire oublier de longs jours de brouillard
Pour verser la chaleur dans un coeur qui frissonne
Il suffit d'un regard.

Il faut si peu, si peu pour calmer une peine,
Pour mettre au ciel de l'âme un radieux coin bleu,
Pour aider au captif à soulever sa chaîne,
Il faut si peu, si peu!

Dans le deuil.

M. le pasteur Otto Funcke venait de perdre sa jeune femme. Voici ce qu'il raconte à ce propos dans ses souvenirs:

L'après-midi du dimanche qui suivit l'ensevelissement, j'avais parlé aux enfants du catéchisme de la résurrection du fils de la veuve de Naïm. J'espérais sans doute puiser moi-même un encouragement dans ce récit. Je dis aux enfants que le Sauveur est toujours le même, plein de compassion et d'amour pour ceux qui souffrent, mais que, pour bien comprendre les épreuves que le Seigneur nous envoie, il faut, attendre jusqu'au grand jour où tout nous sera expliqué et où Dieu essuiera toute larme de nos yeux. J'insistai à plus d'une reprise sur ce point: Jésus dit à présent à ses disciples qui sont dans l'affliction: «Attendez encore un peu de temps.»

Je me rendis ensuite au cimetière et je m'assis auprès de la tombe de Maria sur un banc que le menuisier avait eu l'obligeance d'installer là. J'y restai longtemps, le cœur plein d'une tristesse indicible, et les heures s'écoulaient sans que je fusse capable d'un effort pour ranimer ma foi qui chancelait de nouveau. La cloche du soir tinta dans le paisible vallon, tandis que les derniers rayons du soleil couchant éclairaient encore la cime des sapins qui couvrent les pentes de la montagne située en face de moi. Mais les beautés de la nature, me laissaient insensible.

Alors une petite main se posa sur mon épaule et une voix étouffée par les sanglots murmura: «Attendez encore un peu de temps.» Effrayé, car je me croyais absolument seul, je me retournai et je vis derrière moi un garçon d'une douzaine d'années, nommé Pierre Wirth; de grosses larmes roulaient sur ses bonnes joues rouges. Il avait assisté au catéchisme de l'après-midi, et sans s'en rendre compte, il venait m'exhorter à mettre en pratique la foi chrétienne que je prêchais à d'autres. Ce garçon était le plus sauvage, le plus bruyant de tous ceux qui m'étaient confiés; il est vrai qu'il m'avait témoigné une sympathie toute particulière pendant les jours précédents; c'est ainsi qu'il m'avait apporté pour la tombe de Maria une grande quantité de lierre et de pervenches; mais je n'aurais jamais supposé que ses sentiments fussent si profonds et qu'il y eût chez lui tant de délicatesse.. Ses paroles m'électrisèrent; je repris force et courage et après avoir embrassé l'enfant, je _rentra chez moi d'un pas plus ferme.

(, ,)

Pour son père.

Compromis dans une affaire politique sous le règne de Charles II, sir Patrick Hume dut se cacher pour échapper à la mort. Il trouva d'abord un refuge dans le caveau funéraire de sa famille, sous l'église paroissiale. Un fidèle serviteur lui procura un lit et des couvertures, et sa fille aînée, Grizel, lui portait toutes les nuits sa nourriture.

La pauvre enfant tremblait fort en traversant le cimetière; peu à peu, pourtant, elle s'accoutuma à ces promenades nocturnes; mais son père s'ennuyait tant dans ce noir cachot, qu'il changea de cachette plusieurs fois et réussit enfin sous un déguisement à gagner la France, puis la Hollande.

Sa femme et la plupart de ses enfants le rejoignirent, mais ils durent vivre dans une grande pauvreté, les biens de l'exilé ayant été confisqués...

Sir Patrick passa quatorze ans en Hollande, pendant lesquels sa fille remplit les fonctions de servante. Lorsque Guillaume III monta sur le trône, la famille rentra en Ecosse, le roi combla sir Patrick d'honneurs, le créa comte de Marchmont et lui rendit ses biens.

(,)

Ernest de Willich.

Un jeune compositeur de cantiques.

Ernest de Willich était un jeune garçon de douze ans, fils unique de M. Ehrenfried de Willich, et petit-fils du grand théologien Schleiermacher. C'était un enfant plein de vie et richement doué. Ses parents l'avaient conduit à la campagne, chez une tante, pour y passer ses vacances, et l'y avaient laissé jouissant du grand air, de la belle nature et de la liberté. Mais tout à coup il perdit son entrain. Son exubérance de vie fit place à une lassitude extrême. Bientôt il se plaignit que le genou lui faisait mal. Comme on ne remarquait ni enflure, ni ecchymose sur le membre endolori, la bonne tante fit étendre son jeune malade sur un sofa, lui apporta des livres et lui recommanda le rester bien tranquille, espérant que cela ne tarderait pas à aller mieux. Mais au lieu de cela, les douleurs devinrent si violentes qu'il fallut l'emmenner immédiatement à B., chez ses parents. Le médecin, appelé en toute hâte, ne put se prononcer dès l'abord sur la nature du mal mystérieux qui venait de se déclarer si brusquement. Il ordonna que le jeune Ernest demeurât étendu dans une immobilité complète.

Sur le lit de maladie dont il ne devait jamais se relever, Ernest de Willich, qui avait été jusqu'alors un garçon rempli d'entrain et de vie, montra une douceur et une patience remarquables. Il souffrait ce pendant beaucoup. Au bout de quelques semaines, il se forma sur le genou malade, puis sur d'autres parties du corps, des tumeurs qui percèrent plus tard et préparèrent au pauvre malade d'indicibles tortures. Il vint même un moment où les parents affligés ne surent plus comment prendre ce pauvre corps et dans quelle position le coucher.

Et cependant, au milieu de ses souffrances atroces, l'enfant gardait une inaltérable confiance en Dieu. Jamais il ne sortait de sa bouche un murmure ou une parole d'impatience. Le bâton et la houlette du bon Berger le rassuraient; il était plus calme, plus, résigné que, tous les siens, et il ne cessait de consoler ses parents profondément, affligés. Il semblait qu'on vit grandir son âme à mesure que le mal détruisait son pauvre corps.

Quand la souffrance lui laissait un peu de répit, Ernest de Willich se plaisait à composer des cantiques. Rien ne lui faisait plus de bien que d'exprimer de la sorte sa confiance dans le Sauveur. Puis, quand les heures de crise devenaient plus cruelles, loin de se laisser aller, il trouvait dans les vers que lui avait dictés sa foi, un motif de plus de lutter, de persévérer et de croire. Ces poésies touchantes soutenaient aussi ses parents affligés, quand ils sentaient leur courage défaillir, et, plus tard, quand leur fils unique eut fermée les yeux pour toujours, ce précieux monument de sa foi leur demeura comme une consolation.

Une de ces poésies a été mise en musique par l'oncle d'Ernest de Willich, le maître de chapelle Radecke, et est devenue l'hymne favorite de l'empereur Frédéric. En voici la traduction:

Quand Dieu nous 'donne une croix,

Supportons-la sans murmure;

Regardons au Roi des rois

Qui console sans mesure.

Quoi qu'il m'arrive, ô Seigneur,

Avec toi, plus de frayeur.

Faible est souvent notre coeur,

Rempli de désespérance,

Quand s'éteint toute lueur

De joyeuse confiance;

Mais, Seigneur, dans ton chemin

Je suis heureux sous ta main.

Quand j'espère dans la foi,

Quand je t'invoque, à mon Père,

Quand ta main se tend vers moi,

Plus d'angoisse et de misère;

Sur toi repose mon coeur

Quoi qu'il m'arrive, ô Seigneur!

L'auguste malade aimait à se la faire chanter. Dans la grande et mystérieuse épreuve qui l'avait frappé, elle descendait sur son coeur comme une brise céleste, et Dieu se servit ainsi du cantique d'un enfant mourant, comme d'un messager pour porter la consolation et la paix dans la chambre de maladie d'un empereur.

Prie et travaille.

Dès l'âge de sept ans, Abraham Lincoln, qui avait reçu une petite hache, aida courageusement son père à abattre les arbres, couper les branches et équarrir les poutres nécessaires à la construction de leur demeure de bûcherons. Dès lors, pendant quinze années, il continua à seconder son père pour défricher, bêcher et ensemer et récolter les céréales destinées à la nourriture de la famille. Dans cette rude existence de pionnier commencée de si bonne heure, l'enfant des bois courait grand risque de développer la force de ses muscles, la vigueur de ses bras au détriment de son âme et de son coeur. Il n'en fut rien, grâce à la douce et délicate créature qui était sa mère. Elle lui avait transmis, en lui donnant la vie, ses aspirations supérieures, ses tendances vers l'idéal; elle sut encore les faire croître et les augmenter en lui. La plus touchante intimité régnait entre eux. Ce fut elle qui lui apprit à lire la Bible, et ce livre devint, à son tour, l'ami, le consolateur, le guide spirituel d'Abraham Lincoln..

Souvent, le soir, quand le bûcheron harassé de fatigue s'était jeté sur son matelas de feuilles sèches. Abraham apportait une brassée de branches de pin, la jetait dans le foyer pétillant, afin qu'à la lueur dansante, sa mère pût lui lire un des beaux récits de la Bible, ou l'aider à les déchiffrer lui-même. Ensuite, ils faisaient ensemble

leur prière. «Je me souviens,» disait plus tard Lincoln, alors président des Etats-Unis, «des prières de ma mère; elles se sont attachées à moi et m'ont soutenu toute, ma vie.»

Fidèle à sa mère.

Abraham Lincoln avait neuf ans quand il perdit sa mère. Son père et lui coupèrent un grand arbre; des planches ils firent un cercueil où ils la déposèrent, puis ils creusèrent une fosse dans la forêt et l'y ensevelirent en pleurant...

L'âme tendre et religieuse d'Abraham ne pouvait supporter l'idée d'ensevelir sa mère, sans qu'une prière fût prononcée sur sa tombe.

Parfois, dans ces déserts du Nouveau Monde, un prédicateur itinérant allait de pays en pays, de campement en campement, de hutte en hutte, porter l'Evangile aux pionniers disséminés. Quelques années auparavant, un de ces hommes de Dieu, avait fait halte chez les Lincoln. Dans sa détresse inexprimable, l'enfant se souvint de la bonté qu'il leur avait témoignée... Il savait un peu écrire; de lui-même, il composa une petite lettre, -sa première, -un appel naïf et poignant, qu'il confia à un, voyageur, le conjurant de la faire parvenir à leur ancien ami. Après bien des vicissitudes, la touchante supplique atteignit son destinataire. Quelques mois plus tard, le dévoué missionnaire pouvait enfin franchir les cent-cinquante kilomètres qui le séparaient de la Crique du petit Pigeon, pour venir prononcer, sur le tertre verdoyant qui recouvrait les restes de Mme Lincoln, les paroles de vie éternelle et de suprême consolation que le pauvre enfant avait tant besoin d'entendre.

Pour un chien.

Un jour, la famille d'Abraham Lincoln dut, par un hiver rigoureux, traverser en, radeau un fleuve à demi gelé, charriant d'énormes glaçons. Un petit chien avait été oublié sur le rivage; voyant s'éloigner l'embarcation qui emportait ses maîtres, il courait de long en large, jappant, gémissant, affolé. «Je ne pus supporter l'idée d'abandonner même un chien,» raconta Lincoln; «aussi, j'enlevai mes souliers; pieds nus, Je traversai le fleuve en sautant d'un glaçon sur l'autre, et, triomphalement, je revins apportant dans mes bras le pauvre animal grelottant. Ses frénétiques effusions de joie et de reconnaissance me firent oublier bientôt le péril auquel je m'étais exposé.»

Dans la clairière.

À quatorze ans Lincoln avait atteint la taille d'un homme. Laid, gauche, fruste, il était embarrassé de ses longs bras et de ses longues jambes dans des vêtements toujours trop courts. Il était la douceur, la bonté personnifiée. Il ne pouvait supporter de voir maltraiter un être humain ou un animal.

Un jour, revenant de l'école, il entendit dans une clairière de grands éclats de rire; il s'approcha, et que vit-il? Deux garnements de son âge, qui avaient allumé du feu et posé des braises brûlantes sur la carapace d'une malheureuse tortue, s'amusant de la course folle que lui occasionnait la souffrance! Révolté, Abraham bondit; d'un coup de pied, il fit voler au loin les tisons qui torturaient la pauvre bête, puis, se tournant vers ses bourreaux, -car ce pacifique savait s'indigner pour les justes causes-il leur administra la plus magistrale correction qu'ils eussent jamais reçue! Puis un peu calmé, il leur démontra la lâcheté de leur conduite, et ne les

laissa partir qu'après leur avoir fait promettre de ne jamais recommencer un jeu si cruel.

Jusqu'au roi!

Vers 1870, une jeune paysanne laponne nommée Marie-Madeleine Mattison, élevée par des parents pieux, sentit s'éveiller dans son coeur le désir de faire connaître l'Évangile à ceux de ses compatriotes qui vivaient dans l'intérieur du pays. Pendant la saison d'été, occupée à garder les rennes de son père, elle avait le temps de songer à ses projets; mais, plus elle y réfléchissait, plus cela lui semblait une tâche au-dessus de ses moyens. Un jour, une idée la saisit tout à coup: «Il faut que j'aille parler au roi de Suède, on dit que c'est un bon chrétien, et personne ne peut mieux que lui éclairer le peuple dont, sans doute, il ne connaît pas les besoins!» Cette pensée la terrifie tout d'abord, elle lui paraît impossible à réaliser. Comment elle, pauvre fille qui ne sait pas un mot de suédois, qui n'a reçu aucune éducation et n'a pas de ressources, pourrait-elle entreprendre le long voyage à pied du golfe de Bothnie à Stockholm, et arriver jusqu'au roi? Les objections se pressaient en foule dans son esprit, mais de semaine en semaine, cette idée s'implantait dans son coeur et elle en vint à penser que c'était un appel de Dieu. Elle se mit à apprendre le suédois, et pendant trois années, elle y consacra tous ses moments de liberté. Puis, ayant obtenu la permission de ses parents, et chargée de son mince bagage, elle partit bravement pour un voyage de deux cents lieues à travers les plaines couvertes de neige et de glace. Gardée par le Seigneur, elle arriva à, Gefle, où elle put trouver une place dans la diligence de Stockholm. Quand on sut dans quel but elle avait entrepris ce long voyage, elle fut très bien reçue. Les coeurs des chrétiens furent émus aux récits qu'elle fit de l'ignorance des Lapons; on souscrivit de fortes sommes, et on parvint à présenter la jeune fille au roi; elle put plaider sa cause devant lui. Grandement intéressé, ce prince promit sa protection particulière à une mission d'évangélisation au milieu de ce peuple. Ayant terminé sa tâche, Marie retourna humblement chez ses parents et reprit ses occupations ordinaires.

(,).

Générosité d'un enfant.

Il y a quelques semaines, un monsieur qui cheminait dans les rues de Glasgow remarqua, poste dans un coin, à l'écart de la foule, un petit décrotteur, muni de sa botte et de ses brosses, dont la figure lui parut bien pâle.

Touché par l'aspect délicat de l'enfant, il résolut de lui faire gagner quelque chose, et de lui demander de cirer ses bottes.

Dès qu'il eût fait signe, le pauvre garçon se traîna vers lui en boitant pour se mettre à l'oeuvre.

Toutefois, tandis qu'il arrivait avec peine, voici un autre décrotteur qui survient prestement et se dispose à prendre sa place.

-Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie le monsieur avec indignation.

-Oh! c'est bien, c'est bien, Monsieur! répondit gaiement le nouveau venu, Jacques vient seulement de sortir de l'hôpital, et nous autres, les camarades, nous faisons la besogne pour lui, chacun son tour.

Jacques regarda le monsieur en souriant, pour dire qu'il en était bien ainsi.

Le monsieur fut si content de cet exemple de générosité et des nobles sentiments de ces pauvres jeunes décrotteurs, et au lieu de payer deux ou trois sous, il tendit une pièce d'argent, en disant:

-Donne-lui en la moitié et garde le reste pour toi.

-Non, non! Monsieur! repartit vivement le brave garçon, en la remettant à Jacques. Non! aucun de nous ne prend jamais rien de l'argent de Jacques!

Et il s'éloigna promptement.

Sauvé par un petit enfant.

C'était pendant le terrible hiver de 1877. Il y avait à New-York trente mille ouvriers sans travail et la faim les forçait souvent à mendier. Un homme vint frapper à la porte d'une maison et demanda quelque chose à manger. Il disait que la fabrique d'étoffes où il était occupé, venait de fermer et que sa femme se mourait.

La maîtresse de la maison ne refusait jamais de nourriture aux affamés; elle invita celui-ci à entrer dans la cuisine et lui fit servir à manger.

C'était un homme jeune, d'une figure agréable mais qui portait les signes évidents de la dissipation. Tout à coup, il laissa tomber sa cuiller et resta immobile, les yeux attachés sur la porte, où venait de paraître un enfant.

-Jeannot! Jeannot! s'écria-t-il.

C'était l'enfant de la dame, un enfant de trois ans, qui suivait sa mère dans la chambre à coucher.

L'étranger, pour cacher son émotion, lit entendre un gros rire:

-Je vous demande pardon, dit-il; c'est votre enfant, sans doute? Je... je n'ai pas vu de petits enfants depuis longtemps.

Il se remit à manger, mais au bout d'un moment, s'agitant sur sa chaise, il dit d'une voix saccadée:

-Madame, il faut que je vous le confesse, je ne suis pas, comme je vous l'ai dit, un ouvrier sans travail; je sors de prison, où j'ai fait mon temps de condamnation pour vol avec effraction. J'ai été autrefois un honnête homme. Mais j'ai abandonné ma vieille mère à Pottsville, avec ma femme et mon... mon petit Jeannot.

Tout en parlant, il regardait l'enfant avec une expression à faire peur.

-Petit-enfant, dit-il enfin d'un ton suppliant et tendant les mains à la petite créature, veux-tu me donner la main? Je ne te ferai pas de mal, va! -Il n'y a pas de danger!

La mère tressaillit... mais l'enfant, avec un sourire, s'élança, tes bras tendus, vers le prisonnier; lui s'agenouilla près du petit être, les joues inondées de larmes:

-Il ressemble tant à mon petit Jeannot!

-Il vous faut retourner auprès de votre enfant, de votre femme, de votre mère! dit la dame.

-Il est trop tard pour redevenir honnête, dit-il. Puis il prit sa casquette et s'en alla.

Six mois après, cette dame recevait de Pottsville une lettre sans orthographe, où elle déchiffra ces mots: «Je suis revenu ici et j'ai du travail. Quand j'arrivai chez vous, un soir, j'étais bien décidé à retourner avec les camarades qui m'avaient perdu. Mais, par la grâce de Dieu, votre petit enfant m'a sauvé. Au lieu d'aller avec eux, je suis revenu au près de ma femme. Il n'était pas trop tard!»

IV VIE CHR TIENNE 11. Aimez vos ennemis.

Triomphant de ses ennemis.

La majorité des paroissiens de J.-F. Oberlin était indifférente à ses exhortations pastorales; quelques-uns d'entre eux en étaient même irrités au point, de vouloir lui fermer la bouche à coups de bâtons.

Oberlin fut informé de ces menaces proférées par de mauvais sujets dont sa prédication fidèle dénonçait et condamnait la conduite. Il alla droit à ses adversaires, réunis dans l'un des cabarets du village; il les sa tua en entrant, comme à l'ordinaire, et leur dit avec un calme qui commandait le respect: «Je viens vous épargner la lâcheté d'un guet-apens. Je ne vous ai fait aucun mal et ne veux que votre bien. Me voici; faites de moi ce que vous avez résolu, plutôt que de vous exposer à frapper, la nuit, un autre que moi...»

Cette attitude courageuse et ces paroles sublimes touchèrent tous les assistants. Ils furent confus de leur méchanceté en voyant la mansuétude de leur pasteur; ils lui avouèrent leurs coupables desseins et le prièrent de leur pardonner.

(, .)

Comment on aime un ennemi.

Je n'ai jamais eu d'ennemi et je ne sais pas, si j'en avais un, comment il me serait donné, de pouvoir l'aimer et de lui montrer mon amour. Je crois comprendre que l'exercice de ce devoir chrétien est malaisé, qu'il demande non pas seulement une intention bonne, mais encore et surtout des actes parfois difficiles et une persévérance éprouvée.

Preuve en soit ce trait de la vie de Pierre Miller, pasteur en Pensylvanie:

C'était un chrétien «dans le coeur duquel il n'y avait point de fraude», aurait dit Jésus. Un individu, repris dans sa conscience par les sermons de Miller, au lieu de s'amender, se mit à le haïr. Il ne manquait aucune occasion de le calomnier, de lui souhaiter mille maux, si bien que cet homme était appelé couramment: l'ennemi de Miller.

Le soulèvement des Etats-Unis contre l'Angleterre éclata, l'homme fut enrôlé; mais, mauvais soldat, traître à son pays, il fut condamné à la peine de mort.

La nouvelle arriva en Pensylvanie; on courut l'annoncer au pasteur. Celui-ci, sans perdre un instant, quitta son

village et prit la direction de Philadelphie.

-Où va-t-il? murmurait-on.

-Il va assister au supplice de son ennemi, répondaient ceux qui veulent toujours être les mieux informés.

Pierre Miller marcha toute une journée, et, quand il fut au but de son voyage, il se fit introduire auprès de Washington, alors généralissime de l'armée américaine.

-Je viens vous demander la grâce de cet homme, dit-il à Washington.

-Impossible! C'est un grand coupable! Toute prière est inutile; la grâce de votre ami ne vous sera point accordée.

-Mon ami? Mais je n'ai pas sur la terre de plus grand ennemi que celui-là!

Le général regarda longtemps le pasteur, vit ses pieds couverts de poussière, puis il s'écria:

-Quoi! vous avez fait soixante milles pour sauver la vie de votre ennemi? Alors, je vous accorde sa grâce!...

Pierre Miller, le précieux papier signé, courut pour arriver à temps au camp où devait avoir lieu l'exécution. Il était à environ cinquante milles de Philadelphie.

Quand le pasteur approcha, il entendit un roulement de tambours.

-Arriverai-je à temps? murmura-t-il.

Il franchit avec peine les cordons de troupes et vint au centre du camp. Le poteau était enfoncé dans le sol; l'ennemi de Miller, à-demi dépouillé de ses vêtements, était gardé par des soldats. Il aperçut le pasteur et s'écria avec un rire forcé:

-Tiens! voilà le vieux Pierre Miller! il a joliment couru pour me voir mourir!

Le pasteur, épuisé de fatigue, sanglotant d'émotion, tendit à son ennemi étonné le décret libérateur!

.

Lincoln et l'Indien.

Abraham Lincoln, âgé de vingt-trois ans, s'enrôla dans une milice organisée contre un chef indien célèbre par sa cruauté, Faucon Noir. A la petite troupe, il fallait un capitaine. D'une voix unanime, les jeunes soldats le choisirent pour commander sur eux. Cette preuve de sa popularité, de l'affection qu'il avait su inspirer à ses camarades lui causa, disait-il, le plus grand plaisir de sa vie.

La guerre fut courte, et le bataillon du capitaine Lincoln n'eut jamais à prendre part aux hostilités. Mais un jour, un malheureux transfuge indien, grelottant et affamé, se fourvoya dans le camp des Visages-Pâles... Ceux-ci, la tête fort montée contre leurs ennemis, le prirent pour un espion et allaient le massacrer... Alors Lincoln, dont le grand-père avait été lâchement assassiné, le père jeté à la vie errante, la famille ruinée et dispersée par les Indiens, les frères du prisonnier, Lincoln s'élança dans la mêlée, fit à l'Indien un rempart de son corps, et,

malgré les menaces de ses compagnons surexcités, parvint à obtenir sa grâce...

(, .)

Le coup de bâton.

Le missionnaire Lacroix, prêchant un jour dans un bazar et entouré d'une foule d'Indous, leur parlait avec chaleur de l'oeuvre de Jésus-Christ et du salut. Soudain, un homme de la campagne, irrité par l'énergie de ses exhortations, lève un pesant bâton dont il est armé, et il en assène sur la tête du prédicateur un coup terrible. Heureusement un mouvement de Lacroix fait dévier le coup, qui ne porte que sur l'épaule; Mais il était si violent, que le missionnaire en ressentit une vive douleur, et probablement (comme il l'a souvent répété) il ne s'en serait jamais relevé s'il l'eût reçu sur la tempe.

Un cri s'éleva dans tout l'auditoire, et quoiqu'il fût en entier composé de païens, tous demandèrent que le coupable fût livré à la justice. Lacroix s'y refusa. Et quand l'agitation fut calmée et le silence rétabli, il se tourna vers l'agresseur et lui dit: Vous avez agi méchamment; vous avez violé la loi des hommes aussi bien que celle de Dieu. Je pourrais donc vous livrer aux magistrats et j'ai assez de témoins ici pour vous faire condamner, mais je ne le ferai pas. Jésus-Christ, mon Seigneur et Sauveur m'a commandé d'aimer mes ennemis et de faire du bien à ceux qui me maltraitent. Vous allez retourner libre et en paix dans votre maison; seulement souvenez-vous, en jouissant (de cette paix et de cette liberté, que vous les devez à Jésus-Christ, que c'est pour l'amour de Jésus-Christ que vous n'êtes pas dans une prison.

Toute l'assemblée fut saisie d'étonnement à la vue d'une conduite si complètement opposée à l'esprit de leur religion, et elle s'écria: Victoire, victoire à Jésus-Christ!

Le prince Galitzin.

Lorsque le général russe, prince Galitzin, eut conquis la forteresse de Schlüsselbourg, le czar Pierre 1er voulant le récompenser lui dit: «Demandez-moi ce que vous voulez, tout, excepté Moscou ou ma femme Catherine.» Galitzin demanda la grâce de son ennemi acharné, le vieux prince Repnin, que l'empereur avait fait simple soldat, de général qu'il était auparavant.

Il obtint sa demande.

Surmonte le mal par le bien.

Un pasteur vit, un jour, venir à lui l'un des anciens de sa paroisse. Celui-ci lui confia que la nuit précédente, le journalier N. s'était introduit dans le jardin du presbytère et y avait volé une grosse corbeille de pommes. Le voleur avait été vu d'un témoin dont on ne pouvait mettre en doute la parole.

«Je vous remercie de cette amicale communication», répondit le pasteur. Puis il fit chercher le journalier. Celui-ci arrive sans appréhension, car le pasteur l'employait constamment pour des travaux de diverses natures. Mon ami se mit à causer avec une cordialité particulière avec N., à lui demander des nouvelles de sa famille, de chacun de ses nombreux enfants. Il en vient même à parler de pommes et demande à notre homme s'il en avait

une provision. Le journalier répondit que cette année-là ses pommiers n'avaient pas donné de fruit. Alors, de l'air le plus naturel du monde, mon ami de lui dire: «Courez vite chez vous chercher un sac; nous le remplirons de pommes dans mon jardin; c'est une surprise que je veux faire à vos enfants.» La rougeur montait au front du journalier. Mais ses refus embarrassés furent inutiles. Il dut aller chercher le sac, et bientôt il descendait au jardin avec le pasteur. On eût dit à le voir marcher péniblement, en s'essuyant le front, qu'il avait du plomb dans les jambes.

Il fut procédé à une abondante cueillette, puis le sac fut rempli jusqu'en haut. «Et maintenant, 1 mon cher N., lui dit le pasteur, emportez cela, n'oubliez pas de saluer votre femme et vos enfants.» Le malheureux n'y tint plus. Tout couvert de confusion, il se laissa tomber devant le pasteur et lui confessa sa faute. Dès ce jour, ce fut un autre homme: son coeur fut ouvert à l'Évangile. De cette heure mémorable date sa conversion, une conversion dont je puis certifier la réalité; l'origine en fut la bonté touchante du pasteur. Ce n'est pas de ce dernier, c'est du journalier que je tiens l'histoire.

(, .)

En face du danger.

Le journal de Château-d'Oex racontait qu'en 1896, l'inondation avait submergé bien des prairies, et deux haines.

Deux voisins se détestaient et n'étaient séparés que par un ruisseau souvent à sec. Celui-ci devenu énorme après la pluie de la nuit débordait et les deux voisins travaillaient à le contenir. Tout à coup l'un d'eux glissa dans l'eau; il parvint à se retenir à une branche, sans pouvoir gagner le bord à cause de la violence du courant. En face du danger, il n'y a pas de haine qui tienne. Le voisin Louis s'avança et lui tendit son crochet en criant:

-Prends le manche, David.

-Non, dit l'autre en patois, je ne veux pas être sauvé par toi.

-Mais prends-le donc, l'arbre cède.

Dans un mouvement instinctif, David prit le manche et fut ramené à bord.

Dès lors le torrent irrité est rentré dans son lit et a repris son petit cours paisible, comme le calme et la paix sont revenus après la tempête dans le coeur des deux voisins.

Le jour de la vengeance.

(Conte arabe)

Les Arabes possèdent un vieux conte, assez extraordinaire, mais qui renferme une bonne leçon.

Un orgueilleux favori du monarque, passant sur la grand'route, -ainsi dit l'histoire-jeta une pierre à un pauvre derviche. Celui-ci n'osa pas la renvoyer à son assaillant, car il le savait très-puissant; il la ramassa et la mit soigneusement dans sa poche en se disant: «Le jour de la vengeance viendra bien et alors le caillou me

servira.»

Peu de temps après, ce même derviche, en se promenant dans la ville, vit une grande foule qui venait de son côté. C'était son ennemi tombé en disgrâce, qu'on promenait sur un chameau à travers les rues principales de la ville, pour l'exposer aux railleries et aux insultes de la populace. A ce spectacle, le derviche saisit fiévreusement la pierre qu'il avait dans sa poche, en se disant: «Le jour de la vengeance est arrivé; la conduite insultante de cet homme aura sa récompense.» Mais après un moment de réflexion, il laissa tomber la pierre: «Le jour de la vengeance ne vient jamais, se dit-il, car si notre ennemi est puissant, l'idée de la revanche est aussi dangereuse que folle; s'il est faible et malheureux, elle est basse et cruelle. D'ailleurs dans tous les cas, elle est défendue et méchante.»

IV VIE CHR TIENNE 12. Bonté, douceur, bienveillance.

Ambroise Paré.

Le caractère aimable du grand chirurgien d'Henri IV ajoutait encore à la confiance que ses connaissances et son adresse lui avaient attirée. Officiers et soldats trouvaient chez lui les sympathies les plus cordiales avec les soins les plus éclairés. Sa bonté et sa douceur les charmaient; ses bonnes paroles relevaient leur courage et aidaient à leur rétablissement. «J'ai pansé, Dieu te guérisse!» telle était sa salutation habituelle, quand il venait de soigner un pauvre blessé.

Au cours de la campagne de 1552, qui donna Metz à la France, il manifesta, dans une circonstance particulière, toute sa charité chrétienne.

Un soldat s'étant écarté de sa compagnie, fut surpris par l'ennemi et criblé de coups d'épée. On le releva dans un état désespéré. Au moment de se mettre en marche, les officiers voulurent s'en débarrasser, comme d'un cadavre: ils ordonnèrent de creuser une fosse et (le l'y jeter. C'en était fait de ce malheureux, lorsque Paré intervint et demanda comme une faveur de le panser. On le lui abandonna. Il le plaça alors sur un lit couvert qu'il déposa dans une charrette. Il lui prodigua tous les secours de son art, pourvut à ses moindres besoins, avec la plus tendre sollicitude, et ne le quitta que complètement guéri. Comment s'étonner, après de semblables traits, de l'attachaient et de la reconnaissance que l'armée lui prodiguait!

(,)

Samuel Gobat.

Il y a environ cinquante ans, Samuel Gobat, l'ancien évêque de Jérusalem, alors envoyé comme missionnaire en Abyssinie, voulut s'embarquer à Malte. Le capitaine du vaisseau sur lequel il avait pris passage le supplia d'attendre une autre occasion, parce que l'équipage et les passagers menaçaient de faire au missionnaire protestant un mauvais accueil, contre lequel lui, capitaine, n'était pas en état de le protéger. «Dieu me protégera! répondit tranquillement Gobat. C'est lui qui m'envoie en Abyssinie, et mon voyage est pressant.» Et il se rendit à bord.

La prédiction du capitaine se réalisa. Pendant bien des jours, le pauvre missionnaire fut en butte à des

tracasseries et à des ennuis sans nombre. Musulmans, incroyables et catholiques bigots s'unissaient pour le cribler de sarcasmes. Lorsqu'il traversait le pont, on allait même jusqu'à essayer du croc-en-jambe pour le faire tomber. Gobat supportait tout avec une patience héroïque qui ne faisait que rendre ses ennemis plus méchants. Un jour, le feu éclate à bord; tous les efforts pour s'en rendre maître sont vains; là flamme n'est pas loin de la soute aux poudres.

Hors de lui, le capitaine passe au milieu de son monde en disant: «Nous sommes perdus! le navire va sauter!» La désolation est bientôt à son comble. Imprécations, pleurs, cris et malédictions retentissent dans une effroyable confusion. Les uns blasphèment, les autres invoquent Allah, d'autres la Vierge et tous les saints. Personne ne prie véritablement, si ce n'est Gobat; car seul il a un

Dieu près duquel il se tient. Calme, intrépide, il s'avance vers le mât, se place au pied, et, tenant sa Bible de la* main gauche, lit d'une voix forte le psaume XLVI:

«Dieu est notre retraite, notre secours, notre force dans les détresses, et fort aisé à trouver...» Il savait que «soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur». Contre toute attente, le feu s'arrête. Le navire est sauvé avec tous ceux qu'il porte.

Le lendemain, comme d'habitude, Gobat descend au salon pour déjeuner. A son approche, tous se lèvent, et un prêtre romain, naguère un de ses persécuteurs les plus acharnés, s'avance près de lui; Gobat, s'attendant aux taquineries accoutumées, rassemble tout son courage. Mais la scène avait changé. «Monsieur, lui dit le prêtre humblement, je suis chargé par mes compagnons de voyage de vous demander en leur nom et sincère

qui en avait vu plus d'un vivre d'une belle vie chrétienne, demanda qu'ils pussent participer au culte.

-Les Hottentots! s'écria le Boër indigné; j'irai plutôt appeler dans les montagnes les babouins; ou plutôt, j'ai ce qu'il faut: Mes fils, appelez les chiens qui sont devant la porte. C'est ça!

Le missionnaire ne dit plus rien, mais fit chanter et prier, puis lut la Bible, choisissant l'histoire de la femme syrophénicienne et mettant un accent spécial sur le mot de «chiens.» Aussitôt le fermier l'interrompit:

-Monsieur veut-il s'asseoir et attendre un peu, il aura les Hottentots!

Ils furent appelés et plus d'un vit pour la première fois l'intérieur de la maison de son maître.

Quand ils furent sortis, le fermier dit:

-Vous avez pris un dur marteau et vous avez brisé un coeur dur!

Douceur chrétienne.

Le pieux baron de Kottwitz offrait à bas prix des chambres dans sa maison à des étudiants peu

fortunés et comptait parmi ses hôtes un jeune homme., remarquablement doué, mais libre-penseur, qu'avait attiré dans cette demeure consacrée à Dieu l'avantage terrestre plutôt que toute autre chose. A vrai dire, le piétiste, chez lequel il avait élu domicile, lui était franchement antipathique.

Un soir, l'étudiant rentrait au logis fort tard et de mauvaise humeur. Ne trouvant pas son tire-bottes, il s'oublia jusqu'à remplir la maison de vociférations. Soudain, une porte s'ouvrit, le vieux baron parut et s'informa d'une voix calme des désirs du jeune homme.

Quelque peu intimidé, l'étudiant eut à peine avoué la cause de son mécontentement, que M. de Kottwitz vint lui apporter le tire-bottes dont il se servait lui-même, en disant d'un air souriant:

«En voici un, Monsieur.»

C'en fut trop, cette fois, pour le perturbateur.

«Monsieur le baron, balbutia-t-il avec confusion, d'où vous vient tant de calme et de douceur?» -«De la part de mon Seigneur Jésus-Christ, reprit le vieillard. Et maintenant, bonsoir, monsieur Tholuck.»

Cette nuit-là, M. Tholuck, -car l'étudiant n'était autre que cet homme destiné à être dans la suite, une gloire de l'université de Halle et un instrument choisi entre les mains de Dieu, -ne trouva ni repos, ni sommeil. Semblable à Nicodème, il avait appris et compris cette parole du Maître: En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.

A propos d'Abraham et de Lot.

Un officier de hussards, l'un des héros de Frédéric le Grand, entre un jour au galop de son cheval dans la cour

d'une ferme et exige qu'on lui indique immédiatement un champ d'avoine, pour que ses hommes puissent fourrager. Le fermier s'offre pour le guider, la troupe part et bientôt on arrive près d'un champ superbe. Déjà l'officier allait commander: «Halte», mais le cultivateur le prie de faire quelques pas de plus. Peu d'instants après, ils découvrent un autre champ d'avoine moins beau que le premier. «Avoue franchement, dit alors l'officier avec ironie, que l'autre champ là-bas t'appartient et que tu as voulu le préserver?», «Non, Monsieur, répond le cultivateur avec modestie, l'autre champ est à mon voisin, mais celui-ci m'appartient.» Le cultivateur disait vrai, il songeait plus à son voisin qu'à lui-même, c'était un «Abraham» en Silésie

(,)

Garibaldi.

En marche avec ses troupes. Garibaldi rencontra un berger affligé de ce qu'il avait perdu un agneau! «Aidons à ce pauvre berger à retrouver son agneau, dit-il.» Avec des lanternes et des torches, les soldats explorèrent la montagne, mais en vain: lorsqu'il fut tard dans la nuit, ils regagnèrent leur campement. Le lendemain, Garibaldi fut trouvé endormi, assez tard dans la journée. On dut pour une raison ou l'autre l'éveiller et on apprit alors qu'il n'avait pas abandonné la recherche, lorsque les soldats y renoncèrent, mais qu'il avait cherché dans la nuit jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'agneau. En effet, il repoussa la couverture de sa couche et montra l'agneau retrouvé qu'il ordonna de rendre aussitôt au pauvre berger.

Pour les oisillons.

Un soir de printemps, l'avocat Lincoln, le futur président des Etats-Unis, se promenait à cheval avec quelques amis aux environs de Springfield; tout à coup, on entendit dans l'herbe, au bord de la route, des piailllements lamentables... C'étaient deux oiselets encore sans plumes, tombés du nid, à moitié morts de froid et de faim et qui criaient leur détresse à leur manière... Lincoln s'arrêta, descendit de cheval, ramassa avec précaution les pauvres bestioles, chercha du regard l'emplacement de leur nid, puis, grimpant agilement à l'arbre d'où ils étaient tombés et se hissant de branche en branche, il les reposa tout doucement dans leur demeure aérienne. Après quoi, il rejoignit ses amis qui le plaisantèrent sur son action. «Riez tant que vous voudrez, Messieurs,» leur dit-il, «mais je n'aurais pas pu dormir cette nuit si j'avais abandonné ces pauvres oiseaux; leurs cris auraient sans cesse résonné à mes oreilles.»

(,)

Penché vers la souffrance.

Rencontrant un jour un homme tombé sur des pierres, Arnold Bovet, pasteur à Berne, alla vers lui et reconnut qu'il avait trop bu:

-Pourquoi êtes-vous couché là, mon ami?

-Cela m'est bien égal.

-Mais comment en êtes-vous venu jusque-là, pauvre malheureux, ne voulez-vous pas me le raconter?

Touché par tant de bienveillance, le buveur raconta son histoire. Le pasteur était penché sur lui, et l'écoutait attentivement, tandis qu'une grosse larme tombait de sa paupière sur le malheureux:

-Vous pleurez à cause de moi. Je ne sais pas trop mauvais pour vous;

Puis il ajouta en soupirant: Je veux croire que je puis devenir un autre homme.

Bovet lui aida à se lever. Et l'on vit ce spectacle louchant: le respectable pasteur bras dessus, bras dessous avec le pauvre ivrogne, traversant les rues de la ville. Mais les Bernois n'en riaient pas. Ils connaissaient leur pasteur pour l'avoir vu à l'oeuvre. Le pauvre buveur est devenu un enfant de Dieu et cette larme de pitié avait été le premier appel à la conversion.

(.)

Compassion.

Je remarquais dernièrement le soin avec lequel un conducteur de tramway aidait une dame âgée à descendre de voiture. Je lui demandai qui était cette dame.

-«Je ne sais pas son nom», répondit-il, «mais c'est un ange! Ce matin, j'ai vu mourir mon unique enfant. J'ai dû quitter son lit de mort pour aller à mon travail et tout le jour je n'ai pu parler de ma souffrance à personne. Les messieurs, et les dames qui montaient dans le tramway ne voyaient en moi qu'une machine faite pour donner des billets. Enfin vint cette dame, elle me regarda avec attention et me demanda ce que j'avais pour être si triste. Personne ne s'était avisé de me faire cette question. Je pus tout lui raconter. Elle me serra la main sans rien dire, si grande était sa compassion, et des larmes coulèrent le long de ses joues.» Le conducteur pleurait lui-même en me racontant la chose.

Ah! pourquoi traitons-nous les employés comme des machines? Pourquoi n'avons-nous jamais un mot cordial

Le colonel, vivement ému, raconta, le lendemain, l'histoire aux officiers. Une collecte fut faite entre eux. Le produit en fut remis, en leur présence, au brave garçon, qui pleurait et riait en même temps. «Voilà, dit le colonel à ses officiers, le meilleur soldat et le meilleur fils que je connaisse.»

()

Un Noël chrétien.

M. le past. Houter, de Marseille, cite, dans le journal, le Relèvement, une lettre qui lui a été écrite par un pauvre ouvrier. Pour remercier Dieu de lui avoir procuré du travail, il déclarait qu'il voulait fêter Noël en chrétien et ajoutait ces paroles: «Si vous connaissez deux malheureux qui soient embarrassés, le 24 décembre au sujet de leur souper, adressez-les moi, je les recevrai à ma table. Je ne suis pas riche, mais ce que j'ai, je le donne de bon coeur, au nom et sous le regard de Dieu. Voici mort menu: soupe aux choux et au fromage, saucisse, peut-être un peu de dessert et une tasse de café.» M. Houter n'eut pas de peine à trouver des convives. Il alla prendre l'un dans la solitude de soit pauvre logis, et il trouva l'autre dans le chantier que l'Assistance par le travail a ouvert aux ouvriers non employés. Ni l'un, ni l'autre ne se firent tirer par l'oreille. -Certes! le brave chrétien qui les invitait avait bien compris les leçons de la fête de Noël.

Pourquoi es-tu si triste?

Sur l'un des ponts de la Tamise, à Londres, se tenait un homme à l'expression désespérée. Il regardait le courant. Son intention était de se précipiter dans le fleuve, dès qu'il pourrait le faire sans attirer les regards. Il y avait là une toute petite fille de cinq ans dont le père s'était arrêté pour causer avec un ami. Les yeux de l'enfant étaient fixés sur cet homme. Tout à coup, elle lâcha la main paternelle pour courir vers le désespéré. S'adressant à lui, elle lui dit avec un accent qui allait au coeur: «Pourquoi es-tu si triste?» Et l'homme fut remué jusque dans les dernières profondeurs de soit être. Il eut honte de son projet de suicide. Il se résolut à rentrer dans la vie, à l'aimer. L'instant d'avant, il était de ceux qui «n'ont personne.» Maintenant il avait quelqu'un. La sympathie de cette petite fille avait suffi pour le relever, pour faire luire de nouveau à ses yeux la divine espérance. Quelqu'un a écrit: «Le sentiment qu'on n'est point abandonné, agit avec plus de puissance que tous les reproches. Il attise vivement la flamme du bien &ans les âmes.» Que c'est vrai! Les reproches, fussent-ils justifiés, irritent profondément. Ils laissent de l'amertume, lorsqu'ils ne sont pas inspirés par l'amour. La tendresse, l'affection ont rarement manqué leur effet sur l'âme humaine.

(, .)

Un coeur gagné.

Dans un vallon solitaire, vivait une femme vieille comme les pierres. Quoiqu'elle eût déjà quatre-vingt-dix ans, elle savait encore très bien ce qu'elle voulait.

Quand je la visitai pour la première fois, je la trouvai dans son lit, je lui adressai la parole, mais elle se tourna du côté de la muraille et ne me répondit pas un mot.

Quelques mois plus tard, pendant la saison des foins, me trouvant dans le voisinage de cette vieille femme, je

me sentis poussé intérieurement à aller la voir. Elle était assise dans son lit, rouge de colère. Cette fois-là, ce fut elle qui parla la première pour exhaler sa fureur, contre les membres de sa famille qui étaient partis pour les foires sans lui préparer son café. Je pensais à ma mère et je répondis: «Chère bonne grand'mère, le mal est facile à réparer, je vais faire votre café.»

Elle me regarda d'un air narquois, presque méprisant, comme pour me dire:

«Toi, faire du café!»

Mais le fils de ma mère réussit à mener la chose à bien, quoiqu'il ne fût pas facile de trouver les ustensiles nécessaires dans ce ménage en désordre, et je présentai finalement à la vieille femme un café qui était à coup sûr meilleur que celui qu'elle buvait habituellement; il n'y manquait ni le sucre, ni la crème.

Elle avait suivi tous mes gestes avec une attention soutenue et une intime, satisfaction. Elle m'avait vu allumer le feu, poser dessus la casserole remplie d'eau, elle m'avait regardé moulinier le café, chercher le lait, l'écrémer et lorsque j'arrivai enfin devant elle en lui disant:

«Bonne grand'mère, buvez maintenant», elle cacha sa tête, grise entre ses mains flétries et dit en sanglotant: «Oh! comme je suis mauvaise! comme je suis mauvaise!»

Je compris peu à peu le rapport qu'il y avait entre mon café et cette confession, car la bonne vieille ajouta en baisant mes mains avec passion: «Je vois maintenant que vous êtes un homme de Dieu et que vous avez raison de prêcher que les hommes seraient perdus, s'ils n'avaient pas un Sauveur.»

J'avais donc touché le coeur de cette vieille femme en lui rendant ce petit service.

(, , .).

Le bon Samaritain.

Dans une maison d'éducation, les élèves avaient présenté, comme oeuvre dramatique, le bon Samaritain. L'un figurait l'homme attaqué par les brigands, un autre le sacrificateur, un autre le lévite, un autre le Samaritain, d'autres les brigands. L'un deux, à quatre pattes, représentait l'âne du Samaritain. Quand on eut répété quelques fois la pièce, le garçon qui jouait le rôle du prêtre sans pitié, vint auprès du directeur du pensionnat et lui demanda d'un ton suppliant: «Monsieur, laissez-moi faire l'âne, mais je ne veux plus absolument faire le sacrificateur!»

On peut rire de cette histoire, mais ce n'est pas pour faire rire que je la rapporte ici. C'est un symptôme. Nous y voyons la preuve qu'en tout pays chrétien, on ne veut plus représenter le sacrificateur de la parabole.

Il n'est pas nécessaire pour cela de faire l'âne, mais n'est-ce pas un bon signe qu'on préfère passer pour l'âne, plutôt que pour un homme sans coeur et sans pitié, lors même qu'il serait un grand personnage?

(, -)

IV VIE CHR TIENNE Travail

Par le travail.

Ils sont nombreux, les hommes qui, nés dans une situation très humble, sont devenus, par leur travail fidèle, énergique et intelligent, des gloires ou des bienfaiteurs de l'humanité. En voici quelques-uns, d'entre les plus illustres:

Christophe Colomb le célèbre navigateur qui découvrit l'Amérique, était fils d'un pauvre cardeur de laine.

Nicolas Copernic (1473-1543), l'illustre astronome polonais, qui démontra dans un ouvrage célèbre le mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du Soleil, était fils d'un boulanger.

Son égal en science, l'astronome allemand Jean Kepler (1571-1630), le précurseur de Newton, naquit dans la famille d'un humble aubergiste.

Isaac Newton (1642-1727), mathématicien, physicien et astronome de génie, qui se rendit immortel entre autres par la découverte des lois de la gravitation universelle, vit le jour dans une pauvre ferme d'Angleterre.

L'illustre potier huguenot Bernard Palissy, le créateur de la céramique en France, a en pour père un pauvre ouvrier verrier.

Le père de Georges Stephenson (1781-1848), l'inventeur des locomotives, était un simple mineur, ignorant mais honnête.

Le grand naturaliste suédois Charles Linné (1707-1778), commença par faire un apprentissage de cordonnier.

Les deux célèbres explorateurs de l'Afrique David Livingstone (1813- 1873) et Stanley (1841-1904) naquirent tous deux dans des situations très précaires. Le petit David Livingstone gagnait sa vie à dix ans en travaillant dans une filature. Quant à Stanley, sa mère était si pauvre, si malheureuse, qu'elle dût le placer dans un hospice.

Louis Pasteur, le savant chimiste qui s'est acquis une célébrité universelle par sa découverte du sérum contre la rage, était fils d'un ouvrier tanneur.

Luther tourneur.

Luther avait des revenus extrêmement modiques. Souvent sa libéralité envers les pauvres, son besoin de secourir les malheureux de tout genre et d'accueillir dans sa famille beaucoup de personnes qui demandaient au bon docteur soit des conseils spirituels, soit des secours en argent, le mettaient dans la nécessité de contracter des dettes. Dans les dernières années de sa vie seulement, il fut à l'abri de la pauvreté, car le prince de Saxe n'eut pas toujours soin des intérêts matériels du réformateur. Celui-ci songea même à apprendre un métier, pour pouvoir, le cas échéant, gagner son pain et celui de sa famille, en travaillant de ses mains. Mais jamais il ne perdit son inaltérable confiance en Dieu. «Si le monde ne veut plus nous nourrir pour la parole, disait-il, apprenons à vivre de nos mains.»

Il s'appliqua avec zèle au métier de tourneur. «Puisque, parmi nous autres barbares, il n'y a point d'art ni d'esprit cultivé, Wolfgang, mon serviteur et moi, nous nous sommes mis à tourner.» -«J'ai planté, un jardin, écrit-il à Spalatin en décembre 1525; j'ai construit une fontaine, et j'ai assez bien réussi. Viens et tu seras couronné de lis et de roses.»

(,)

Louise Scheppler, la domestique d'Oberlin.

Oberlin vécut encore quarante-trois ans après la mort de sa femme. La Providence lui fit trouver dans une simple paysanne, jeune orpheline de vingt-trois ans, qu'il avait prise pour servante, le secours le plus précieux et le plus inespéré. Cette brave fille, sans autre instruction que celle de l'école primaire, révéla alors les aptitudes les plus remarquables. Elle prit les rênes du ménage d'Oberlin auquel elle avait voué une affection filiale et une reconnaissance sans bornes, Elle fut une seconde mère pour les sept enfants de celui qui avait été pour elle un second père. Elle remplaça même la défunte dans la surveillance des écoles de filles, des asiles et dans la direction des soirées de travail au presbytère. Elle ne tarda pas à être le bras droit du pasteur. par son dévouement intelligent et infatigable. «Louise», dit un des historiens les plus complets de la vie d'Oberlin, «accomplissait les miracles de la foi dont parle l'Évangile. Si elle ne transportait pas matériellement des montagnes, elle soulevait du moins, elle portait légèrement un fardeau, dont la dixième partie eut écrasé tout être réduit. à ses propres forces et au seul témoignage de sa conscience.

«Lorsque Oberlin lui disait: «Louise, mon enfant, il me semble que tu dois être fatiguée; si nous essayions de prendre pour la maison une aide de plus: tu suffirais plus facilement alors à tes courses pénibles à Belmont, à Fouday, Louise répondait: «Mon père Oberlin, je vous le dirai, le jour où je serai fatiguée. Continuez à m'accepter comme votre enfant; je ne demande rien de plus, rien de moins. Je vous dis tout, je vous demande tout comme à un père, vous le savez bien. Et ce que vous ne pouvez pas me donner, je le demande à notre Père qui est aux cieux.»

Lorsque Oberlin la questionnait sur l'intérieur de la maison: «Louise, es-tu contente des enfants?» elle répondait-«Vous savez que les aînés se conduisent eux-mêmes; les petits que Mme Salomé nous a laissés sont quelquefois bien remuants, bien revêches, car, comme vous dites, le vieil Adam est en nous tous et toutes et vent être chassé à grands coups de verge. Mais je les punis, les pauvres petits, bien rarement. Quand je leur, parle de leur mère, qui est maintenant une soeur des bons anges, et que je leur dis: «Votre bonne mère a des ailes toutes blanches, et elle est agenouillée devant le trône de Dieu Jéhovah: mais toutes. les fois que nous l'appelons, elle vole vers nous, invisible; elle est près de vous, près de vous; elle nous aime, elle nous protège toujours...» quand je leur dis cela, ils me regardent avec leurs bons petits yeux bleus et ils m'obéissent comme si je les avais mis au monde.»

(,)

Les débuts d'un président des Etats-Unis.

(Abraham Lincoln)

Son père, Thomas Lincoln, qui, dans sa complète ignorance, ne pouvait se rendre compte du tort qu'il causait à son enfant, le reprenait de l'école pour se faire aider par lui dans ses travaux ou pour le louer comme petit

domestique à des fermiers du voisinage. En sorte que, bien que la période des études d'Abraham embrassât neuf années de son enfance et de sa jeunesse, il n'avait réellement été en classe que douze mois en tout! Et quelle énergie, quelle volonté il lui fallut pour atteindre ce résultat! Fréquemment le lieu où se tenait l'école était distant de quatorze ou quinze kilomètres, il devait marcher une demi-journée à l'aller, une demi-journée au retour pour y passer deux heures!

Mais Abraham était studieux dans l'âme; ces fragments, ces bribes d'instruction, il savait les coordonner, les ajuster les uns aux autres, les compléter par son labeur solitaire, persévérant et acharné. Dès que soit travail manuel lui donnait un peu de répit, laissant hache, scie, bêche ou marteau, il lisait, étudiait, réfléchissait, avec une ardeur que nul obstacle ne parvenait, non pas même à abattre, mais à décourager.

N'ayant pas d'argent pour se procurer papier, plumes ou encre, il calculait et écrivait ses devoirs avec un morceau de charbon, soit sur les poutres de la hutte, soit sur des planches qu'il avait dégrossies lui-même. Le seul cahier qu'il possédait lui servait à recopier ou résumer, de sa jolie écriture fine et soignée, ce qu'il trouvait de plus intéressant dans les livres qu'il empruntait à droite et à gauche, - car, naturellement, il ne fallait pas songer à en acheter, -et qu'après son éreintante journée de charpentier ou de garçon de ferme, il lisait le soir, à la lueur du foyer lui tenant lieu de lampe.

Que de mal il eut à ses débuts, le brave garçon, et combien d'autres, moins tenaces, moins persévérants que lui, se seraient découragés au cours de tous les pénibles métiers qu'il exerça, de toutes les dures. expériences qu'il lui fallut faire! Tour à tour nous le voyons servir dans les fermes comme domestique, construire et piloter des radeaux, défricher des terres nouvelles, abattre des arbres, scier du bois, fabriquer des pieux pour les' clôtures, aller dans les villages offrir de la mercerie et des articles de pacotille, s'engager chez un épicier comme garçon de magasin...

Heureusement, l'entrain, la bonne humeur du jeune homme l'accompagnaient partout, lui rendaient la tâche plus facile, l'aidaient à surmonter ses nombreux déboires. Et, dans quelque milieu qu'il se trouvât, il se faisait aimer de chacun par la touchante bouté de son coeur, jointe à son caractère ouvert et sympathique, à ses manières cordiales, à son don inné, -qu'il conserva toute sa vie, -pour éclaircir, d'une plaisanterie, d'un bon mot d'une drôlerie irrésistible, les situations les plus ennuyeuses, voire même les plus désespérées!

(, .)

A quoi le reconnaîtrai-je?

On raconte un trait touchant, relatif à Sir Bartle Frère, général et administrateur anglais de renom, mort il y a quelques années. Un jour qu'il devait rentrer de voyage, sa femme voulut envoyer à la gare un domestique pour le recevoir. Le serviteur, nouveau dans la maison, ne connaissait pas encore son, maître.

Comment pourrai-je le reconnaître demanda-t-il?

Oh! répondit Mme Frère, vous verrez un homme de haute taille, qui sera sans doute occupé, à rendre service à quelqu'un.

Le valet de chambre alla à l'arrivée du train, et vit un homme de haute taille, qui aidait une vieille dame à descendre du wagon. Il se présenta aussitôt à lui: c'était bien Sir Bartle.

Voilà un signe distinctif, qui vaut bien une épaulette et même un bout de ruban de couleur.

La fausse honte.

Une jeune servante balayait en pleurant le vestibule de la maison et le seuil de la porte. Une dame l'aperçoit de la maison voisine; aussitôt elle descend, s'approche et la questionne avec intérêt, Elle apprend que cette jeune fille, née dans l'aisance et habituée à être servie, a perdu ses parents, ruinés par une banqueroute et a dû se placer comme servante, pour gagner sa vie.

Ce n'est pas le travail qui me peine, ajoutait-elle, j'aime le travail mais c'est la honte, Il faut que je balaye devant la maison, dans la rue, et tout le monde me voit!

La dame prend avec douceur le balai des mains de la jeune fille et se met à balayer à sa place.

Stupéfaite, cette dernière la regarde, et veut enfin l'empêcher.

Laissez, mon enfant, lui dit la dame, en continuant à balayer dans la rue. Il n'y a point de honte à faire un travail utile, surtout quand la volonté de Dieu nous y appelle. De plus grands que vous et que moi ont vaqué à d'humbles travaux, et le Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour nous sauver, a vécu bien des années dans une humble condition. Il a voulu laver les pieds de ses disciples, et sans doute, il a souvent aidé sa mère dans la maison, car il était soumis à ses parents, doux et humble de coeur.

IV VIE CHR TIENNE Devant la mort

La mort de Mélanchthon.

L'année 1560 l'avait trouvé occupé de sa fin, méditant sur l'approche solennelle de la mort. Il prie Dieu chaque jour, à son lever, de lui adoucir ce passage. Malgré ses vives douleurs, il veut continuer ses travaux ordinaires, il demande qu'on le porte à l'académie pour y faire sa leçon de dialectique.

Cependant ses forces s'affaiblissaient de jour en jour. Ne pouvant souffrir aucune position, à cause son extrême faiblesse, il voulut qu'on le plaçât sur une litière de voyage. «Ceci s'appelle un lit de voyage, dit-il; n'est-ce pas dans ce lit que je vais partir?» En effet, le 19 avril fut son dernier jour sur la terre.

Vers midi, on introduisit dans sa chambre le pasteur et les professeurs de Wittemberg. Il leur demanda la lecture de ses morceaux favoris de l'écriture sainte; c'étaient les psaumes 24, 25 et 26, le chapitre 33 d'Esaië, la prière sacerdotale et le 5me chapitre de l'épître aux Romains. Les dernières paroles intelligibles qu'il prononça furent celles-ci: J'ai toujours présenté à mon esprit ces paroles de Jean sur le Fils de Dieu: «Le monde ne l'a pas reçu, mais à ceux qui l'ont reçu, il a donné le privilège de devenir enfants de Dieu.» Après quoi, ajoutent ses biographes, il remua les lèvres environ un quart d'heure, comme s'il eut continué en lui-même ses pieuses réflexions. A ce moment, son gendre s'approcha pour lui demander s'il voulait quelque chose: «Rien, dit-il, que le ciel.» Quelques minutes après, son âme entra en possession de cette paix éternelle après laquelle il avait tant soupiré pendant sa vie.

Il faut quitter tout cela.

Brienne, le secrétaire de Mazarin, surprit une fois le cardinal, presque à la veille de sa mort, errant la nuit dans sa galerie de tableaux. «Je l'entendis venir, dit-il dans ses Mémoires, au bruit que faisaient ses pantoufles qu'il traînait comme un homme fort languissant et qui sort d'une grande maladie.»

Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disait: «Il faut quitter tout cela!» Il s'arrêtait à chaque pas, car il était très faible, il se tenait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et jetait les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue; il disait du plus profond de son coeur: «Il faut quitter tout cela». Et, en se tournant, il ajoutait: «Et encore cela! Que j'ai eu de peine à acquérir ces choses. Puis-je les abandonner sans regret?... Je ne les verrai plus où je vais!»

Je fis un grand soupir que je ne pus retenir, et il m'entendit. «Qui est-là, dit-il, qui est-là? C'est moi, Monseigneur... -Approchez, approchez, me dit-il d'un ton fort dolent.»

Il était nu dans sa robe de chambre de camelot fourré de petit-gris, son bonnet de nuit sur la tête; il me dit: «Donnez-moi la main, je suis bien faible, je n'en puis plus...» et revenant à sa pensée: «Voyez-vous, mon ami, ce beau tableau du Corrège (c'était le Sposalizio) et encore cette Vénus du Titien, et ce Déluge d'Antoine Carrache, car je sais que vous aimez les tableaux et que vous vous y connaissez très bien. Ah! mon pauvre ami, il faut quitter tout cela! Adieu, chers tableaux que j'ai tant aimés...»

Au seuil de l'heure suprême, ce prince de l'Eglise n'avait des regrets que pour les beautés de la terre.

Voltaire et le cardinal de Berni.

Le 22 décembre 1766, Voltaire écrivait au cardinal de Berni: «Pour moi, chétif, je fais la guerre jusqu'au dernier moment; je reçois cent estocades, j'en rends deux cents, et je ris. Je vois à ma porte Genève en combustion pour des querelles de bibus, et je ris encore, et, Dieu merci, je regarde ce monde comme une farce qui devient quelquefois tragique... Tout est égal au bout de la journée, et tout est encore plus égal au bout de toutes les journées.»

Et l'on sait que quand vint pour Voltaire «le bout de toutes les journées», tout ne lui fut pas égal. Pendant son agonie, ses cris et ses blasphèmes jetaient la terreur dans l'âme de ceux qui l'entouraient. Sa garde-malade déclara que pour rien au monde elle ne serait une seconde fois le témoin d'une fin aussi épouvantable.

Querelles sans importance.

La Bible à notre chevet.

Dans l'île de Whigt se trouve un monument érigé en l'honneur de la princesse Elisabeth, fille de l'infortuné Charles 1er Elle mourut de chagrin en 1656, prisonnière dans un château-fort. Sa statue de grandeur naturelle a ceci de spécial que la tête repose sur un livre ouvert. En effet, elle fut trouvée morte dans son lit, avec sa Bible ouverte devant elle; son doigt indiquait cette parole du Sauveur: «Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai.»

Mourir en paix.

Lorsque j'étais étudiant, le professeur Tholuck, que j'avais le privilège de connaître, me raconta l'anecdote suivante:

«Dans un voyage en Italie, dit-il, je fus conduit par un cocher dont la physionomie ouverte gagna ma sympathie. En le quittant, je lui demandai quel était le plus grand désir de son coeur. Sans hésiter, il me répondit d'une voix vibrante: «Morire in pace con Dio.» (Mourir en paix avec Dieu). Tel était le voeu suprême de cet homme simple, le voeu qui dominait et déterminait tous les autres. Le vieux Tholuck ajoutait que parmi toutes les choses belles et grandes qu'il avait vues et entendues en Italie, aucune ne l'avait autant ému et réjoui que la simple parole du cocher des Abruzzes. Ils sont tous frères, ceux qui désirent par-dessus tout mourir en paix avec Dieu.

(,)

Misère profonde!

C'était en 1848, au mois de mai. La révolution éclatait à Paris. Un homme à l'aspect misérable fuyait la foule agitée et tumultueuse, en s'appuyant péniblement sur une canne, pour gagner une des salles du Louvre. Toute personne qui connaît Paris, a vu la salle située au rez-de-chaussée de ce splendide édifice. C'est là que se trouve la superbe statue en marbre: la Vénus de Milo. Cet homme s'affaissa devant elle et des larmes amères inondèrent son visage. C'était Henri Heine, le génial poète allemand.

À le voir, on devinait sans peine tout un monde de douleurs. «Misère profonde, s'écria-t-il, ton nom est Henri Heine.» La source de cette détresse poignante se trouvait hélas! dans la convoitise du monde. Heine avait tout consacré à la recherche du plaisir mauvais, des jouissances charnelles: son corps et son âme, sa conscience et sa raison, son coeur et sa lyre. Il avait tout perdu: corps, âme, conscience, raison, coeur et génie.

(,)

Garfield.

Un des médecins qui ont opéré le président des Etats-Unis, raconte ce qui suit:

«Quand nous eûmes administré l'éther, et au moment où le président allait s'endormir, nous vîmes ses lèvres s'agiter. Nous penchant alors pour entendre ce qui pouvait être ses dernières paroles, nous l'entendîmes prononcer, faiblement mais distinctement, ces mots de la prière du Seigneur: «Ton règne vienne. Ta volonté soit faite!»

Belle mort d'un prince allemand.

On sait que le jeune duc Frédéric-Guillaume de Mecklembourg-Schwerin, frère cadet du duc régnant, a récemment péri en mer près de Cuxhaven, dans une tempête qui a renversé le torpilleur qu'il commandait. Fidèle jusqu'au bout à son devoir d'officier, il n'avait pas voulu songer à son salut personnel tant qu'une partie

de l'équipage du navire était encore en danger de mort. Le chauffeur Leckebusch, un des réchappés du naufrage, raconte que, peu avant d'être englouti par les flots, le duc, s'adressant à ses hommes, leur disait: «Mes amis, tout est maintenant perdu! prions une dernière fois ensemble! Père, reçois nos âmes auprès de toi dans le ciel et donne-nous une mort rapide et facile!

Que ta volonté soit faite.

Fénelon, archevêque de Cambrai, ayant appris la mort de son élève, le duc de Bourgogne, qu'il avait formé avec tant de soins pour le bonheur de la France, vint se joindre à la foule des seigneurs qui entouraient le cercueil en pleurant. Il resta quelque temps plongé dans une contemplation muette devant le cadavre. Enfin, il rompit le silence en disant: «Ici repose mon prince bien-aimé, pour qui j'avais toute la tendresse d'un père. Et j'étais bien payé de retour, car il m'aimait, lui aussi, avec le dévouement d'un fils. Le voilà mort, et avec lui a péri tout mon bonheur ici-bas. Cependant, s'il ne fallait que remuer une paille pour le ramener à la vie, je ne voudrais pas soulever cette paille contre la volonté de Dieu.»

Simple et belle parole! Pussions-nous tous prononcer dans le même sens cette demande: Ta volonté soit faite!

(, .)

Le sceptique devant la mort.

En mars dernier, Sébastien Faure a fait une conférence à Millau, dans l'Aveyron. Avec esprit et talent, il s'est moqué des espérances des croyants. «Votre félicité éternelle, leur a-t-il dit, nous vous la laissons. Cette terre, dont vous avez fait un enfer, nous voulons en faire notre paradis. Et dans ce paradis, il n'y aura pas, comme dans votre Evangile, beaucoup d'appelés et peu d'élus. Tous sont appelés et tous seront élus.»

A l'ouïe de ces affirmations, dit le journal Le Christianisme, une dame croyante, vêtue de noir, demanda la parole.

-Monsieur, dit-elle à l'orateur athée, êtes-vous père?

-J'ai vingt-sept enfants, madame, répondit-il (faisant sans doute allusion à son orphelinat).

-Je vous demande, monsieur, si vous êtes père?

-Je vous répète que j'ai vingt-sept enfants.

-Eh bien! monsieur, moi, je suis mère; j'avais un enfant qui faisait la joie et le bonheur de ma vie; j'ai perdu cet enfant. Voulez-vous m'expliquer comment je puis avoir le ciel sur la terre si vous ne me laissez pas seulement l'espoir de le retrouver un jour?

-C'est Dieu qui vous l'a pris, votre enfant, dit d'un ton railleur, Sébastien Faure.

-Je vous demande, monsieur, de m'expliquer comment je puis avoir le ciel sur la terre sans mon enfant.

-C'est Dieu qui vous l'a pris, votre enfant, répéta l'orateur, sur le même ton doucereux et moqueur.

-Je vous demande, monsieur, de m'expliquer comment je puis avoir le ciel sur la terre sans mon enfant, répéta sans s'émouvoir et avec une impressionnante insistance, la dame en deuil.

-Vous avez toute ma sympathie, madame, mais que voulez-vous que je fasse?

-Monsieur, je vous remercie pour votre sympathie, mais elle ne me rendra pas mon enfant. Ce que je vous demande, c'est de m'expliquer comment je puis avoir le ciel sur la terre sans mon enfant.

Alors une véritable rage s'empara de Sébastien Faure. Fermant les poings, et avec un rictus sauvage sur sa face, il rugit littéralement:

-Mais est-ce que je puis vous le rendre, votre enfant? Est-ce que je puis faire un miracle?

Avec une ténacité peu ordinaire et le plus grand calme, la dame répéta sa fatidique question:

-Je ne vous demande pas de faire un miracle, je vous demande de m'expliquer comment je puis avoir le ciel sur la terre sans mon enfant? -

-Vous m'embêtez, répondit le grossier personnage, et il tourna le dos à la mère en deuil.

Devant la mort.

A propos du naufrage du vaisseau anglais le Larchmont (150 victimes), les journaux ont reproduit ce détail:

«Une des deux survivantes raconte qu'au moment où le navire coulait, dix femmes étaient à genoux et qu'elles chantaient, paisibles au milieu de la terreur générale, le cantique très populaire dans leur pays:

Debout, sainte cohorte,

Soldats du Roi des rois.»

Ces femmes étaient naturellement des chrétiennes.

Quel exemple à retenir! Cette sérénité dans la prière, ce calme en un tel moment! C'est, remarque le Bon Semeur, l'illustration de cet hymne de confiance qui est dans notre Bible, le psaume 46: «Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse. C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand la terre est bouleversée, quand les flots de la mer mugissent, écument, se soulèvent jusqu'à faire trembler les montagnes!»

(,)

V MOYENS DE GRACE La Bible

Diderot et la Bible.

Au XVIIIe siècle, il y avait à Paris une société de philosophes, dont le passe-temps favori était de tourner la Bible en ridicule.

Un soir qu'ils en avaient lu quelques chapitres et qu'ils s'apprêtaient à les critiquer, l'un d'eux, Diderot, se leva et dit:

«La vérité m'oblige à avouer, Messieurs, que je ne connais personne qui ait jamais écrit avec autant de talent que les pêcheurs et les péagers auxquels nous devons ce livre. J'affirme même qu'aucun de nous ne serait capable d'écrire une histoire à la fois aussi simple et aussi élevée, aussi pratique et d'un effet aussi puissant. Ne vous étonnez pas que ce court récit des souffrances et de la mort de Jésus-Christ accomplisse des miracles, puisqu'il a traversé les siècles.»

Walter Scott et la Bible.

Walter Scott, le célèbre romancier anglais ne sortait jamais le dimanche en voiture ou à cheval. Il avait pour principe que les animaux ont droit, comme l'homme, au repos dominical. Pendant l'été, aussitôt qu'il avait célébré le service divin dans sa maison avec les siens, il partait avec eux et se rendait dans les bois ou dans la campagne; tous s'asseyaient sur l'herbe et l'on prenait le repas de midi. Puis, là, comme à la maison, quand le temps ne permettait pas de sortir, le grand écrivain racontait une histoire puisée dans le riche trésor de la Bible. Il savait ce livre presque par coeur et pouvait rendre la dignité simple ou la sublime grandeur de l'Écriture sainte avec le même talent qu'il mettait à rappeler les ballades et les légendes de sa patrie.

Charles Dickens et ses fils.

Voici un extrait d'une lettre que le célèbre romancier anglais Charles Dickens écrivait à l'un de ses fils, le 15 octobre 1868:

... Quand tes frères ont quitté la maison, je leur ai écrit à chacun ce que je vais t'écrire maintenant. Tu sais que je ne t'ai jamais gêné en t'imposant des pratiques religieuses qui pussent te comprimer et que je n'ai aucune sympathie pour des formes qui ne sont que des formes et qui n'ont pas de sens. Mais je désire, avec toute l'énergie comme avec toute l'affection dont je suis capable, graver une conviction dans ton esprit: la conviction que le Nouveau Testament est un livre sans prix, et que l'étude de ce livre nous fournit notre seul guide infallible pour la vie.

Je te recommande également de dire matin et soir une prière chrétienne. C'est cette ligne de conduite que j'ai observée toute ma vie. Rappelle-toi que j'ai essayé de te faire comprendre et aimer le Nouveau-Testament quand tu n'étais encore qu'un bébé. Que Dieu te bénisse.

(.)

Sauvé par un verset de la Bible.

Henri Feuler se trouvait à Rome pour compléter son éducation artistique, quand, dégoûté de la vie, il forma le projet de se jeter, un soir, dans le Tibre.

L'accomplissement de ce criminel dessein était des plus faciles: l'hôtel où demeurait le malheureux jeune homme donnait directement sur le Tibre. Descendre au rez-de-chaussée, ouvrir une porte de service, enjamber une barrière et se laisser tomber dans le fleuve, tout cela pouvait se faire en quelques instants.

Cependant on entendait encore le bruit des domestiques qui allaient et venaient dans le bas de l'hôtel; pour plus de sûreté, il fallait donc un peu attendre. Fiévreusement, Feuler emploie ce temps à mettre quelque ordre dans ses papiers; c'est alors qu'il voit au fond de sa malle un Nouveau-Testament, que sa tante lui avait donné; le livre y dormait depuis huit ans!

Sans savoir pourquoi, Feuler le prend, l'ouvre au hasard et tombe sur le chapitre XII des Hébreux, et dans ce chapitre, sur le verset 5^{me} dont un mot surtout lui traverse le coeur: Mon enfant. Il semble que Dieu même l'interpelle directement! «Mon enfant, pourquoi méprises-tu l'avertissement du Seigneur, et pourquoi perds-tu courage quand il te reprend?» Dans cette parole de paternel reproche, chaque mot, du reste, le terrasse bien plus que les menaces. Ce que la colère n'aurait pu accomplir, l'amour, grave et tendre, le fait sans effort, Le coupable tombe à genoux aux pieds de ce Dieu délaissé pendant tant d'années.

Ce que cette nuit mémorable a commencé, les journées suivantes le continueront: un livre de Vinet y contribuera pour sa part, et bientôt, abandonnant ses pinceaux, sans croire, cependant, que la peinture soit incompatible avec la vie chrétienne, le nouveau disciple du Christ reprendra le chemin de son village, pour y retrouver le recueillement et l'affermissement de sa foi, comme Paul en Arabie.

Feuler eut dès lors une passion unique: sauver des âmes. Il travailla en France, à Villefranche-sur-Saône et en Suisse, notamment à Lausanne, s'intéressant surtout aux jeunes gens et aux ouvriers.

La parabole de l'enfant prodigue.

En 1849 et 1850, Léon Pilatte évangélisait Paris, rue Mouffetard, le public le plus révolutionnaire et le plus ignorant de la Bible. Il raconte dans ses souvenirs le fait suivant:

Un soir, ayant gravi les trois marches de ma petite estrade, j'ouvris mon Nouveau-Testament au chapitre XV de saint Luc, et, sans autre préambule; «Mes amis, leur dis-je, écoutez une histoire.» À ces mots magiques, l'assemblée houleuse et bruyante fit silence et je lus la parabole de l'enfant prodigue,

Il y a bien des degrés dans le silence. À mesure que je lisais, celui qui régnait dans la salle augmentait d'intensité. Une émotion visible, - ou plutôt sensible, car elle me gagnait, -s'était emparée de toutes ces pauvres âmes. Suspendues à mes lèvres, elles écoutaient comme jamais je n'ai vu écouter. Au dernier mot de la touchante parabole, beaucoup sanglotaient tout haut.

Je laisse à penser au lecteur si la prédication qui suivit fut froide ou froidement reçue.

La Bible d'un paysan irlandais.

Dans les temps où les Sociétés bibliques n'avaient pas encore répandu par millions les exemplaires de la Parole de Dieu, le fermier d'un vaste domaine, en Irlande, vint un jour supplier le maître de cette terre de lui confier pour quelque temps son Nouveau Testament. Mais celui-ci, craignant sans doute que le paysan ne gâtât son livre, lui refusa sa demande.

-Veuillez au moins me permettre de le copier, reprit le paysan.

-Comment en viendriez-vous à bout? objecta le Seigneur. Vous n'avez pour cela ni encre, ni plumes.

Mais le paysan insistait, assurant qu'il se procurerait bien les objets nécessaires, si seulement le maître voulait consentir à ce que son fermier vînt tous les soirs s'établir dans son antichambre. Comment résister à une requête à la fois si humble et si pressante? Elle fut accordée et, dès ce même soir, on vit arriver au château le pieux fermier qui, d'une main durcie par le travail et à la clarté d'une chandelle, se mit à copier, verset après verset, chapitre après chapitre, les pages du Livre de vie.

La nuit était souvent très avancée, que notre fermier écrivait, écrivait toujours. Il poursuivit son travail pendant bien des années, jusqu'à ce qu'enfin, parvenu au terme de son oeuvre, il vint un jour tout joyeux montrer son Nouveau Testament à son maître, qui lui dit

-Faisons un échange; je te donnerai ce Nouveau-Testament, bien imprimé et solidement relié, si tu veux me céder le tien.

Le paysan accepta cette offre, et ce fut ainsi que son manuscrit passa entre les mains de la Société biblique de Londres, qui le conserve comme un précieux monument de l'amour d'un pieux agriculteur pour la parole de Dieu.

(,)

L'île Pitcairn.

L'île Pitcairn est un îlot solitaire au milieu de l'océan. Pacifique. Elle mesure près de trois lieues de tour. Découverte par Carteret, il y a cent-vingt-cinq ans, elle reçut de lui le nom de l'officier qui l'avait aperçue le premier. C'est là que vécurent pendant plus de soixante ans les matelots révoltés du Bounty et leurs descendants. Ils y abordèrent au nombre de neuf, en 1790, avec dix hommes et douze femmes de Tahiti. A ce moment, l'île était inhabitée. Plus tard, on découvrit des vestiges d'habitations antérieures.

Dans cette colonie, qui remonte déjà à plus d'un siècle, éclatèrent des querelles violentes, sanglantes même. Le feu des passions, nourri par les boissons fortes, fut si ardent et si destructeur que le siècle nouveau se leva sur des scènes de désolation: tous les Tahitiens avaient péri, ainsi que tous les matelots anglais, sauf un seul. De tous les révoltés, John Adams était le seul survivant. Lors de son naufrage, il avait sauvé une Bible et un livre de prières de l'Eglise anglicane. Privé de toute autre lecture et de la société de ses anciens compagnons de crime, il se mit à lire ces deux livres, soit pour passer le temps, soit pour y chercher des conseils et une consolation. La parole de Dieu lui fit l'effet d'un miroir magique; elle lui apprit à se voir dans toute sa laideur morale; le remords de ses péchés et de ses crimes commença à flageller sa conscience comme un fouet de scorpions. De la contrition, il fut amené à la conversion, de la crainte à la foi, et tout cela sans guide humain. Bientôt, il fut un vrai disciple de Christ, mieux que cela, un vrai témoin de sa grâce, un missionnaire. Avec ces

deux livres, il essaya d'enseigner les Tahitiennes grossières et ignorantes qui vivaient près de lui, ainsi que les enfants issus du mélange des deux races. Résultat merveilleux! Sur cette île solitaire se forma une société chrétienne remarquable. Tous les voyageurs qui ont visité ces parages rendent un témoignage unanime à la douceur de caractère, aux moeurs simples et douces qui règnent dans ce milieu.

(, .)

Une prédication à Brême.

En 1855, j'étais alors en première, je fis un voyage de vacances avec deux de mes condisciples. La veille de Pentecôte, nous arrivâmes à Brême, que nous voulions visiter, et le lendemain nous nous rendîmes à l'église Saint-Etienne. Notre seul but était d'y entendre un grand orateur, le pasteur Mallet. Son admirable sermon, écouté dans le plus grand recueillement, raviva en moi les impressions que j'avais reçues du Dr Wichern.

Cet homme a raison, me dis-je; et s'il a raison, toi, tu as tort. Et le christianisme se représenta à moi comme le chemin de la vie et du bonheur.

Après le culte, je dis à mes amis: «Puisque le christianisme est ce que nous venons d'entendre, je veux devenir un vrai chrétien; oui, même l'envie me prend d'étudier la théologie.» Mes amis, qui savaient que mon dessein était de devenir médecin, me firent de gros yeux et secouèrent la tête, mais ne dirent pas un mot.

L'heure que je passai dans l'église Saint-Etienne fut un des moments les plus importants de ma vie.

(, , .)

Confiance dans la parole de Dieu.

Un dimanche, pendant la guerre franco-allemande, le 61-e régiment passait par Berlin et s'y arrêta quelques heures. On demandait avec anxiété des colporteurs, mais il n'y en avait pas. Comme le régiment partait, un homme tira de sa poche une page jaunie:

«Voilà, dit-il en la montrant à ses amis, voilà une page d'une vieille Bible; personne n'est venu nous apporter la Parole de Dieu, et c'est là tout ce que nous avons pour marcher au feu, et peut-être à la mort.»

(, .)

Une jeune servante basque.

Une jeune Basque, Anna Urraty, élevée dans le catholicisme, se plaça vers 1850 chez le pasteur de La Harpe, à Bordeaux. Elle s'y convertit. Plus tard, elle devint lectrice de la Bible, d'abord

à Paris, puis dans son propre pays, en Béarn, où elle rencontra beaucoup de persécutions. Pour faire connaître le plus efficacement possible l'Évangile à son peuple, elle prépara, au prix d'un travail opiniâtre, une traduction basque de l'Évangile de Jean et des épîtres de Pierre. Elle traduisait sur la version de Sacy, qu'elle

rectifiait au moyen d'Osterwald. Quand elle eut achevé, se posa la question: Ces traductions, comment les imprimer? Elle n'avait pas de ressources et ne savait pas où s'en procurer. Elle décida donc de gagner par son propre travail, par un travail de nuit, la somme nécessaire. Elle finit par la réunir et en 1873, elle fit imprimer sa traduction à ses frais, à Bayonne. Plus tard, cette traduction fut révisée et rééditée par les soins de la Société biblique de France.

La Bible du portier.

Dans l'automne de 1885, un pasteur, traversant un village, vit une femme en larmes sur le seuil de sa chaumière. Il s'approcha et lui demanda la cause de sa douleur. Elle le conduisit auprès de son mari, qui était à ses derniers moments. Le pasteur parla de Christ au mourant. «Oh! répondit celui-ci, je sais que Christ est mon Sauveur.» Et comme le pasteur lui demandait par quel moyen il avait été amené à la foi en Jésus-Christ, le pauvre, homme lui mit une Bible dans la main. Comment cette Bible était-elle venue en sa possession?- Il avait été portier à l'Exposition de 1878. Le dernier jour de l'Exposition, une Bible avait été remise, au nom de la Société biblique, à chacun des soixante-douze portiers du palais. C'est ainsi qu'il avait eu la Bible, la Bible grâce à laquelle il mourait en paix.

Le général Wakasa.

Le 14 mai 1886, le Dr Verbeck, missionnaire à Nagasaki, au Japon, recevait la visite d'un ministre d'Etat japonais, Wakasa, accompagné de son frère, de ses deux fils et d'un parent du nom de Molino. Le ministre, après avoir parlé longuement de la joie qu'il avait eue à étudier les Evangiles, demanda le baptême pour lui et pour ses deux amis. A ce moment, au Japon, le christianisme était une religion interdite, et demander le baptême, c'était s'exposer à la mort. Le dimanche suivant, le Dr Verbeck baptisait les trois nobles japonais.

Comment ces personnages avaient-ils connu l'Evangile? En 1854, pendant les négociations qui devaient aboutir quatre ans plus tard au traité en vertu duquel certains ports japonais furent ouverts aux vaisseaux anglais, la flotte anglaise était dans le port de Nagasaki, et l'on craignait une descente des troupes anglaises. Wakasa, alors commandant en chef des troupes, japonaises, avait pour mission de prévenir, s'il le fallait par la force, toute communication avec la flotte étrangère. Chaque jour, il faisait dans une embarcation légère le tour du port, pour s'assurer que tout était en ordre. Dans une de ses tournées, il remarqua un 'livré à la surface de l'eau. Il le fit prendre, craignant, que ce ne fût peut-être une pièce compromettante. C'était un Nouveau Testament anglais.

Ayant appris que ce livre était traduit en chinois, il en fit venir un exemplaire de Chang-Haï, et, aussitôt que le départ de la flotte anglaise lui eut rendu ses loisirs, il se mit à l'étudier avec son frère Ayabé, Molino et deux amis.

C'est ce livre!

Le chapelain de la prison de Dartmoor (Devonshire, Angleterre), raconta, il y a quelques années, le fait suivant à une personne qui visitait la prison.

«Nous avons ici un prisonnier dont l'histoire est des plus remarquables. Il est condamné pour vol avec

effraction, et c'est sa cinquième condamnation. Jamais homme n'avait donné tant de peine au gouverneur. Il faisait du mal aux autres prisonniers, et on avait dû l'isoler. Il mettait sa gloire dans le mal.

Un jour, en faisant une tournée, j'arrive à sa cellule. J'hésitais à entrer. J'ouvre cependant, et je le vois appuyé contre le mur, la main dans la poche, le visage maussade. Rassemblant mon énergie, je lui dis d'un ton de bonne humeur, en l'appelant par son nom:

-Ce dont vous avez besoin, je vais vous le dire, c'est d'être changé en dedans!

Il prit la chose un peu comme une plaisanterie, et il répondit avec un rire étrange:

-Eh bien! je pense que vous avez à peu près raison.

Ce n'était pas la réponse que j'attendais, mais je saisis l'occasion.

-Savez-vous que vous pouvez être changé?

-Ce n'est pas probable, dit-il d'une voix traînante.

-Vous vous trompez, mon garçon, c'est possible. D'autres ont fait cette expérience. D'ailleurs, ce n'est pas l'homme qui dit cela, c'est Dieu! Tenez, prenez ce livre, lisez ces trois versets, et ceci (je marquai **Jn 3**). Je reprendrai ma Bible quand je reviendrai vous voir.

Il parut surpris de voir que je lui confiais ma Bible, mais son intérêt était éveillé, ou du moins, sa curiosité.

Je restai trois jours sans revenir. Quand je le revis, je fus frappé du changement extraordinaire de sa physionomie. Ce n'est pas assez de dire que son visage était tout éclairé, je n'exagère pas en disant qu'il semblait avoir un visage tout nouveau.

Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je.

-Ce que c'est? répondit-il, C'est ce Livre!

Il me dit qu'il avait lu et relu ces trois versets, et chaque fois ils lui paraissaient plus merveilleux. Puis il avait lu l'autre passage, et un moment après, le chagrin, le remords, la repentance, éveillés par le souvenir de vérités entendues dans son enfance, l'avaient jeté à genoux comme de véritables vagues. Il avait prié en agonie. Combien de temps? IL ne pouvait le dire. Mais détournant ses regards de lui-même, il s'était vraiment confié en Christ, et il avait la certitude que Dieu lui avait pardonné.

Il y a quelques mois de cela, et je puis dire que si jamais un homme a été converti, c'est lui, -il était la malédiction de la prison. Maintenant, il en est la joie. Il fera n'importe quoi pour n'importe qui. La semaine dernière, il me disait:

-Je suis heureux d'être condamné pour longtemps.

-Et pourquoi?

-Parce que ma prison est l'endroit le plus heureux que je connaisse sur la terre.»

Témoignage d'un Indou.

A l'assemblée annuelle de la Société biblique, à Londres, en 1897, un des orateurs, un Indou, M. Sorabji, avocat à Allahabad, a raconté le trait suivant:

Mon père était élève dans une école missionnaire de Bombay, et très fort en mathématiques. Un jour, il avait trouvé, croyait-il, la solution d'un problème, Mais son professeur indou lui dit que la solution était fausse. L'enfant, pour montrer au professeur son mépris, arracha son turban. C'était l'injure la plus grave qu'il pût lui faire. Très irrité, l'Indou conduisit l'enfant au directeur, demandant qu'il fût sévèrement puni. Le directeur, occupé en ce moment, l'enferma dans une chambre, se réservant de réfléchir à ce qu'il fallait faire et l'y oubliant. Il y avait dans cette chambre un Nouveau Testament; et pour passer le temps, le jeune Sorabji se mit à le lire. Lorsque, plusieurs heures après, le directeur ouvrit la porte, au lieu de se trouver comme il s'y attendait, en face d'un enfant rebelle, il se trouva devant un enfant tout à fait calme, et prêt à faire des excuses. Depuis ce jour, le Nouveau Testament fut le compagnon journalier du jeune garçon. Celui-ci appartenait à une haute famille parsi, et était enfant unique. Les siens furent désolés, quand il leur fit part de son dessein d'embrasser cette religion. On célébra pour lui des cérémonies funèbres comme s'il était mort. Le gouvernement dut lui donner une garde pour le protéger. Même les siens le mirent dans un bateau, sans gouvernail et sans rames, et l'abandonnèrent en mer, espérant qu'il serait noyé. Pendant deux jours et deux nuits, il erra sur les flots. Un paquebot qui passait le recueillit. Jusqu'à sa mort il ne cessa de bénir Dieu pour ce don des Saintes Ecritures.

V MOYENS DE GRACE La pri re

La prière d'un Roi

Gustave Adolphe, dans toutes ses campagnes, avait l'habitude de se retirer dans sa tente quelques heures chaque jour, sans que personne sût ce qu'il faisait. Un de ses officiers intimes, ayant une importante nouvelle à lui communiquer, prit sur lui de soulever le rideau, afin de voir s'il pouvait entrer. A sa grande surprise, il aperçut le roi à genoux et priant avec ferveur. Il voulut se retirer, mais le roi, l'ayant aperçu, lui dit d'entrer:

-Tu t'étonnes de me trouver dans cette position, lorsque tant de milliers de mes sujets peut-être prient déjà Dieu pour moi à deux genoux; eh bien! sache, mon ami, qu'aucun homme au monde n'a plus besoin de prier pour lui-même que celui, qui n'a de compte à rendre à personne qu'à Dieu, parce que personne n'est plus exposé que lui aux embûches du diable.

Le rempart.

L'illustre médecin-naturaliste Boeplave (mort en 1738 à Leyde) était doué d'une admirable douceur qui se peignait dans ses traits, dans ses paroles, dans toute sa conduite. Le professeur Schultens, son ami intime, lui demandait une fois comment il pouvait rester calme et serein au milieu des contrariétés et des offenses qu'il avait à endurer. «Je ne suis hélas! naturellement que trop sujet à m'emporter, répondit le pieux savant; mais le moyen par lequel je résiste à mon tempérament violent et par lequel je triomphe, c'est la prière.»

(- .)

A. Lincoln et la prière.

Pendant la terrible guerre civile pour la libération des esclaves aux Etats-Unis, le président Lincoln fut souvent écrasé par le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui. «J'ai été souvent jeté à genoux, avouait-il, par la conviction absolue que je n'avais pas, autre chose à faire.» Au milieu de ses travaux écrasants, il trouvait toujours moyen de consacrer à son Maître ses premiers instants, ses premières pensées, comme il le faisait jadis dans la hutte de l'Indiana ou sur son

radeau du Mississippi. Le pasteur Adams, de Philadelphie, raconte qu'ayant un rendez-vous avec le Président à cinq heures du matin, il arriva à la Maison blanche un peu avant l'instant fixé. Tandis qu'il attendait dans l'antichambre, il fut surpris d'entendre parler dans la pièce voisine, et s'informa auprès du domestique s'il y avait quelqu'un.

-Non, Monsieur le Président est seul, mais il lit sa Bible.

-Comment donc, est-ce son habitude journalière?

-Oui, monsieur, tous les matins M. Lincoln emploie l'heure de quatre à cinq à lire la Bible et à prier à haute voix.

Un gouvernement en prière.

Le 9 avril 1865, une dépêche annonçait la capitulation du général Lee, et du même coup, la fin de la sanglante guerre qui déchirait depuis quatre ans les Etats-Unis. L'esclavage était aboli.

Lorsque la nouvelle arriva à la Maison Blanche, le gouvernement étant justement en séance. À l'invitation du président Lincoln, tous les ministres d'Etat s'agenouillèrent pour une fervente prière d'actions de grâces.

(, .)

Joseph Haydn et la prière.

Le célèbre compositeur Haydn, auteur des magnifiques oratorio de la Création, des Saisons, etc., se trouvait en société avec plusieurs autres artistes éminents. On vint à agiter la question du meilleur moyen à employer pour ranimer la vigueur et la verve épuisées par un long travail. L'un déclarait qu'il avait recours à une bouteille de champagne; un autre, qu'il allait reprendre de l'entrain dans une joyeuse société. Haydn ne disait rien, il écoutait en silence. Quelqu'un lui dit: Et vous, dans vos nombreux travaux, vous avez eu besoin de vous recréer aussi, comment vous y prenez-vous?

«J'ai chez moi, répondit-il, une petite chapelle; quand je me sens épuisé, je m'y enferme et je prie. Ce moyen ne m'a encore jamais trompé.»

(.- . , .)

Tolstoï et la prière.

Voici en quels termes le grand écrivain Tolstoï exprime ses idées sur la prière:

«Depuis longtemps, j'ai coutume de prier dans l'isolement, chaque matin. Et ma prière quotidienne est l'oraison dominicale. Je termine ma prière par les paroles de Jean: Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas son frère n'a pas la vie éternelle demeurant en lui.

Je prie ainsi chaque jour, en adaptant à mes besoins et à mon état d'âme les paroles de cette prière; parfois plus cordialement, parfois moins. Mais, outre cette prière, je prie encore quand je suis seul avec moi-même. Je tâche aussi de prier dans la vie quand les hommes et que je suis avec les passions me gagnent... Voilà tout ce que je voulais vous dire sur la prière, afin que vous ne pensiez pas que je la nie.»

Une prière de Victor Hugo.

Victor Hugo étant en voyage, écrivit un jour, à sa femme le billet suivant:

«Dis à Didine et à Dédé que j'ai pensé aujourd'hui à elles, dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrance. Il y avait de pauvres femmes de marins qui priaient à genoux pour leurs maris risqués sur la mer. J'ai prié aussi, moi, à la vérité, sans m'agenouiller, sans joindre les mains, avec l'orgueil bête de notre temps, mais du plus profond de mon Coeur. J'ai prié pour nos chers petits enfants embarqués vers l'avenir que nul de nous ne connaît...»

(,)

Les prières de mon père.

Philippe-Jacques Spener, l'inspirateur du piétisme en Allemagne, avait un fils d'une belle intelligence, mais qui, devenu grand, résista à l'appel de l'Évangile et préféra se livrer à ses passions et à la débauche. Il demeura insensible aux larmes de son père, comme aux châtiments de Dieu.

Spener priait constamment pour lui; qu'il fût dans la rue, en voyage ou chez lui, dès que la pensée de son fils lui traversait l'esprit, une supplication montait vers Dieu. Un jour enfin, le fils de Spener tomba très gravement malade et crut son dernier moment venu; il se sentit tomber dans un abîme à la pensée de sa vie passée! Soudain, sa frayeur se changea en douce émotion et en une vive espérance; il s'écria: «Les prières de, mon père m'entourent comme des montagnes.» Ce fut le commencement de sa conversion...

Dieu en nous!

Le général Gordon, mort en 1885 à Khartoum, était un homme de prière. Dans la campagne du Soudan, chaque

matin, pendant une heure, un mouchoir blanc flottait devant la porte de la tente de Charles Gordon, et ce signal était religieusement respecté de tous. Tout message devait attendre, quelque pressant qu'il fût, jusqu'à ce que le signal fût ôté: on savait que pendant ce temps, Dieu et Gordon étaient en tête à tête. Gordon disait: «Dieu en nous; voilà tout le secret de ma force et de ma paix.»

Prière et travail

Combien j'aime ce propos de Luther qui s'est écrié un jour: «J'ai tant d'ouvrage aujourd'hui qu'il ne me sera pas possible d'en faire façon, à moins de consacrer trois heures à la prière!» Ce n'est pas le langage habituel des chrétiens. On entendra plutôt dire: «J'ai tant d'ouvrage aujourd'hui, qu'il ne me sera pas possible de consacrer plus de trois minutes à la prière; je n'ai pas le temps de prier plus longtemps.» Mais Luther était d'avis que plus il avait, à faire, plus il devait prier, de crainte de ne pas pouvoir faire façon de son ouvrage. Il y a une sainte et divine logique dans cette manière de raisonner.

Avez-vous prié pour votre fils?

Wichern, le père de la Mission intérieure en Allemagne, vit un jour venir à lui un monsieur distingué, homme d'église et bien pensant. Il lui amenait son fils, âgé de douze ans; l'enfant, raconta-t-il à Wichern, avait un caractère revêche, qui le rendait insupportable, et s'était tout à fait aigri contre lui. Ce n'est pas sans une profonde émotion que le père s'exprima de la sorte. Wichern lui demanda:

«Avez-vous prié avec assiduité pour votre fils?» Le père pâlit, haussa les épaules. Après avoir réfléchi, il se résolut à reprendre son enfant; lui serrant la main avec une tendresse qu'il n'avait pas montrée depuis longtemps, il le ramena chez lui. Que se passa-t-il derrière la porte fermée du cabinet paternel? Dieu seul le sait. Ce qui est certain, c'est qu'une nouvelle vie, pleine d'intimité cordiale commençait entre le père et le fils.

(,)

La prière avant le repas.

Un roi pieux, nommé Alphonse, régnait au XV^{me} siècle en Aragon. Il voyait avec chagrin les nombreux pages de sa cour devenir toujours plus frivoles et indisciplinés. Il remarquait entre autres avec tristesse qu'aucun d'eux ne pensait à remercier Dieu en se mettant à table, comme c'était précédemment la coutume, et il résolut de leur donner une leçon.

Il les invita un jour à un festin. Dès qu'on commença à servir, les jeunes gens se mirent à manger, sans avoir l'idée de joindre les mains et d'incliner la tête pour prier. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant un homme en haillons entrer tout à coup, s'asseoir à table et se mettre à manger? Les pages stupéfaits regardaient le roi, ne doutant pas qu'il ne donnât l'ordre de jeter à la porte, le mendiant. Mais non, le roi resta parfaitement calme et laissa cet hôte étrange continuer à manger et à boire tranquillement tant qu'il voulut.

Lorsqu'il eut fini de manger, le mendiant quitta la salle bruyamment en s'essuyant la bouche avec la main, sans adresser la parole à personne,» même s'incliner devant le roi.

-Quel homme mal élevé et impertinent, dirent les pages, comment le roi permet-il une conduite pareille?

Ah! dit le roi, la conduite de cet homme vous paraît étrange et vous déplaît? Eh bien, la vôtre n'est guère meilleure! Vous faites exactement comme lui. Je n'ai vu aucun de vous remercier Dieu pour ses dons. Vous avez pris votre repas sans penser à Celui qui vous donne votre pain quotidien, et vous alliez vous lever de table sans vous incliner devant Lui.

Dieu entend-il?

Il y a longtemps, raconte Funcke dans son livre sur la Suède, il y a bien longtemps de cela, des décades, je revenais un soir de Hastedt. -J'étais allé voir mon ami. Achelis, actuellement professeur à Marbourg et, qui était alors pasteur à Hastedt, l'un des faubourgs de Brême. J'étais tout seul. La route était déserte et j'allais d'un pas très rapide. Subitement, je fus arrêté. Non que j'eusse été assailli par des voleurs de grand chemin ou que j'eusse trébuché: Non! ce fut quelque chose d'intérieur qui m'obligea à m'arrêter. J'étais arrivé à un endroit de la route appelé les «Trois poteaux,» où il n'y avait que quelques misérables huttes. Et c'est dans une de ces huttes que je dus m'arrêter, la seule où l'on vit encore briller de la lumière. Une voix intérieure me dit impérieusement: «Il faut que tu entres dans cette maisonnette.» En général, je ne suis pas homme à attacher beaucoup d'importance aux voix intérieures. Puis j'avais hâte de rentrer chez moi, où je savais que ma jeune femme m'attendait depuis longtemps; du reste, la fatigue me talonnait. Je me dis un moment que je ne connaissais absolument pas les gens qui demeuraient là. Que diraient-ils en me voyant ainsi entrer chez eux sans avoir été appelé? Mais ce fut en vain, la voix se faisait toujours plus impérieuse, et, bien que j'eusse déjà dépassé la maisonnette, je fus obligé de rebrousser chemin.

La porte était entrebâillée, de sorte que personne ne m'entendit entrer; de plus, la chambre que je voyais par la porte, était aussi exiguë que possible, et les enfants hurlaient à qui mieux mieux. Ils étaient tous autour de leur mère, assis ou à genoux, et lui criaient d'un ton suppliant

-Mère, nous voudrions tant manger mère, mère, donne-nous du pain!

La mère, une grande femme, était assise là, pâle, amaigrie, les yeux pleins de larmes. Elle se bouchait les oreilles, comme une désespérée, et s'écriait: «O Dieu! qui es au ciel, comment peux-tu assister à ce spectacle? O Dieu! viens en aide à mes pauvres enfants! O Dieu! je crois que tu n'as plus d'oreilles!» A ce moment-là, j'entrai dans la chambre. Je mis ma main sur l'épaule de la femme et lui dis d'une voix forte:

-Si, si, ma brave femme, Dieu a encore des oreilles. Il vous a entendue et m'a envoyé vers vous. Vous allez être rassasiés, vos enfants et vous.

Mère et enfants restèrent muets de surprise. Ils me regardaient comme s'ils sortaient d'un rêve. *Ps 126:1 Quand l'Eternel ramena les captifs de Sion, Nous étions comme ceux qui font un rêve ;* Il s'agissait d'abord de calmer la faim de ces enfants. La femme et moi, nous primes donc le plus grand panier que nous pûmes trouver, et nous voilà en route, d'abord chez le boulanger, puis chez le boucher, puis chez l'épicier et enfin chez le laitier, Les enfants trottaient derrière nous, et à peine arrivés chez le boulanger, on leur mit quelque chose sous la dent. Il aurait fallu voir ce joyeux cortège. Jamais je n'en ai vu de si gai de ma vie. C'était un vrai plaisir de les regarder. Je m'efforçai aussi d'encourager la mère et ses petits chéris. Il aurait fallu avoir un coeur de pierre pour ne pas savoir que leur dire. Les enfants eux-mêmes étaient émus.

-Il est resté, notre bon Dieu, disaient-ils.

-Dès lors je comptai les gens dès Trois-Poteaux au nombre de mes bons amis, et j'allai souvent les voir.

N'avions-nous pas fait ensemble une expérience dans laquelle le Dieu vivant avait joué le rôle principal?

Un exaucement remarquable.

Le Kirchliches Wochenblatt de Silésie raconte le trait suivant, que ses rédacteurs déclarent tenir de bonne source et dont ils garantissent le caractère historique: «Quand j'étais jeune, dit le héros de cette histoire, j'étais commis dans une pharmacie, et je devais souvent me relever la nuit pour préparer des remèdes urgents. Lorsque cela se renouvelait j'étais assez mal disposé. Or, une nuit que je venais de me recoucher, après m'être relevé trois fois de suite, j'entendis la sonnette tinter de nouveau, au moment où je mettais la tête sur l'oreiller. Je me relevai en maugréant. C'était un petit garçon qui venait en toute hâte avec une ordonnance du médecin pour sa mère gravement malade. Je lui préparai ses gouttes et le renvoyai assez brusquement, comme je l'avais reçu, puis je me remis au lit.

Mais voici qu'en pensant à ce que je venais de faire, je m'aperçus que, dans la distraction causée par ma somnolence et ma mauvaise humeur, je m'étais trompé de fiole et que j'avais remis à l'enfant une drogue qui devait être pour sa mère un poison mortel! Le jeune garçon était parti, et je n'aurais su quel chemin prendre pour le retrouver. Alors je me jetai à genoux et m'écriai: «O Dieu! s'il est possible, fais un miracle pour préserver cette pauvre femme de la mort et pour me préserver moi-même de l'affreux malheur d'avoir causé par ma négligence la mort d'un de mes semblables! ...» Je priais encore dans l'angoisse de mon âme quand la sonnette retentit de nouveau pour la cinquième fois. J'allai ouvrir, et que vis-je? Mon jeune garçon de tout à l'heure pleurant à chaudes larmes et tremblant de tous ses membres. «Monsieur, me dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, monsieur, pardonnez-moi, je vous en supplie, si je vous dérange encore une fois, mais en prenant un sentier de traverse, je suis tombé dans l'obscurité, ma fiole s'est cassée et la médecine s'est répandue par terre. Oh! je vous en prie, préparez-moi ce remède pour empêcher ma mère de mourir!» Ce fut à mon tour de pleurer; puis j'embrassai sur les deux joues ce pauvre enfant qui ne comprenait rien au revirement de mon humeur et à la vivacité de mes démonstrations. Je lui préparai le remède, cette fois sans me tromper, et je le renvoyai en paix. Depuis lors je n'ai jamais douté que Dieu n'entende nos prières et qu'il ne puisse y répondre.»

Une singulière captivité.

En juin 1884, un Esquimau de la station d'Umanak, sorti en kajak pour la chasse au phoque, eut le malheur de glisser au bas d'un rocher et de se trouver captif sur une étroite bande de terrain. Devant lui, la mer dont les vagues avaient emmené son embarcation; et derrière lui une Paroi de rocher impossible à escalader! Dix journées se passèrent ainsi. Le malheureux ne disposait plus même de son fusil resté dans le kajak. Quelques racines qu'il réussit à ramasser furent sa seule nourriture.

Enfin les forces abandonnèrent le malheureux et il se familiarisa avec la pensée de mourir dans cette prison ouverte à tous les vents. Il dressa sa rame au milieu d'un tas de pierres, afin qu'elle signalât à quelque passant au moins la présence de son cadavre, et, toutes les fois qu'il se couchait sous le rocher il se réfugiait, par la foi, auprès de son Dieu. Cela lui rendait du courage. Le dixième jour, quelques-uns de ses compatriotes le découvrirent dans un état de grande faiblesse. Ns pouvant l'emmener tout de suite dans leurs kajaks-chacune de ces embarcations ne pouvant servir qu'à un seul homme-ils lui laissèrent au moins un peu de nourriture. Quelques jours plus tard seulement, on put venir le chercher pour le rendre à sa famille.

(,)

V MOYENS DE GRACE Le culte

Sage propos d'un maçon.

Il s'agit d'un brave maçon qui était admis dans une Eglise. «Autrefois, dit-il, je pensais n'avoir nul besoin de faire partie de l'Eglise, me croyant; tout aussi honnête et moral que ceux qui s'y rattachaient. Mais, un jour, je remarquai une brique neuve au milieu du chemin; elle était bien lisse, mais couverte de boue, heurtée par le pied des passants, abandonnée et inutile. Te voilà, me dis-je, comme cette brique: tu te figurais être tout aussi utile hors de l'Eglise que dedans, mais tu ne comptes pas, et personne ne s'inquiète de toi. Si tu entrais dans la construction du mur, comme tu le devrais, ce serait différent; tu aurais ta place et tu serais utile. Aussi me suis-je décidé à ne pas rester plus longtemps comme cette brique foulée aux pieds. Voilà pourquoi je me suis joint au peuple de Dieu, afin d'être enchâssé dans le mur et d'avoir ma place dans l'édifice du Seigneur!»

Hommage inconscient.

Un moqueur faisait l'autre jour cette remarque. «Les deux tiers des membres des églises sont des femmes.» Quelqu'un lui répondit: «Nous ne voyons rien en cela qui fasse honte à notre pays, et remarquez d'autre part que, des, 45000 prisonniers que compte notre Etat, 43000 sont des hommes. L'écrivain aurait pu ajouter que la grande majorité des détenus, dans nos prisons de l'Etat, ne sont pas des personnes fréquentant les églises.

Le chant dans le culte.

En 1903, l'épouse de Th. Clemens, missionnaire à Tabago (Antilles), fut obligée de se rendre aux Etats-Unis pour y suivre un traitement médical.

Un jour que, dans une chambre d'un hôpital de New-York, elle pensait à ses bien-aimés, des sons très connus, parvinrent à ses oreilles. Après avoir écouté avec attention, elle découvrit que quelqu'un, dans une salle voisine, sifflait le choral 159 du recueil morave. Mme Clemens appela la garde et pria celle-ci de prendre des informations. Lorsqu'elle revint, on lui apprit que l'artiste était un jeune Esquimau. «Il faut alors que ce soit un Esquimau chrétien du Labrador!» s'écria joyeusement; la malade. Elle avait bien deviné. Lorsque le jeune garçon, âgé de 16 ans, qui avait eu la jambe cassée, put se mouvoir avec des béquilles, il se rendit auprès de Mme Clemens. Né à Naïn, au Labrador; il voyageait depuis un certain temps déjà avec d'autres membres de sa nation, engagés par un impresario. L'Esquimau connaissait les missionnaires Asboe et Martin et racontait que ce dernier avait écrit une lettre à ses compagnons de route. Quand, on lui demandait son nom, il montrait son bras sur lequel était tatoué le mot «Appeli», mais il ajoutait que les gens au service desquels il se trouvait l'avaient surnommé «Happy» le joyeux, parce qu'il sifflait du matin au soir. Pour prouver à Mme Clemens que les mélodies moraves lui étaient familières, il se mit à en siffler plusieurs.

Combien n'est pas touchante cette rencontre de deux membres de l'Eglise des Frères? L'une habitant les

tropiques, l'autre enfant des régions arctiques. Tous deux malades et isolés, ils se trouvent par le moyen d'un choral morave!

()

Les habits du dimanche.

L'excellent Almanach des Missions de Bâle pour 1885 cite quelques prières des insulaires de l'Océanie, prières très édifiantes par leur touchante naïveté et leur originale simplicité. En voici une qui fut prononcée à la fin d'un culte du dimanche: «Permetts, Seigneur, que les bonnes paroles que nous venons d'entendre n'aient pas le même sort que ne nos habits de fête que nous allons déposer dans leur coffre jusqu'à dimanche prochain. Mais permetts que cette vérité nous pénètre et reste ineffaçable jusqu'à notre dernier jour, comme les tatouages de nos corps.»

(,)

Un souvenir de confirmation.

Le pasteur F. Fliedner fût confirmé par son père à Kaiserswerth en 1861. Comme parole biblique, destinée à résumer ses conseils, ce dernier choisit la prière du psaume 51: O Dieu, crée en moi un coeur pur et renouvelle en moi un esprit bien disposé! Le jeune homme la prit tellement au sérieux, qu'il l'écrivit au-dessus de son lit, afin de se rappeler chaque jour la bénédiction et la prière de son père.

Le pouvoir du chant.

Pendant une guerre entre les Anglais et les Indiens au Canada, ces derniers enlevèrent un jour un certain nombre, d'enfants. Quelques années plus tard, le parti anglais fondit sur les habitations indiennes et délivra les petits prisonniers. Les colons venus à la suite de l'armée s'empressèrent de choisir chacun son enfant parmi les retrouvés; mais une mère wurtembergeoise ne pouvait découvrir sa fille. Désespérée, elle s'adresse au colonel qui lui suggère un ingénieux moyen.

Ne pouvez-vous pas, lui dit-il, réveiller quelques souvenirs d'enfance dans la mémoire de votre fille?

-Oui, dit la mère, je lui chantais souvent une hymne qu'elle n'a peut-être pas oubliée.

-Chantez-la, dit l'officier, devant le groupe de ces enfants, et si le vôtre s'y trouve, peut-être donnera-t-il quelque signe de son souvenir.

-La mère chanta, A peine avait-elle commencé, qu'une jeune fille se dressa dans la foule. Un instant après, elle s'élançait vers la chanteuse, et achevait dans ses bras la strophe que la Wurtembergeoise avait commencée.

Voilà, bien la mère; le temps, l'absence, rien n'affaiblit son amour, elle aime encore l'enfant qu'elle a cru mort!

(,)

Vaines Redites.

Le village de Niederwiese (Lusace) se trouvait, dans la première moitié du XIII^e siècle, sous l'excellente direction du pasteur Swedler. Un jour où les fidèles de cette localité, réunis dans leur temple avaient entonné ce cantique:

Monde, ce qui t'enchante,
Biens, honneurs, volupté,
N'est plus ce qui me tente,
Tout n'est que vanité...

Le ministre, interrompant le chant, s'écria, d'une voix de tonnerre, du haut de là chaire: «Pour l'amour de Dieu, que dites-vous là!» Puis, après avoir supplié l'assemblée de réfléchir à ce qu'elle faisait, il ordonna de reprendre le cantique et d'en achever le chant. Salutairement ébranlée, elle obéit à son conducteur au milieu des sanglots et des larmes.

En racontant ces choses: C'est grand,» dit Zinzendorf, «mais cela ne s'imite pas.»

L'amiral Coligny.

Voici comment le culte de famille se célébrait dans la famille de l'amiral Coligny, d'après ses Mémoires:

«Aussitôt après son lever, l'amiral ayant pris sa robe de chambre et s'étant mis à genoux, comme aussi tous, les autres assistants, il faisait lui-même la prière en la forme accoutumée aux Eglises de France..

A dîner, étant debout près de la table dressée, et sa femme à son côté, on chantait un psaume, et puis on disait la bénédiction ordinaire: ce qu'une infinité, non seulement de Français, mais de capitaines et Colonels allemands peuvent témoigner qu'il a fait observer, sans intermission d'un seul jour, non seulement en sa maison, mais aussi dans l'armée. La nappe ôtée, se tenant debout avec les assistants, il rendait grâces lui-même ou la faisait rendre par son ministre.

Le même se pratiquait au souper; et voyant que tous ceux de sa maison se trouvaient malaisément à la prière du soir, au temps qu'il fallait reposer, il ordonna que chacun vînt à l'issue du souper, et qu'après le chant des psaumes la prière se fit. Et ne se peut dire le nombre de ceux d'entre la noblesse française qui ont commencé d'établir, dans leur famille, cette religieuse règle de l'amiral».

Le culte domestique.

Un jour de l'année 1854 arriva à Laforce une enfant complètement idiote. Elle avait un aspect si repoussant que M. Bost ne crut pas devoir la laisser avec les autres enfants; et comme il ne voulait pas la renvoyer, il se décida à la prendre chez lui. Les médecins lui déclarèrent cependant qu'il n'y avait rien à espérer; quand il leur parla d'un projet d'ouvrir un asile à de pauvres créatures semblables à celle-ci, ils cherchèrent à l'en détourner, considérant l'entreprise comme téméraire en même temps qu'inutile. Néanmoins, M. Bost ne renonça pas. Avec la décision qui était un des traits saillants de son caractère, il se mit aussitôt à l'oeuvre auprès de l'idiote pour faire jaillir de cette nature brute quelques étincelles d'intelligence, mais cette fois le succès ne répondit pas à ses efforts,

Pendant trois mois, il eut beau s'y prendre de toutes les manières, il n'obtint rien, absolument rien qui pût l'encourager et lui donner le moindre espoir pour l'avenir. Il persévérait néanmoins, mais avec tristesse, lorsqu'un soir, en faisant le culte, pendant qu'on chantait un cantique, il entendit sortir de cette bouche un son inarticulé, mais harmonieux: l'enfant essayait de mettre sa voix d'accord avec celle des autres. Ce fut un trait de lumière. M. Bost fit de la musique son premier instrument, de culture: il eut la joie de voir cette âme engourdie se développer péniblement, mais enfin se réveiller peu à peu. L'idiote parvint successivement à articuler, à assembler quelques syllabes, puis quelques mots, semblable à un jeune nourrisson. En même temps, sa santé faisait des progrès, les chairs devenaient plus fermes, le système nerveux moins irritable, la physionomie plus expressive; les sentiments affectueux se manifestaient avec vivacité. Enfin, au bout de deux ans, l'idiote avait disparu pour faire place à une enfant dont le développement aurait été retardé, mais pourtant semblable à beaucoup d'autres.

Un lord-maire de Londres.

Sir Thomas Abney avait coutume de célébrer chaque jour le culte avec sa famille; il n'admettait aucune exception à cet usage. Le soir même où il fut nommé aux fonctions élevées de lord-maire de la cité de Londres, il s'esquiva. un moment de la grande fête qui était donnée en son honneur au palais de Guildhall, se rendit chez lui, fit le culte avec sa famille, puis retourne prendre sa place au banquet officiel.

En plein pays sauvage.

Au cours d'un des premiers voyages que je fis dans l'intérieur avec quelques compagnons, nous arrivâmes à un village païen situé sur les bords du fleuve Orange, entre le pays des Namaquois et celui des Griquois. Nous avions marché longtemps et nous souffrions tout ensemble de la de la soif et de faim, la fatigue.

Craignant de rencontrer des lions si nous poursuivions notre voyage pendant la nuit, nous résolûmes de la passer au village., Les habitants nous firent signe, d'une manière, impérieuse et malveillante, de nous arrêter, à une certaine distance. Nous demandâmes de l'eau: ils nous la refusèrent. J'offris alors les trois ou quatre boutons qui restaient à ma veste en échange d'un peu de lait; cela aussi nous fut refusé. Menacés de passer encore une nuit sans manger, et sans pouvoir même puiser de l'eau à la rivière que nous apercevions à quelque distance, nous avions de la peine à prendre parti de notre sort, d'autant plus qu'indépendamment de leurs refus réitérés, les allures des habitants du village avaient excité nos soupçons.

A l'heure du crépuscule, nous vîmes une femme descendre de la hauteur qui nous cachait le village. Elle portait sur la tête un fagot de bois, et à la main un vase de lait. Sans dire une parole, elle nous offrit ce lait, posa sa charge de bois et retourna au village. Elle ne tarda pas à revenir, portant cette fois une marmite sur sa tête, et de ses deux mains libres un gigot de mouton et de l'eau. Elle s'assit, toujours sans ouvrir la bouche, alluma du feu et mit cuire la viande.

Nous lui demandâmes à plusieurs reprises qui elle était; et comme elle continuait à garder le silence, nous la pressâmes de la manière la plus affectueuse de nous expliquer le motif d'une bienveillance aussi extraordinaire envers des étrangers. Enfin une larme coula lentement sur sa joue noire, et elle répondit:

J'aime Celui dont vous êtes les serviteurs, et je ne fais que mon devoir en vous donnant un verre d'eau froide en son nom. Mon coeur est si plein que je ne puis pas dire la joie que j'éprouve à vous rencontrer dans cet endroit.

Je me fis raconter son histoire. Elle avait appris à connaître son Sauveur en fréquentant quelques années auparavant l'école du missionnaire, Helm, avant que sa famille vint habiter ce lieu retiré.

(, - .)